

**LETTRES SUR
L'ITALIE,
CONSIDÉRÉE
SOUS LE
RAPPORT DE LA...**







LETTRES
SUR L'ITALIE,

CONSIDÉRÉE

SOUS LE RAPPORT DE LA RELIGION,

PAR M. PIERRE DE JOUX,
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

Credidi, propter quod locutus sum.

(PSALM. CIV.)

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,
Rue des Saints-Pères, n.° 10.

—
1825.



...s faites à terme, le paiement doit-il s'effectuer
3

COUR DE CASSATION.

violé les lois ci-dessus citées ; — Cassé, etc. »
dirigées contre lui : d'où il suit que, par ce juge-
ment porté par les lois susdites, et l'a relaxé des
mai dernier, a refusé de prononcer contre ledit Pi-
; et que néanmoins le juge de paix, par son juge-
de les grains et denrées qu'il n'avait pas pu vendre
susdit réglement en ne déposant pas dans le lieu
par l'aveu même du prévenu, que Picard avait con-
Code pénal de 1810 ; — Attendu qu'il est constant
être déterminée, dans l'état actuel, !

ce
posait l'obligation
onstataée, Part. 5.
ait tenu de le fa
ics à la surveilla
le 24 août 1790
as ; — Attendu que, le réglement fait par le maire de
celui où ils doivent être renfermés lorsqu'ils n'ont pas
rosés les grains destinés à l'approvisionnement du mar-
et par conséquent de déterminer le lieu où doivent
visionnement des marchés et la fidélité du débit des
ni investis du droit de faire des réglemens pour assurer
ables les accidens et les fléaux calamiteux, les a néces-
es denrées, et le soin de prévenir par des précautions
té des officiers municipaux l'inspection sur la fidélité du
endu que la loi susdite, en confiant à la vigilance et à
néral ; — Vu la loi du 24 août 1790, tit. 11, art. 5, 4 et 5 ;
A COUR, — Sur les conclusions de M. Thuriot, avo-
eur, M. Audier-Massillon rapporteur, par lequel :

11 juin 1813, arrêt de la section criminelle, M. Barts
des art. 5, 4 et 5, du titre 11 de la loi du 24 août 1790.

INTRODUCTION
AUX
SOIRÉES NAPOLITAINES,
OU
LETTRES SUR L'ITALIE.

A PARIS,

Chez MEQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,

Rue des Saints-Pères, n.º 10.

LETTRES SUR L'ITALIE,

CONSIDÉRÉE

SOUS LE RAPPORT DE LA RELIGION,

PAR M. PIERRE DE JOUX,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

Credidi, propter quod locutus sum.

(PSALM. CXV.)

TOME SECOND.



IMPRIMÉ, PAR AUTORISATION DU ROI,
A L'IMPRIMERIE ROYALE,

M DCCC XXV.

Hande Doria
Il. 175 (2.)

961259



LETTRES

AUX

L'ITALIE,

CONSIDÉRÉE

SOUS LE RAPPORT DE LA RELIGION.

LETTRE XXV.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Savoie,
le 12 janvier 1817.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à Lord ÉDOUARD Comte DE MORELAND,
à Oxford.

Où sont tous ces docteurs qu'une foule si grande
Rendoit à tes yeux même autrefois si fameux ?
Un antre tient leur place, un antre a leur prébende,
Sans qu'aucun te demande
Un souvenir pour eux.

CORNÉILLE, *trad. de l'Imitation*, liv. 1, chap. 3.

MYLORD,

Si vous faites attention à ces querelles sanglantes,
aux guerres de religion, vous verrez qu'elles ont
leur source dans la politique; que jamais la religion
n'y est entrée pour rien, qu'elle n'en a été que le

prétexte et jamais la cause (1). Vous savez que les princes allemands, bataves et anglais, voulurent, à tout prix, s'emparer du temporel de l'Eglise, s'affranchir de la dépendance du pontificat, tenir sous leurs mains les fonctionnaires du culte et les faire servir d'autorité pour sanctionner le dérèglement de leurs passions.

C'est ainsi que le divorce d'Henri VIII fut la véritable cause de votre réformation; c'est ainsi que dès lors le parlement d'Angleterre se permit d'exempter occasionnellement les époux de l'obéissance à la loi de Dieu, qui défend expressément le divorce. Ce fut encore ainsi que Luther et Mélanchthon autorisèrent la polygamie, et que, sans craindre de scandaliser toute la chrétienté, ils permirent au landgrave de Hesse-Cassel de prendre une seconde

(1) On remarque avec raison que ce ne fut pas tant l'appui subsidiaire et intéressé que l'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse et d'autres souverainetés médiates prêtèrent au schisme naissant, que la foiblesse blâmable avec laquelle on s'y opposa, qui fut la véritable cause de ses progrès rapides; et l'on peut assurer que, sous Grégoire VII ou Pie V, la révolution ecclésiastique de Luther eût été éphémère, comme tant d'autres: mais on transigea, on recula devant elle, et elle se soutint; elle s'accrut par le fanatisme des anabaptistes et des iconoclastes; elle enfanta la guerre de trente ans, et plus de cinquante sectes qui lui survivent.

Principiis obsta : sero medicina paratur,

Cum mala per longas invaluere moras.

Ovid. Rem. amor. v. 81.

épouse, en continuant de vivre avec celle qu'il avoit auparavant; ce qui fit dire à l'ingénieux Érasme, qui ne pouvoit pardonner à l'ex-moine Luther de s'être marié avec une religieuse, « qu'il ne comprenoit pas pourquoi l'on qualifioit de tragiques les scènes atroces qu'avoit occasionnées cet apostat; » que la réformation étoit une véritable *comédie*, « puisque tout y finissoit *par le mariage*. »

Cependant les prétendus réformateurs avoient ouvert la porte aux innovations; et ces hommes inquiets, qui avoient conquis par leur turbulence une notoriété malheureuse, furent oubliés peu après leur mort : d'autres novateurs prirent leur place, leur célébrité, leur prébende, et il n'est plus vraisemblablement de vrai luthérien. Comment cela pourroit-il être? Le caractère de la vérité, c'est la certitude absolue, c'est l'immutabilité; le propre de l'erreur, c'est une variation continuelle : on compte jusqu'à cinq luthéranismes différens, depuis que leur fécond inventeur eut levé l'étendard de la révolte. L'inquiétude et la violence de ses dispositions le portoient uniquement à détruire, à diviser afin de dominer.

En effet, Luther étoit le plus inconséquent de tous les hommes; et la seule fois qu'il ne se montra pas tel, ce fut quand il délia de leurs sermens les religieux ses confrères, afin de pouvoir se délier des siens. Tantôt on le voit rejeter plusieurs mystères, sous le prétexte spécieux qu'il ne pouvoit

les comprendre, tandis qu'effrayé de ses pas audacieux, sachant bien que sans dogmes il ne pouvoit rien édifier, il en retint d'autres qu'il ne comprenoit pas davantage; tantôt il soutient que tout homme doué de raison est *interprète-né des saintes Écritures*, tandis qu'il contraint ses sectateurs à admettre sans examen la confession de foi qu'il leur a donnée, s'établit le régulateur de la raison d'autrui, et, rejetant l'autorité de l'Église, méconnoissant son suprême chef, se crée chef lui-même et se fait *autorité*; tantôt enfin il anéantit la morale éternelle, en déclarant que les bonnes œuvres sont nuisibles au salut, en niant le libre arbitre. Cependant, comme l'épître de S. Jacques l'embarrassoit fort, vu que cet apôtre y a démontré que la foi sans les bonnes œuvres est morte et qu'elle ne peut nous sauver, Luther retrancha audacieusement cette épître morale du nombre des livres saints, répondant avec arrogance à ceux qui lui demandoient de quel droit il se permettoit une telle chose : « Moi Martin Luther, ainsi je le veux; ainsi je l'ordonne : que ma volonté tienne lieu de raison (1). » Il seroit impossible, Mylord, de retracer l'histoire de toutes les sectes, de toutes les opinions que fit naître en foule la liberté illimitée qu'établit le

(1) Hoc volo; sic jubeo: sit pro ratione voluntas.

JUVEN. sat. vi, v. 223. --

premier schisme, dans les jours de la déplorable contestation. Que de mésintelligence, de brouilleries consistoriales, s'élevèrent entre les chefs différens de la réforme luthérienne, avant la grande scission qui sépara les partisans de Luther et ceux de Calvin! Qu'il suffise de dire que *chacun d'eux, la Bible à la main, enseignoit le pour et le contre, le oui et le non, avec une confiance imperturbable*. J'aime à citer les expressions mêmes de cet éloquent et profond logicien, M. l'abbé de la Mennais, dans son admirable *Essai sur l'indifférence en matière de religion*.

Ajouterai-je qu'il n'est pas de secte, pas de parti soi-disant religieux, qui n'arbore pour symbole ou pour marque distinctive quelque passage de l'épître de S. Paul aux Romains, qu'ils ont bien soin d'isoler de l'ensemble? c'est là ce qui leur sert de *point de ralliement*, ou de *mot de passe*. Quant à l'édification, à l'amélioration morale, unique but qu'on devroit se proposer, c'est ce dont les églises dissidentes s'occupent le moins : c'est un objet même qui, d'après leur dogme favori de la prédestination ou des décrets absolus, est en quelque sorte opposé à leurs principes. Chaque professeur façonne l'instruction suivant le système qu'il a adopté pour faire de zélés sectaires ; non de bons chrétiens, non des hommes, dans toute l'acception de ce terme. Écoutez là-dessus ce qu'écrivait naguère à son

« fils le célèbre Edmond Burke : « Chez les presbytériens, c'est l'opinion personnelle de chaque pasteur qui fait autorité : un protestant ne croit point à l'église, mais il croit à son ministre. »

Ainsi l'opinion des jeunes gens séparés de l'Eglise universelle par le *sectarisme* se fausse irrémédiablement : l'esprit de chicane, de controverse et d'ergoterie, se réveille, s'affermir, s'enracine; tandis que l'esprit de charité, de paix et de concorde, languit insensiblement et menace de s'éteindre. Plusieurs de ces sectaires zélés finissent par tomber dans l'*indifférentisme*, par abandonner toute profession extérieure de foi, par devenir sceptiques : tel est le déplorable résultat de la première séparation, du premier divorce. Cependant, séparées du tronc et n'ayant plus de racines, pendant quelque temps les branches encore vertes, comme aux jours d'Abbadie, de Claude, de Saurin, de Leibnitz et de Tillotson; ont continué à se couronner des fruits qui avoient germé avant le fatal démembrement; mais insensiblement elles se sont desséchées, elles ont perdu le principe de vitalité qui leur restoit, elles sont mortes quant à la foi. Quelle funeste reproduction, néanmoins, elles ont laissée après elles ! l'incrédulité, le scepticisme, l'esprit d'indépendance et de subversion !

Les circonstances actuelles, heureusement, nous font pressentir que le moment de la crise n'est pas

éloigné. Les événemens se sont pressés; l'édifice social, dans la plus belle des régions de l'Europe, a été renversé de fond en comble; on a découvert que c'étoit l'impiété qui, de sa main de fer, en avoit sapé les fondemens; et ces bouleversemens politiques, causés uniquement par l'irréligion, ont rattaché les cœurs à sa divine rivale; les esprits, égarés dans les voies de l'iniquité par de fausses lumières, reviennent chaque jour aux témoignages divins, et les âmes, retrempées par le malheur, reprennent leur énergie première; elles déploient à l'envi contre l'erreur la même activité qu'elles avoient employée à la soutenir; on voit enfin les nations catholiques sortir de leur engourdissement, marcher avec inquiétude et desir sur les directions anciennes qu'elles sembloient avoir perdues, se rattacher au culte extérieur, aux pratiques religieuses et au service divin, seul aliment de la vie spirituelle : ainsi elles répareront les calamités qu'elles ont long-temps éprouvées, et commenceront une époque nouvelle, présagée d'un plus heureux avenir.

Non, il n'est pas au pouvoir des penseurs libres de prévaloir contre Dieu, de paralyser la pensée humaine, et d'enclouer le destin des nations. Ce sera surtout la génération naissante qui, élevée dans la foi, secondera le saint enthousiasme qui accompagne nécessairement le retour à un ordre meilleur;

cette résurrection morale réagira sur les chefs de famille eux-mêmes avec toute l'énergie du réveil , elle se prononcera avec toute la puissance de la jeunesse : mais , étrangère au choc des passions , cette révolution religieuse s'opérera sans orage..... il n'en coûtera point de pleurs à l'humanité.

Observez , Mylord , que je ne puis parler ici que des peuples catholiques qu'avoit entraînés le débordement de l'incrédulité , et que la cruelle expérience des affreux désordres qui en résultèrent a ramenés avec repentir au pied des autels. Quant aux états séparés de l'Eglise universelle , je desirerois ardemment qu'ils n'aient pas besoin , pour retourner à l'universalité de la foi , des fléaux épouvantables par lesquels nous y avons été reconduits. Qu'ils se persuadent bien , cependant , que l'unité religieuse pourra seule garantir la paix du monde , tandis que la variété des opinions et des cultes en perpétuera les malheurs.

Que les âmes vraiment pieuses , animées de l'esprit de dévotion , et il en est encore en Angleterre peut-être plus que dans aucun pays protestant , cessent de s'attrister inutilement des progrès funestes du scepticisme ; qu'elles cherchent plutôt l'unique moyen d'arrêter cette mortelle contagion ; qu'elles tournent leurs regards vers la réunion des églises dissidentes , vers le rapprochement des membres divers de la *famille de Dieu* , vers l'unité

religieuse. Certes , Mylord , l'espérance , la seule espérance de voir les efforts des honnêtes gens couronnés en partie de quelque succès procurera à la religion consolée le triomphe le plus grand qu'elle ait jamais obtenu sur la terre , effacera le souvenir des innombrables afflictions que l'incrédulité , ainsi que *le schisme et la désunion qui en sont la véritable et première cause* , ont occasionnées aux peuples civilisés.

Oui , me répondrez-vous , Monsieur le Comte , cette consommation de la foi est infiniment à désirer ; mais c'est vous-mêmes , vous catholiques romains , qui jusqu'à présent y opposez deux obstacles invincibles. D'abord vous refusez aux chrétiens l'usage de leur raison pour s'éclairer en matière de religion ; ensuite vous prétendez que le pape est infaillible ; et ces deux assertions sont propres à humilier tout homme sensé ; que dis-je ? elles repoussent sa croyance , et l'éloignent à jamais de votre bord.

Et qui vous dit , Mylord , que le service que nous devons au bon Dieu , ne doit pas être un service raisonnable ? ce seroit nous prêter une absurdité , une prétention , d'ailleurs directement contraire aux déclarations des saints apôtres. Vous êtes dans l'erreur à notre égard , parce que vous n'attachez pas une juste idée à cette raison , ce don précieux qui honore l'homme.

7
Qu'est-ce que la raison? c'est l'œil de l'ame.
La raison est à notre esprit ce que les yeux sont à notre corps. Mais, je vous le demande, ne seroit-ce pas en vain que nous aurions des yeux et ne seroient-ils pas d'inutiles organes, s'il n'existoit entre eux et les objets divers qui frappent notre vue, *un corps lumineux* qui nous les fait distinguer? Pourrions-nous jouir du spectacle ravissant de la nature; si l'astre du jour ne nous éclairoit? De même, si le soleil de justice n'illumine l'ame, elle ne peut voir les objets spirituels; et l'intelligence humaine n'apercevrait pas les choses invisibles de Dieu, si la lumière éternelle, qui est la Divinité, ne s'étoit, dès le commencement, répandue dans le monde; si elle ne se fût communiquée à des hommes privilégiés, aux patriarches, aux prophètes, aux apôtres, qui nous ont transmis avec fidélité, de siècle en siècle, cette divine révélation; si enfin Jésus-Christ, qui est seul la vérité, la vie et la lumière du monde, n'étoit sans cesse présent au milieu de ses adorateurs dans cette *Église visible*, avec laquelle, tout invisible qu'il est lui-même à nos yeux mortels, il a promis de demeurer jusqu'à la fin des siècles *par son Esprit saint*.

Eh bien! c'est l'Église qui, sans cesse éclairée du soleil de justice, est *le corps lumineux* par lequel nous sont transmises les célestes vérités: c'est sur son autorité seule que nous les ayons reçues;

c'est par son témoignage permanent, authentique et solennel, que nous croyons aux saintes Écritures, *au livre de Dieu*, qu'elle nous a fait connoître, qu'elle a seule le droit d'interpréter, puisqu'elle est nécessairement infaillible, étant conduite en toute vérité.

Et, certes, Mylord, telle est aussi la doctrine qu'enseignent vos évêques, et sans laquelle, je dirai plus, il est impossible d'être chrétien. Lorsque l'apôtre S. Paul nous appelle à peser dans la balance de la raison la crédibilité des preuves qu'il a alléguées pour fonder notre croyance, c'est comme s'il nous disoit *qu'il faut regarder pour voir*; qu'il faut ouvrir *l'œil de l'ame*, l'entendement ou l'intelligence, pour comprendre la science du salut, que l'homme animal ou sensuel traite de folie, parce que ce n'est que spirituellement qu'on peut en juger. D'après cette explication bien simple, vous sentez que *la raison humaine, éclairée par la lumière de Dieu*, acquiert une attribution supérieure, un autre nom, un titre qui exprime sa puissance, et qu'on l'appelle *la foi*: c'est elle qui nous fait asseoir d'avance dans les lieux très-hauts; par elle notre esprit se représente les choses qu'il espère; par elle il obtient l'exacte démonstration de celles qu'il ne voit point.

Ce développement des paroles du saint apôtre détruit entièrement le système idéal de Luther et de Calvin, qui veulent que la raison soit le seul

interprète de l'Écriture ; qui ne s'aperçoivent pas qu'ils ne font qu'un cercle vicieux , ou un contresens absurde : ils prétendent que l'œil doit voir sans l'intermédiaire d'un corps lumineux ; ou , ce qui est impie , ils attribuent à l'homme ce qui n'appartient qu'à la Divinité : ils appellent la raison *la lumière de l'ame* , tandis qu'elle n'en est que *l'œil* , tandis que Jésus-Christ seul est *la lumière qui éclaire tout homme venant au monde* ; que ce n'est que par lui , par cette Église sainte qui est son corps , que la raison peut connoître les *choses surnaturelles* qu'il est venu révéler aux humains ensevelis dans les ténèbres épaisses de l'erreur et du péché : mystères sublimes , qui ne seroient jamais tombés dans l'esprit de l'homme , si le Seigneur ne les eût manifestés ; s'il n'eût allumé , quand il monta au ciel , un éclatant luminaire , qui fait resplendir dans tous les cœurs les divines clartés , je veux dire *l'Église apostolique* , qui éclaire seule *toutes les raisons* , toutes les ames dont l'œil consent à s'ouvrir aux splendeurs éternelles , et qui daignent *regarder pour voir*.

Donner à la raison une autre qualité que celle de *simple organe d'intelligence* , et la qualifier de flambeau , d'autorité , de lumière , je l'ai dit , c'est une absurdité ou un paralogisme ; et , à la considérer dans ce sens , *la raison n'est que l'opinion de chacun* : mais , chacun ayant la sienne , chacun ayant droit de former un jugement , et se croyant aussi raison-

nable ou clairvoyant qu'un autre , il s'ensuivra ce qui est arrivé pour tous les calvinistes qui ont voulu suivre strictement le principe de leur maître , chacun d'eux s'est fait *autorité* , et l'on compte chez eux autant de croyances diverses que de raisonneurs.

Oublions, s'il se peut, tant d'extravagances ; et reconnoissons, avec la confession du rit anglican , que le Très-haut, infiniment sage, puissant et bon, ne s'est jamais laissé sans témoignage ; que les fidèles témoins de ses révélations se sont constamment perpétués, après les saints apôtres , dans leurs successeurs : avouons qu'ils nous ont laissé une preuve irréfragable de leur succession à l'apostolat , ainsi que de l'autorité de l'Eglise chrétienne et de la permanence de ses pouvoirs spirituels , dans l'admirable symbole de S. Athanase, lorsque, rassemblés en concile universel , trois cent dix-huit évêques arrêterent ce formulaire de foi , consacré dès cette époque , l'an 325 de l'ère de Notre-Seigneur , pour servir de base de doctrine, de point de ralliement, de signe d'orthodoxie entre les chrétiens ; et c'est, Mylord, par cette sublime confession, fidèlement conservée en Angleterre, malgré la séparation, que votre *église, toujours hiérarchique*, seule de toutes celles de la réforme, mérite encore ce beau nom ; et qu'elle tient de si près à l'Eglise catholique, que sur cent points ou articles divers de votre croyance

et de la nôtre , placés en comparaison , il s'en trouve soixante-dix-neuf de conformes.

Il est donc posé en principe , il est reconnu comme évident , et par l'Eglise de Rome , et par celle d'Angleterre , que *l'autorité* est le seul moyen par lequel on ait jamais pu connoître les vérités de la foi avec certitude : il est évident que toute vraie religion est nécessairement enseignée de Dieu , *l'autorité première* , et qu'il a dû , par une conséquence directe de sa toute-puissance , de son infinie sagesse et de son amour , révéler à sa créature tout ce qu'il étoit indispensable qu'elle sût , pour fonder cette société bienheureuse qui devoit éternellement exister entre elle et *lui*. Il est évident , dès-lors , que ce que nous nommons improprement *la religion naturelle* , n'est qu'un reste plus ou moins pur , et , en quelque sorte , un morcellement des anciennes révélations disséminées dès le commencement sur toute la surface de la terre.

Nous voyons , en effet , que le vertueux Abel fit à l'Éternel une oblation qui lui fut agréable , et que le pieux Énoch marcha avec Dieu : nous lisons que le Seigneur daigna de nouveau , après les eaux vengeresses du déluge , donner à Noé des statuts , des lois et des ordonnances ; qu'il renouvela son alliance avec le père des croyans ; que dès-lors , enfin , depuis le législateur Moïse jusqu'à cet événement annoncé à l'univers par des prédictions de

jour en jour plus claires, objet de l'attente de tous les hommes de prière et de desir, le Sauveur du monde ne nous a jamais laissés sans des gages lumineux de sa présence, sans des témoins divinement inspirés, dont les prophéties, les exhortations, les miracles, dissipoient l'obscurité qui auroit autrement couvert de son voile l'univers moral.

Mais admirez, Mylord, cette analogie frappante qui se trouve entre le monde physique et le monde spirituel, entre le règne de la nature et celui de la grâce. Ainsi que la lune au disque radioux, environnée de sa cour brillante, de ces globes de feu, de ces étoiles scintillantes, de toute l'armée des cieux, rangée d'espace en espace dans les plaines azurées du firmament, empêche l'antique nuit de recouvrer son empire solitaire, de même la loi, *telle qu'une lampe qui luisoit dans un lieu obscur*, interprétée de siècle en siècle par les sacrificateurs, par les juges et par les prophètes, révéloit aux humains, au milieu de leurs profondes ténèbres, le Dieu créateur qu'ils doivent uniquement adorer. Les temps s'accomplissent; et la terre enfante son Sauveur; l'Éternel n'est plus un Dieu qui se cache. Alors aussi, comme l'on voit tous les astres nocturnes disparoitre en présence du soleil, de même, quand *le soleil de justice, l'orient d'en haut*, s'est levé sur le monde, tous les flambeaux, toutes les clartés prophétiques, tous les luminaires inférieurs, ont

disparu. Le jour est venu éclairer les hommes; ce soleil qui ne se couche jamais, brille sans cesse dans le sein de l'Église, où est son sanctuaire. *Qui s'en approchera*, dit le Psalmiste, *s'en trouvera tout éclairé*; plus de nuages, plus d'obscurité, plus de doute. Elle se vérifie, pour tous les vrais chrétiens, cette ravissante promesse : *Ils seront tous enseignés de Dieu.*

Il est donc incontestable, ce que je me proposois de vous démontrer⁸, que *l'Église catholique*, ou, ce qui est la même chose, l'Église universelle, est le dépositaire constant de la vérité; qu'elle est un tribunal infailible, pour terminer toutes les contestations, pour réunir par les liens de la charité tous les fidèles en une même croyance, et pour les consommer dans l'unité.

Mais on vous assure que nous enseignons que le pape seul est infailible. Qui vous a dit cela, Mylord? ceux qui ne connoissent point la doctrine chrétienne, ou qui voudroient perfidement la ridiculiser. *C'est l'Église universelle, présidée par son chef*; ce sont les conciles œcuméniques, tels que celui de Nicée dont je vous ai parlé; c'est, en un mot, l'assemblée auguste des évêques, des prêtres et des diacres, successeurs de ceux que les saints apôtres ont institués, qui forme ce tribunal infailible, dont le souverain pontife est le président. Si ce tribunal spirituel a été reconnu seul capable

de fixer l'interprétation des saintes Écritures , de lier et de délier, de révoquer des statuts ecclésiastiques, et de leur en substituer d'autres plus conformes aux temps et aux lieux; si cette assemblée vénérable, depuis le concile de Jérusalem jusqu'à celui de Trente et à ceux qui pourront lui succéder, a été infaillible en matière de religion, elle doit l'être encore, vu la perpétuité de ses pouvoirs; ses décisions doivent toujours faire règle.

Heureuse nécessité, boulevard des croyances salutaires, centre consolateur, guide sûr, fidèle, éclairé, sans lequel l'esprit incertain de l'homme flotteroit çà et là à tout vent de doctrine, et feroit naufrage quant à la foi! Oui, ô dogme rassurant de l'infailibilité de l'Église, si tu n'existois pas de tout temps, il faudroit te créer; tu es à l'ame, voyageant vers sa céleste patrie, ce qu'est au navigateur le phare lumineux qui le dirige, et sans les clartés duquel, égaré dans les ténèbres, il se briseroit inévitablement contre les écueils.

Convenez-en avec moi, Monsieur le Comte: le propre de la vérité, c'est de ne changer jamais; la foi est incompatible avec la plus légère incertitude, et l'entendement humain cherche avidement l'infailibilité; notre ame, inquiète aussi long-temps qu'elle est incertaine, ne trouve de repos que dans l'unité: unité de doctrine, unité d'adoration, unité de morale, unité d'amour et de charité; en un mot,

l'unité évangélique. C'est en elle seule que se trouvent toutes les consolations, toutes les espérances, toutes les vertus : sans elle, le positif de la religion tombe en ruine, il n'a plus de fondement, il devient le partage des sectes qui le dévorent; avec elle le sublime sentiment de la piété, *cette vie divine au-dedans de nous*, qui sert de base au système positif, alimente notre ame, l'agrandit, l'éclaire et la rend heureuse.

Mais, si les biens que produit l'unité religieuse sont inappréciables pour l'homme individuel, quels avantages infiniment plus grands ne procure-t-elle pas pour ces innombrables familles que nous appelons des peuples ! La *similarité* d'opinions, de culte et de dogmes, leur inspire des sentimens fraternels ; tels que des faisceaux étroitement liés que rien ne peut rompre, ils acquièrent un esprit national qui détruit l'égoïsme, qui fait coïncider tous les intérêts particuliers dans l'intérêt public ; ils se réunissent dans les mêmes temples, ils prient en commun le tendre père de tous ; leurs prières réunies montent ensemble vers le trône des miséricordes, et en font descendre la paix de Dieu : l'accord des ames résulte de cette grâce divine. *Ils n'ont qu'un même esprit et un même cœur : voyez comme ils s'aiment*, dira-t-on des peuples réunis pour l'adoration de Dieu.

Voyez, au contraire, Mylord, les noms de sectes religieuses devenir l'étendard de la sédition, un

signal hostile qui sépare les peuples, les familles, les amis, qui rompt les nœuds sacrés du sang et de la nature, tandis que l'esprit de faction, étranger à tout intérêt spirituel, emprunte le masque hideux du *sectarisme*, fait imputer à la discorde des partis religieux tous les forfaits qu'une politique insidieuse et toute terrestre a seule pu concevoir et exécuter. Écoutez ce qu'écrivait là-dessus le célèbre Grotius lui-même, qui n'est pas suspect de favoriser le culte romain ou le catholicisme, puisqu'il professait la réforme, et qu'il étoit l'un des premiers magistrats de la Hollande : « Partout où les disciples de Calvin ont eu la prépondérance », nous dit-il, « ils ont troublé les états, révolutionné les empires, semé les haines et les divisions. »

Mais pourquoi se réclamer d'un autre nom que de celui du Rédempteur du monde ? Le titre de chrétien n'est-il pas plus beau, plus honorable, que celui de calviniste ? Le Christ seroit-il divisé ? Oh ! quand viendra ce temps annoncé par les prophètes, où tous les peuples seront réunis en un même esprit par les liens de la paix ! Quand sera-ce que les églises dissidentes, frappées des incalculables maux qui accompagnent la désunion, et reconnoissant que l'affreux athéisme, ou l'indifférence en matière de religion, est le fruit impur de la pluralité des doctrines, s'écrieront enfin : « Quel intérêt avons-nous encore avec les fils d'Arius et de Socin ? Qu'avons-

« nous de commun avec les enfans de Luther ou de
 » Zwingle? O Israël, revenez au point d'où vous êtes
 » parti; retournez à la loi de Dieu et au témoi-
 » gnage de l'Église, dont trop long-temps vous vous
 » êtes éloigné. A vos tentes, ô Israël, à vos tentes!
 » retournez à vos tentes, ô Israël (1)! »

Trop ému pour continuer cette lettre, où j'ai dépassé, par un zèle impatient, les sages limites que doit se prescrire un écrivain modéré, je renvoie à la poste prochaine une explication conciliante; et je me hâte de vous saluer affectueusement.

EUSÈBE D'ADHÉNAR.

(1) Il est impossible de prouver plus invinciblement les bienfaits de l'Église catholique relativement à la prospérité politique des états, que ne l'a fait l'incrédule Gibbon, tout protestant qu'il étoit : « Ce sont des évêques qui ont fait le beau royaume de France », écrivoit-il; « et il a subsisté quatorze siècles sous l'autorité tutélaire de soixante-seize rois, sans que la forme de son gouvernement eût subi aucune altération essentielle : tant étoit grande la force de conservation que lui avoient donnée les principes religieux. »

LETTRE XXVI.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Savoie,
le 13 janvier 1817.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à Lord ÉDOUARD Comte DE MORELAND,
à Oxford.

Qu'heureux est le mortel que la vérité même
Conduit de sa main propre au chemin qui lui plaît !
Qu'heureux est qui la voit, sans voile et sans emblème ,
Dans sa beauté suprême ,
Et telle enfin qu'elle est !

CORNEILLE , *traduct. de l'Imitation* , liv. 1, chap. 3.

J'ÉTOIS mécontent du ton général de ma dernière lettre , du zèle trop ardent qui me l'a dictée. Pardonnez , Mylord , à ces expressions trop hardies peut-être , à ce langage animé d'un prêtre catholique qui parle à un protestant. Je prends à témoin celui qui manifeste le secret des consciences , que , bien loin d'avoir des sentimens d'aigreur ou d'animosité contre les peuples, les familles ou les individus qui professent un autre culte que celui de l'Eglise catholique, je les porte dans mon cœur à l'égal des miens. Je me fais même un devoir de convenir que la plupart des réformés que j'ai connus, m'ont édifié par une vie exemplaire ; que votre églis

surtout, et presque tous les particuliers, presque toutes les familles qui lui appartiennent, se distinguent par la pureté de leurs mœurs, par une charité expansive et par un grand respect pour la religion. J'aime à répéter avec le ministre Jurieu, que *l'anglicanisme est l'honneur de la réforme*; mais je dois dire aussi avec l'auteur latin: *Amicus Plato, amicus Aristoteles, sed magis amica veritas* (1).

Le désir ardent de la paix du monde, de la gloire de Dieu, et du salut des âmes, me presse; il m'embrase, il me fait oublier mon âge avancé, il me prête dans mon infirmité de nouvelles forces, il prolonge mes jours quand ils étoient près de se terminer. Oh! si vous voyiez couler mes larmes brûlantes! Au moment où je vous écris, ces pages en sont mouillées: ce sont des pleurs de joie, à la pensée que j'ose concevoir, de cette consommation si desirable, de la réconciliation des peuples chrétiens; à l'espoir, du moins, du retour d'un petit nombre de personnes dans le sein maternel de l'Eglise, retour heureux auquel j'aurai pu contribuer. A cette consolante pensée, je défie les travaux; je brave mes fatigues, mes ennuis: je ne sens plus ma vieillesse, je tressaïlle d'espérance et de bonheur.

Mais je vous le demande à vous-même, Mylord,

(1) Aristote me plaît, et Platon davantage;
Mais la vérité seule a mon choix, sans partage.

pouvez-vous contempler de sang-froid ce tableau sublime? En vous représentant la communion des premiers chrétiens, qui, d'Antioche et de Jérusalem, s'étendit, en moins de trente années, sur tant de régions; qui, des peuples les plus corrompus de la Grèce, tels que les Corinthiens, forma des hommes nouveaux, une race morale et vertueuse; qui s'établit peu après chez les Romains, et jeta les bases de cette société spirituelle, laquelle, seule, a préservé naguère d'une totale subversion l'édifice politique de tous les gouvernemens; ne vous élevez-vous point à la pensée du retour possible à un tel ordre de choses, où tous les peuples chrétiens seroient unis par une même foi, par les mêmes dogmes, par le même culte; où ils deviendroient dès-lors aussi bons, aussi sages; aussi éclairés et aussi heureux que les dispositions originaires de notre nature le leur permettent en deçà du sépulcre?

Cet âge d'or que l'on vit renaître dans le premier siècle de l'ère de Notre-Seigneur, ce *chiliasme* de l'humanité perfectionnée, ne seroit-il plus désormais que le rêve des hommes de bien? seroit-il impossible qu'il se réalisât de nouveau sur la terre? J'ose décider, le livre de la révélation en main, qu'il se réalisera. Quand sera-ce? Nos enfans jouiront-ils du ravissant spectacle de cette régénération de l'Eglise chrétienne? Je ne sais. Je me pros-

terne avec humilité devant l'arbitre suprême de nos destinées, et j'attends avec patience, avec un ferme espoir, que le règne de Dieu arrive et console l'univers. Ce que je sais néanmoins, Mylord, c'est qu'une telle réunion, quant à la croyance et aux pratiques religieuses, est le grand objet que la foi propose à nos desirs, à notre vigilance et à nos travaux. Ce que je sais encore, c'est que, s'il n'est pas certain que les peuples y parviennent dans le petit nombre d'années qui doivent s'écouler pour nous et pour nos enfans, il n'en est pas moins vrai que nous devons la demander chaque jour dans nos prières, y aspirer par nos vœux les plus ardens. Ce que je sais enfin, c'est que la divine Providence, tantôt par quelque trait lumineux, par quelque conversion extraordinaire, par quelque triomphe inattendu remporté sur l'infidélité, et tantôt par les éclairs soudains qui viennent déchirer les nuages dont notre carrière actuelle est enveloppée, nous laisse déjà entrevoir le lointain de ce brillant et heureux avenir.

En effet, déjà toutes les illusions se sont évaporées : une nation entière ne sauroit être trompée deux fois, et l'athéisme n'a pas tenu ses promesses. Tous ceux qui l'avoient embrassé, se sont perdus ; on les a vus se précipiter dans l'abîme, et le fracas de leur chute a retenti. Comment tous les combattans de la milice sacrée ne serreroient-ils pas leurs rangs après tant de pertes ? Comment tous les

corps différens dont se compose l'Église militante, ne chercheroient-ils point à se rapprocher, pour se défendre contre l'ennemi commun? Une trop longue et trop funeste expérience n'a-t-elle pas jugé les systèmes divers? N'a-t-on pas appris, en un mot, ce que devient un peuple quelconque qui se laisse gouverner par des philosophes (1)? Non, elle ne sera pas perdue pour nos contemporains cette terrible leçon. Déjà toutes les âmes sensibles, tous les amis de l'ordre social, desirent se rattacher à ces opinions antiques et salutaires qui seules peuvent donner une base à la législation, une garantie aux peuples, et un appui solide aux gouvernemens.

Que l'on n'objecte pas ici la *démoralisation* actuelle de l'Europe. Certes, lorsque l'évangile fut prêché et que la société spirituelle fut formée, l'empire romain étoit près de tomber de putréfaction; déjà les républiques de Rome et de la Grèce, vermoulues et succombant à l'excès de la corruption, avoient passé sous le joug du despotisme : l'évangile parut, et avec lui le rajeunissement des âmes; le monde moral fut

(1) Le roi de Prusse, Frédéric II, philosophe lui-même, et connoissant bien la tendance affreuse de ses opinions, disoit à ses convives incrédules : « Quand je voudrai punir mes sujets, » je les ferai gouverner par des philosophes. » — « Taisez-vous », dit-il un jour à quelques-uns d'entre eux, qui, après avoir tourné l'église en dérision, commençoient à se moquer de la monarchie, « taisez-vous; le roi vient. »

créé une seconde fois. Il en sera de même encore , si l'on reconnoît l'autorité de l'Eglise chrétienne , si l'on se persuade enfin que c'est par l'esprit religieux , et non par des lois nouvelles , qu'on peut créer de nouveau une nation.

Combien de milliers de lois furent promulguées dans les jours déplorables de la révolution ! Combien de volumes , depuis Théophraste , Plutarque , La Bruyère , Toussaint et Vauvenargues , ont été écrits sur les mœurs ! Ah ! ce n'est ni sur des livres , ni sur des lois humaines , que se fonde la morale , c'est sur les *institutions* ; et toutes celles qui furent données aux peuples , aux Israélites , aux Romains , aux Perses et aux Grecs , prenoient leur source dans l'autorité première , dans cette législation primitive accordée au genre humain : éternelle institution , sortie de la bouche du Créateur du monde , et dont les commandemens , suivant ce que dit S. Paul , *sont écrits dans tous les cœurs*. Eh bien ! c'est elle que l'Eglise chrétienne présente aux nations comme la seule base de leur existence politique , comme le *palladium* des lois et l'égide conservatrice des mœurs.

C'est par cette institution antique et sacrée , Mylord , que votre patrie existe et prospère : sans elle , sans le profond respect que conserve votre parlement pour l'autorité spirituelle , ni votre constitution , formée d'élémens hétérogènes , ni vos innombrables lois , dont l'indigeste compilation fait tour-A-

tour la ressource et le désespoir des avocats, ni votre formidable marine, ni même l'océan qui vous met à l'abri des révolutions continentales, ne pourroient vous empêcher de périr; et l'institution apostolique, que vous avez conservée, quoique vous vous soyez partiellement séparés de la grande société des chrétiens, de l'unité religieuse, est encore le rempart derrière lequel se maintiennent, chez vous, et le trône, et les lois, et le patriotisme, et la constitution.

C'est surtout la sublimité de vos communes prières [*common prayers*], ce précieux dépôt que vous a transmis l'Eglise catholique, qui entretient cet esprit religieux dont s'honorent les Anglais; c'est votre édifiante liturgie qui nourrit dans le sein de vos familles ces saintes affections, ces vertus domestiques et privées, qui constituent les mœurs et tendent à confirmer le règne des lois (1). Ah! pour quoi une politique mal entendue nous diviserait-elle

(1) Si l'on remarque encore quelque édification dans les temples anglicans, il faut l'attribuer, non à leurs sermons lus en chaire et pleins de dissertations, dépourvus de mouvemens oratoires, mais bien aux commandemens de Dieu qui sont chantés (*chanted, not sung*). Je crois que c'est ce qu'on appelle *récitatif* en musique. On choisit pour ce chant les plus belles voix; et la mélodie en est si touchante, qu'elle inspire de la piété presque irrésistiblement. « Je ne sache », dit le comte de Maistre, « aucune autre cause de l'esprit religieux qui anime encore les églises dissidentes, si ce n'est le chant des psaumes »

davantage? Pourquoi y auroit-il encore quelque séparation pour ceux qui sont unis en Jésus-Christ? Oui, je suis persuadé, Mylord, que, si l'on cesse d'ergoter sur des réglemens de discipline, qui dans chaque pays peuvent varier suivant les climats et les localités; si l'on ne cherche plus à expliquer le *comment* des mystères, inaccessibles à l'intelligence humaine; si l'on se contente de savoir que Dieu a parlé, et qu'on se repose sur l'autorité de l'Eglise universelle pour interpréter le livre de Dieu, l'on sera bientôt d'accord sur le petit nombre de points qui sont encore en litige entre les deux églises.

Oui, dès que l'on rentrera dans l'intérieur de la religion, une piété humble et sincère, l'esprit de mortification, de renoncement au monde et à soi-même; dès qu'on ne pointillera plus sur des subtilités, ou sur des choses purement extérieures; dès qu'on donnera tout entier à Dieu ce cœur qu'il nous demande pour en faire le bonheur, dès-lors on ne

» et des hymnes de David : les accens enflammés qu'il a con-
 » fiés aux cordes de sa lyre divine, participent de l'éternité; ils
 » retentissent, après trente siècles, dans toutes les régions de
 » la terre; on les chante à Botany-bay, à Quito, dans le Ben-
 » gale, comme à Madrid, à Londres, à Rome et à Genève. »
 Ces beaux vers d'Horace, avec un léger changement, pour-
 roient être appliqués au prophète-roi :

..... *Spirat adhuc amor,
 Vivuntque Commissi calores
 Israëlitis fidibus poëtae.*

refusera plus de se joindre à nos pieux exercices , d'adopter le culte le plus parfait, l'expression sensible de l'adoration , de l'humilité et de l'amour.

J'ai désiré ardemment , Mylord, vous rapprocher de nos temples pendant votre long séjour en Italie, convaincu que vous serez édifié de nos pratiques de dévotion; que les préventions défavorables qui vous ont été inspirées dès l'enfance , se dissiperont au pied de nos autels; qu'elles céderont aux émotions religieuses, aux profondes et pures impressions que laisseront dans votre ame le touchant aspect d'un peuple adorateur, la majesté de nos cérémonies, et la dignité du culte romain. Il falloit néanmoins , pour vous y engager , une autorité antérieure à la mienne : celle de vos prélats et de vos docteurs , en qui vous avez cru jusqu'à présent. Je l'ai invoquée avec franchise : ils vous ont répondu de la fidélité de mes citations par leurs ouvrages, que vous pouvez consulter vous-même; je n'ai fait que vous épargner l'ennui de les feuilleter, en rassemblant les points de coïncidence qui existent entre l'église catholique et l'église anglicane ; travail qu'avoient entrepris le célèbre abbé de Lockum , Molanus , et l'archevêque de Cantorbery, le savant Wake, pour opérer cette réunion si désirée, qu'ils se promettoient déjà d'obtenir, lorsqu'un bel-esprit, un philosophe, le fameux Leibnitz, tenant aux intérêts politiques, sollicita l'intervention des princes anglais de la

maison de Brunswick, dont l'opposition fit rompre les conférences, vu que c'est en qualité de protestans qu'ils ont détrôné les Stuarts, et qu'un monarque catholique, en vertu d'un décret du parlement, ne peut s'asseoir sur le trône d'Angleterre.

Plus heureux que mes prédécesseurs dans cette œuvre si importante à la paix du monde, puissé-je voir tomber le schisme colossal ! votre église et la nôtre réunies entraîneroient bientôt l'assentiment de toutes les autres congrégations dissidentes, de toutes les sectes qui se réclament encore du nom du Christ. Oh ! puissé-je être le témoin de cette époque brillante ! J'y aurai du moins contribué auprès de vous, Mylord, si le Seigneur daigne bénir cette correspondance, que je ne pourrai plus, hélas ! continuer, vu que ma vieillesse, mes graves occupations, votre long voyage suivi de votre hymen, vos fonctions sénatoriales et les tendres sollicitudes d'une famille naissante, ne nous permettront plus à vous et à moi ce commerce épistolaire qui m'étoit si précieux : vous pouvez juger du vif intérêt qui m'y attache par la longueur de cette lettre. Ce sera peut-être la dernière, mon aimable Comte, et je ne pouvois me déterminer à la finir : mon cœur se serre à la pensée, que désormais je cesserai de m'entretenir avec vous ; une larme, de temps à autre, tombe sur cette page où je laisse empreints mes sentimens, et la plume m'échappe en vous disant adieu.

Adieu, Mylord, mon élève, mon ami, l'ami de mon ame, mon enfant en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Oui, je l'espère, quoique votre situation politique, votre rang dans le sénat, vos liaisons de famille, ne vous permettent pas chez vous, comme en Italie, une profession extérieure, vous êtes déjà catholique de cœur; vous soutiendrez dans le parlement de la Grande-Bretagne les droits et les intérêts de vos infortunés frères des trois royaumes, qui sont dans un état d'oppression, de contrainte et de persécution; et vous hâterez une émancipation dont vos frères aînés, les catholiques d'Irlande, trop long-temps courbés sous le joug de la dépendance, et traités comme mineurs, se montrent vraiment dignes par leurs vertus, par leur patriotisme, leur longanimité, leur persévérance dans la foi.

Union fraternelle, réconciliation, concorde, tels sont les objets de mes vœux les plus ardens; je les présente, avec mes prières, à celui qui intercède. Adieu, encore une fois. — Si la Providence divine conduit un jour vos pas sur la terre sacrée où reposent mes froides dépouilles, vous chercherez, dans l'enceinte de la mort, le lit paisible où je dormirai; et, sur la pierre insensible qui sera mon chevet, vous ne lirez pas, je m'en flatte, sans attendrissement, le nom de celui qui vous aima, qui priera sans cesse pour votre réconciliation avec

l'Eglise catholique, et qui demande au Dieu qu'il adore, la grâce de vous rencontrer dans le séjour bienheureux.

C'est là le rendez-vous que vous donne

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

Post-scriptum. Hélas ! Mylord, la vieillesse est oublieuse : à peine ai-je pris congé de vous, que je me souviens, un peu tard, qu'il me reste encore à lever quatre difficultés que vous m'avez proposées. Vu le temps et les recherches qu'elles exigeoient de moi, j'en avois réservé la solution pour la fin de notre correspondance, et ce délai me les a fait oublier. Je vous écrirai donc encore quatre lettres ; mais, comme elles vous détermineront probablement en notre faveur, et qu'elles sont le corollaire de toutes mes démonstrations précédentes, je tâcherai de les composer avec beaucoup de soin. M. de la Chapelle, en vous écrivant, remplira donc l'intervalle ou le vide que je laisse. Je diffère ainsi mon dernier adieu, et vous donne par la pensée un rendez-vous moins éloigné que celui d'un meilleur monde. Adieu.

LETTRE XXVII.

Du château de Duillier, pays de Vaud,
le 14 janvier 1817.

PIERRE DE LA CHAPELLE à Lord ÉDOUARD Comte DE MORELAND,
à Oxford.

De quoi sert une longue et subtile dispute
Sur mille obscurités où l'esprit est déçu ?
De quoi sert qu'à l'envi chacun s'en persécute,
Si Dieu jamais n'impute
De n'en avoir rien su ?

Touche, Verbe éternel, ces âmes curieuses :
Celui que ta parole une fois a frappé,
De tant d'opinions vaines, ambitieuses,
Et souvent dangereuses,
Est bien développé.

Aucun, sans ton secours, ne sauroit se défendre
D'un million d'erreurs qui courent l'assiéger ;
Aussitôt qu'un mortel refuse de t'entendre,
Quoi qu'il puisse comprendre,
Il n'en peut bien juger.

CORNEILLE, *traduct. de l'Imitation*, liv. 2, chap. 3.

JE me hâte, Mylord, avant notre départ pour l'Italie, où nous espérons vous voir dans peu, de vous faire parvenir, sous le couvert de votre ambassadeur en Suisse, le volumineux paquet qui renferme les lettres que vous adresse, à ma demande,

mon respectable ami, Dom Eusèbe d'Adhémar. Que le style chaleureux et peut-être exalté qui les caractérise, que le système exclusif et absolu qu'il y a posé, que la forte aversion qu'il y témoigne pour l'esprit de secte et de désunion, pour toutes les opinions divergentes, ne vous préviennent pas contre lui : c'est le desir ardent de vous persuader qui l'anime; et l'on pourroit dire en quelque sorte de lui, que *le zèle de la maison de Dieu l'a rongé*. Il n'en est que plus aimant et plus charitable, et c'est à ses rigueurs que vous reconnoîtrez ses bontés. Passez-lui donc ce que son langage peut avoir de sévère; c'est l'erreur, l'erreur volontaire, et ce n'est jamais l'homme, qu'il peut haïr, si sa belle ame a jamais connu la haine.

Quant à moi, cher Moreland, * autant j'abhorre une criminelle indifférence quant aux objets importants, à ces vérités fondamentales par lesquelles seules nous pouvons être sauvés, autant je déteste cette disposition implacable qui reproduit les divisions, la chicane et la persécution, qui rend irrémediables les maux que la persuasion seule, la patience, la modération la plus exemplaire, peuvent ou guérir ou diminuer.

Convaincu, néanmoins, que la profonde satisfaction que j'éprouve, qui remplit ma vie de douceur, et qui la prolonge, n'est due qu'à mon adhésion aux saintes et augustes vérités que professe l'Eglise

apostolique, et auxquelles, d'après un mûr examen, je crois depuis bien des années, j'ai désiré que vous connussiez les motifs, les bases et les preuves sur lesquelles repose ma conviction. La lecture de livres contraires à mes sentimens, la conversation habituelle de personnes opposées à mes principes, le laps du temps, de longs voyages, n'ont pu effacer les heureuses impressions qu'avoient faites sur moi les écrits des Bourdaloue, des Pascal et des Bossuet; que dis-je? les affectueuses leçons, les rites majestueux, les vertueux exemples que m'offroient à-la-fois les solennités et le culte de l'Église romaine, ont encore augmenté l'attachement, la vénération dont je me sentois pénétré pour cette église sainte; et je n'ai rien tant souhaité, puisque nous devons vivre ensemble en Italie auprès de mon élève, votre ami, Eugène de Courtenay, catholique aussi zélé que sincère, que de répondre à la confiance que vous avez en moi, en vous adressant à mon ancien compagnon d'enseignement littéraire, afin qu'il répondit à vos objections, qu'il dissipât vos doutes, et qu'il vous disposât, avant que vous fissiez avec nous ce voyage, à fréquenter le service divin dans cette contrée, quelles que soient les formes et les cérémonies qu'on y observe. Je n'ai pu penser, sans frémir, que, pendant au moins une année, dans le centre même de la catholicité, vous laisseriez s'écouler le temps le plus précieux de votre vie, sans faire aucun acte

public de religion, sans fréquenter les saintes assemblées, parce que, dans votre première éducation, vous avez été imbu de préjugés trompeurs, défavorables au culte et aux prêtres de l'Église catholique.

Je devois d'autant plus chercher à vous désabuser, que j'ai vu, dans le premier séjour que j'ai fait en Italie, plus d'un prélat, plus d'un prêtre anglican, se joindre aux catholiques dans les exercices solennels de la dévotion. J'en atteste ici mes nombreux compagnons de voyage : non, je ne pourrai jamais oublier que la plupart des jeunes ecclésiastiques des universités de Cambridge et d'Oxford, pendant les fêtes de Pâques et de Noël, suivoient constamment avec moi les prédications des éloquens missionnaires, à Florence, à Naples, et surtout à Rome ; je me souviendrai toujours que pendant les oraisons, suivant l'usage de l'église anglicane, ils s'agenouilloient avec les fidèles du culte romain, afin de prier en commun le même Sauveur, le même Père et le même Dieu. Ce touchant spectacle rappeloit à mon esprit la sage recommandation du patriarche Joseph à ses frères, qui remontoient d'Égypte en Canaan : *Ne vous mettez point en colère, ne vous disputez point pendant le chemin.* Tous également étrangers ici-bas, voyageurs vers la Canaan céleste, pourquoi nous disputerions-nous en cheminant vers le séjour de l'éternelle paix ? avons-nous sur la terre une cité permanente ? et n'in-

voquons-nous pas tous, dans la même oraison, un même Père qui est dans le ciel ?

Souvenir cher à mon ame ! combien de fois j'ai ranimé ma dévotion, en retraçant à ma pensée cet édifiant tableau ! que de douces larmes il m'a fait répandre ! avec combien de joie j'ai vu les contradicteurs, les penseurs libres, presque persuadés de se faire chrétiens à cet aspect qui rappelle les beaux siècles de l'Église, lorsque tous les croyans adoroient Dieu en commun, quelle que fût la diversité de leurs opinions sur tel ou tel point de discipline, sur l'interprétation de tel ou tel passage des auteurs sacrés, ou sur l'intelligence des saints mystères ! Certainement, s'il reste encore un moyen victorieux de combattre les partisans de l'incrédulité, c'est celui que je présente. Ils verroient alors les vaines spéculations, ces controverses oiseuses qui ont stérilisé le champ du christianisme, remplacées par une précieuse réalité, par l'esprit de concorde, de bienveillance, de charité fraternelle..... ; et bientôt l'admiration, l'estime, la reconnoissance, et le desir d'être heureux, les convertiroient à la vérité.

Il est si desirable de vivre au milieu de personnes bienveillantes, il est si doux d'aimer et d'être aimé, que, dès qu'il parut des chrétiens dans le monde, le monde les aima. *Et ils étoient aimés de tout le peuple*, dit S. Marc en parlant des disciples du Seigneur ; c'est qu'ils offroient le spectacle enchan-

teur du pardon des injures , de la plus tendre union , de la patience et de la modération ; c'est que , dans l'intérieur du christianisme , tout est amour , prière , adoration et félicité.

Quelle que soit donc la divergence des opinions religieuses en divers pays , quelles que soient les variétés admises par les églises particulières , ressouvenez-vous , Mylord , qu'il est toujours et partout des points de coïncidence et d'union parmi les chrétiens : ils sont tous également marqués , à leur entrée dans la vie , du même sceau du salut ; ils espèrent tous également recevoir le même gage de leur rédemption à la table eucharistique ; tous également , à l'heure solennelle de la mort , remettent leurs ames entre les mains du Dieu des miséricordes , avec l'humble espérance d'obtenir par le sang de la victime sans tache , par l'intercession du même gracieux Médiateur , le pardon de leurs fautes. Après tant et de si cruelles animosités , tant d'écrits polémiques , tant d'outrages réciproques , qu'il y ait enfin un accord universel et hautement exprimé sur ces grands articles de la croyance chrétienne , ce doit être un sujet d'inexprimable consolation , l'objet de la reconnaissance éternelle des ames sensibles.

Porterons-nous nos espérances au-delà ? pouvons-nous actuellement nous flatter de réunir à nous , en tout point , les églises dissidentes ? Hélas ! mon jeune ami , je crains bien que la charité elle-même

ne puisse encore espérer une si désirable unanimité; et, bien que, dans ces derniers jours d'angoisse, de perturbation et de malheurs, lorsque la grande révolte est arrivée, *il ait été donné à quelques mortels privilégiés de rentrer dans le sein de la mère de famille, et d'y trouver un sûr abri contre la colère qui est à venir*, ce ne sauroit être vraisemblablement le choix du plus grand nombre; tant les yeux de l'esprit, atteints d'une longue cécité morale, sont incapables de s'ouvrir sitôt aux rayons éblouissans de la vérité.

Le respect humain, cependant, est le plus puissant obstacle qui s'oppose à la conversion ouverte et franchement avouée de bien des protestans qui préfèrent infiniment l'Église catholique pour le cérémonial, pour les dogmes, et pour la fixité. Vous ne pouvez ignorer, Mylord, que, de l'indifférence profonde, du mépris pour la religion, ces fruits empoisonnés du philosophisme, est née de nos jours la maxime perverse, *qu'un honnête homme ne doit jamais changer de religion*; assertion blasphématoire, dont la traduction est celle-ci : *Dieu, qui est la vérité suprême, regarde du même œil l'erreur et la vérité; l'homme n'est pas plus obligé de rechercher l'une que d'éviter l'autre* : maxime insensée, que l'athéisme seul a pu enfanter, et dont voici la conséquence directe : « Il n'y a ni vice ni vertu, ni vérité ni mensonge; l'homme est incapable de

« faire aucun choix entre le bien et le mal, il n'a
 » point de liberté morale. Qu'importe ce qu'il croit ?
 » Le musulman doit obéir à la voix du faux pro-
 » phète; l'idolâtre doit adorer son serpent, son fétiche
 » redouté; on peut être impunément sectaire, scép-
 » tique, athée, enfin tout, pourvu qu'on ne rentre pas
 » dans l'Église catholique (1); pourvu qu'on abjure
 » la foi en Jésus-Christ, qu'on lui refuse tout empire
 » sur nos ames; pourvu qu'on cesse, en un mot, d'être
 » chrétien. » Tel est l'*ultimatum* des incrédules; et
 celui qui n'ose donner gloire à la vérité, quand il en

(1) Il est difficile d'expliquer l'acharnement avec lequel les coryphées du libéralisme poursuivent l'Église catholique; et l'on ne peut comprendre que Jean-Jacques Rousseau, cet ardent défenseur de la liberté, ait écrit à la fin de son *Contrat social*: « Le christianisme est une religion d'esclaves. » — C'est au souverain pontificat que l'on doit l'affranchissement des serfs. L'histoire universelle nous apprend que l'esclavage est l'état naturel d'une grande partie des hommes, jusqu'à ce que l'affranchissement surnaturel vienne briser leurs chaînes. L'an 1167, le pape Alexandre III, non content de maintenir la liberté des peuples italiens, déclara, au nom du concile, que tous les chrétiens doivent être exempts de la servitude. En qualité de chef visible de cette religion qui annonce aux captifs leur délivrance, il proclama la liberté de toutes les nations qui devinrent chrétiennes, et la voix du suprême pontife a retenti dans tout l'univers. S. Paul prie Philémon, son disciple, de recevoir, comme ses propres entrailles (de lui S. Paul), Onesime, qu'il a engendré dans ses liens; et qui, s'étant enfui de chez son maître, a été instruit par S. Paul: *Ne le recevez pas comme un simple esclave, mais comme celui qui d'esclave est devenu l'un de nos frères bien-aimés.*

a la conviction intime, se soumet à la tyrannie de leur opinion; il aime mieux la gloire qui vient des hommes que le véritable honneur, et ne sauroit dire au bon Dieu avec sincérité : *Que ton règne vienne !*

Cependant c'est par les individus que ce règne glorieux doit commencer : car, pour la réunion générale des sectes et des communions dissidentes, cette sublime et si desirable consommation, hâtons-en la bienheureuse époque par nos ardentcs prières, par le pouvoir de la persuasion sur les personnes qui sont en rapport avec nous, surtout par nos ouvrages et par notre exemple. Remettons-nous en, après y avoir coopéré de tous nos efforts, à la sagesse infinie de cet Esprit souverain qui nous a fait expressément annoncer l'avènement de son règne sur la terre.

En effet, Mylord, dans notre état présent de *crépuscule* ou de *demi-jour*, obscurci par des ombres et par de fausses lumières, où le vrai savoir est distribué si inégalement, où les opinions des hommes les plus sages sont courbées par l'habitude, par le préjugé, par une éducation mal entendue, comment obtenir l'uniformité dans la manière de voir, de comprendre, de croire et de sentir, tant que l'on ne s'en rapportera pas au *témoignage de l'Église catholique* ? Comment tirer des conclusions, des conséquences directes, universellement reconnues de tous, tant que l'on ne sera point convenu des premiers

principes de la foi , et de l'autorité d'un tribunal infailible? Cet accord est, néanmoins, indispensable pour effectuer le renouvellement du grand pacte religieux, l'association générale des églises, cet objet constant de tant de desirs, de tant de prières et de tant de vœux.

Mais, si nous n'avons pas assez de science et de bonne volonté *pour nous accorder dans la théorie*, pour adopter le même symbole de croyance et de foi, nous pouvons tous, du moins, avoir assez de mansuétude, assez de vertu et de charité, *pour nous entendre dans la pratique*; pour traiter réciproquement les opinions qui ne sont pas les nôtres, avec ce respect, cette candeur désintéressée, ces ménagemens délicats qui conviennent si bien à l'homme généreux, et qui sont les plus sûrs moyens de mettre de notre côté l'avantage; n'oubliant jamais que l'irritation, la colère, donnent lieu de penser que nous sommes vaincus, suivant cette sentence de Lucien : « Tu te fâches, donc tu as tort. »

Ainsi donc, dans toutes les discussions sérieuses et franches auxquelles vous inviteront, avec des intentions droites, ceux qui diffèrent de croyance avec vous, ô mon cher Moreland, ne perdez jamais de vue cette maxime si belle d'un des plus zélés et des plus savans Pères de l'Eglise : « Dans les choses nécessaires, *l'unité*; dans celles qui sont douteuses, *la liberté*; dans toutes, *la charité*. » *In necessa-*

rius, unitas; in dubiis, libertas; in omnibus, caritas.
Cette belle maxime devrait être la règle de tout chrétien vraiment sage et éclairé : dans les choses qui sont proposées à notre foi par l'Eglise universelle, il ne doit y avoir ni partage ni dissentiment, mais unité de croyance; dans celles qui, n'étant pas décidées irrévocablement, sont un sujet légitime de controverses, liberté d'opinions : dans la défense des unes et des autres, il faut s'abstenir avec soin de l'aigreur et de l'emportement; et si la doctrine divise les esprits et occasionne de fâcheuses divergences, que la charité confonde les cœurs.

Non, ne présumez point assez de vous-même, mon jeune ami, pour condamner irrémissiblement les personnes qui ont embrassé des systèmes différens; persuadez-vous que leurs titres à la miséricorde dépendent de la bonne volonté, de l'obéissance sincère aux lois qui leur sont connues, et de l'amour fraternel qui ne peut exister sans l'amour de Dieu; et, après avoir, par vos instructions et par un bon exemple, cherché à les convaincre de la vérité, attendez, dans le silence et dans la prière, qu'il plaise à Dieu d'ouvrir les yeux de leur entendement, et de faire tomber, comme à S. Paul, *les écailles* qui les couvrent, de leur révéler *le grand mystère de piété, Dieu manifesté en chair*, et de les réunir dans le sein de son Eglise, *qui est la colonne de la vérité.*

Abandonnez alors vos frères et vous-même à la disposition du Père commun de tous , qui pardonna à S. Paul et fit miséricorde à ce violent persécuteur des chrétiens , parce que *c'étoit par ignorance* qu'il avoit persécuté Jésus-Christ. Demandons-lui chaque jour de nous pardonner nos offenses ; et demeurons assurés , avec une humble et ferme confiance , qu'il traitera nos erreurs , nos fautes et nos égaremens , avec infiniment plus d'indulgence que nous n'en avons ordinairement les uns pour les autres.

Permettez , Mylord , que je m'arrête ici pour ne point vous fatiguer par la longueur de ma lettre. D'ailleurs , indépendamment de l'importante restriction que je dois mettre à ces maximes de tolérance , il est des caractères dangereux que je me propose de vous signaler , et des préjugés injustes qu'il est nécessaire de dissiper relativement à l'Italie.

Agréez mes très-humbles et affectueuses salutations.

DE LA CHAPELLE.

LETTRE XXVIII.

Du château de Duillier, pays de Vaud ,
le 15 janvier 1817.

PIERRE DE LA CHAPELLE à Lord ÉDOUARD Comte DE MORELAND,
à Oxford.

Vois d'un œil indulgent, ô Principe des êtres ,
Le fils religieux qui rend à ta grandeur
Le culte qu'avant lui t'ont rendu ses ancêtres;
Pardonne, s'il se trompe, à la foi de son cœur.

LÉONARD.

J'AI DIT, Mylord, que j'avois une importante restriction à mettre au précepte de tolérance que je vous donnai dans mon dernier courrier. En effet, mon cher Édouard, ce que je vous recommandois relativement à la vie sociale, ne sauroit s'entendre néanmoins des hommes publics : ils sont les conservateurs des saines doctrines; ils doivent veiller à ce qu'elles ne soient point altérées par l'erreur. Celui qui ôte les péchés du monde, l'Agneau de Dieu, qui a souffert patiemment toutes les injures, qui ne brise point le roseau froissé, qui n'élève point sa voix dans les rues, tonna contre les pharisiens et les sadducéens, démasqua leurs perfidies, déconcerta leurs iniques projets, confondit avec

indignation leur astuce criminelle. De cette manière, il nous montra qu'il ne faut point transiger, quand on est chargé d'une mission publique et qu'il s'agit de la gloire de Dieu.

Voici, Mylord, l'usage que je fais de la restriction dont je viens de parler, et du modèle divin que je vous ai présenté : tout ce que je vous ai dit sur l'esprit de tolérance se rapporte uniquement à l'homme individuel ; mais les personnes en place, les magistrats, et les dignitaires de l'Eglise, ou celui qui, par le droit de naissance ou de propriété, nomme les fonctionnaires destinés à remplir des charges sacrées, deviennent les garans des bonnes mœurs ; ils sont les appuis secondaires et les protecteurs de la société spirituelle ; elle voit en eux les gardiens responsables des principes religieux, dont la morale tire sa vie et son influence : ils doivent donc garder fidèlement le double dépôt qui leur est confié, celui du salut des âmes dont ils sont appelés à rendre compte, et le dépôt du bonheur social, qui est en rapport direct avec la pureté de la foi ; *car la piété n'a pas moins les promesses de la vie présente que celles de la vie qui est à venir.*

Cette importante observation vous regarde, mon cher Comte : dans les riches et puissans domaines que vous possédez, il est plusieurs églises dont vous nommez les ministres ; et, si je ne me trompe point, vous avez cinq à six bénéfices à conférer.

Que la science, les talens, les liaisons académiques, ou les recommandations, ne soient auprès de vous que des titres subalternes à la vocation que vous adresserez aux candidats : c'est *l'orthodoxie* que vous devez consulter avant toutes choses ; c'est *l'intégrité de la foi*, et la pureté des mœurs qui dépend d'une croyance pure.

A Dieu ne plaise, mon cher Édouard, que nous affoiblissions les bases du christianisme en cherchant à reculer les lignes étroites de démarcation qui séparent l'hérésie d'avec la véritable foi, et que, pour agrandir l'enceinte de l'Église, nous y recevions, comme pasteurs et ministres, des hommes dont les opinions ne sont pas exemptes d'erreur ! Les vérités salutaires ne peuvent admettre aucune concession ; il n'est jamais permis de sacrifier la gloire de l'Évangile à une spécieuse réunion, et de confondre ensemble la lumière et les ténèbres. Voici donc le signe auquel vous reconnoîtrez le pasteur que vous êtes appelé à nommer : *le symbole de S. Athanase* ; c'est celui qu'avoue seul le rit anglican. Si l'empereur Constance n'eût point conféré de place éminente à l'hérétique Arius, il n'auroit point persécuté l'Église chrétienne, ni déposé l'illustre prédicateur qui en étoit le flambeau. Aucun candidat au saint ministère, aucun postulant, n'est propre à obtenir sa vocation, s'il ne croit à la chute de l'homme, au péché originel, à l'incarnation du Verbe, à la

très-sainte et adorable Trinité ; à la nécessité de la grâce , à celle de la régénération et des bonnes œuvres , indispensables pour être sauvé. Tout homme qui nie ces vérités essentielles au salut , est indigne d'être prêtre.

Telle est la première classe de personnes que je devois signaler en vous considérant comme électeur des charges pastorales et collateur des bénéfices qui sont à votre nomination. Cependant il est, même dans votre culte , quelqu'imparfait qu'il soit, deux autres classes d'individus contre lesquelles il faut encore se précautionner , et je me hâte de les désigner , avant de finir.

Vous rencontrerez fréquemment dans la société de prétendus fauteurs du christianisme ; ils s'en créent un , la plupart , à leur façon. Ils préconisent magnifiquement la sainte morale de l'Évangile ; mais ils rejettent de la religion tout ce qu'elle a de mystérieux : ils cherchent un abri derrière quelques noms célèbres ; ceux des Semler , des Bardt , des Ficht , des Priestley , et surtout de l'incompréhensible Kant : à l'aide d'un jargon métaphysique et inintelligible , ils voilent aux yeux du public la nudité de leurs opinions , qu'ils décorent du titre imposant de *christianisme raisonnable* ; doctrine de mots qui n'a ni dogmes ni autorité ; doctrine vague , arbitraire , sur laquelle aussi ils ne peuvent s'accorder , ni avec eux-mêmes , ni entre eux ; doctrine enfin qui n'est autre

chose, pour trancher le mot, que le *pur déisme*. Ils affectent pompeusement de la montrer seule conforme à l'éternelle raison, et de lui donner le nom de *religion naturelle* : mais ils ne pourront vous en imposer, puisqu'il n'est point de religion qui n'ait été primitivement révélée ; puisqu'il est certain que nous ne connoîtrions pas Dieu, s'il n'eût daigné se manifester à nous, et que lui seul est l'autorité première sur laquelle reposent toutes les autorités, toutes les croyances religieuses : d'où je conclus rigoureusement que ces apôtres de nouvelle trempe, qui nient la divine révélation, ne sont que les poltrons des athées, et que leur vaine et spécieuse religion, leur déisme extérieur et prétendu, n'est que l'athéisme en masque.

Il est encore une troisième classe de séducteurs, encore plus perfide et plus dangereuse. Ils se gardent bien de se déclarer les ennemis ouverts de l'Eglise chrétienne : comme l'irréligion et l'infidélité dogmatique sont décriées aujourd'hui parmi les honnêtes gens, ils se permettent une incrédulité secrète et respectueuse ; au lieu d'attaquer, comme ils se le permettoient autrefois dans leurs conversations familières, les principes de la foi, c'est uniquement contre ceux qui la prêchent avec succès que l'on voit se déchaîner astucieusement ces disciples à demi convertis du philosophisme. Tel est le signe auquel vous les reconnoîtrez infailliblement. Ce n'est plus sur les

vérités saintes de l'Évangile, c'est contre ses plus respectables prédicateurs, qu'ils dirigent leurs traits meurtriers.

Thèse générale, Mylord : défiez-vous du christianisme de tout homme qui se plaît à en dénigrer les ministres, à leur supposer ses propres passions ; à recueillir çà et là des scandales, des rapports malicieux, faux en tout ou en partie, ou exagérés ; soyez sûr que ce n'est pas la personne, c'est la chose elle-même, qu'ils veulent détruire. Tels que ces brigands qui dévalisent les courriers sur les grands chemins, afin d'anéantir leurs dépêches, les ennemis implacables de la religion ; sous prétexte d'en prendre les intérêts, empoisonnent sans cesse de leur venin les démarches les plus innocentes de ses chargés de pouvoirs ; ils leur tendent des embûches ; ils se jettent en guet-apens sur les porteurs de la bonne nouvelle du salut, pour déchirer leurs lettres de créance, pour décrier le sublime témoignage qu'ils venoient rendre à la vérité. *Ils ont épié mes discours*, disoit le Sauveur du monde à ses disciples avant de les quitter ; *ils épieront aussi les vôtres*. Tel est, Mylord, le signalement des astucieux ennemis de toute piété ; telle est la nouvelle tactique qu'ils ont établie ; et c'est des défenseurs de la foi qu'ils calomnient le zèle ardent, les actions les plus pures et les pratiques les plus saintes, afin de renverser la foi elle-même ; ce sont les écrivains les plus reli-

gieux, les plus zélés ministres des autels, qui sont en butte à la malveillance des impies, à leurs aveugles fureurs, à leurs trames iniques et clandestines.

C'est encore le culte romain, c'est l'Italie surtout qui en est le centre, qu'ils cherchent à déprimer. Voici leur langage : « Il est à regretter », s'écrient-ils avec une douleur affectée, « il est désolant qu'une religion si pure, si utile au genre humain, n'ait pas produit, dans la métropole du christianisme et chez le peuple italien, plus de moralité, une conduite plus évangélique, et plus de vertus. » Ils vous répètent alors les contes profanes, les récits impurs de l'Arétin, de Bocace et de Machiavel ; ils vous citent avec complaisance ce sarcasme du président de Brosses, écrivant à Voltaire, son rival d'impiété : « Plus je m'approche de Rome, et plus je m'éloigne de l'Église. » Pitoyable jeu de mots ! mauvaise plaisanterie d'hommes infidèles qui, ayant en horreur les fêtes édifiantes de la religion, les cérémonies sacrées, et le culte solennel, dont ils ne comprenoient nullement la tendance morale et ne pouvoient pénétrer l'esprit, railloient brutalement sur les choses les plus saintes, et ne fréquentoient à Rome, comme à Ferney et à Dijon, que les spectacles, les salles de musique, et des personnages de leur acabit ! Ces coryphées de l'irréligion me font penser à ce jeune homme (c'étoit, Mylord, un de vos compatriotes, autant qu'il m'en souvient)

« qui voyageoit au-delà des monts, et qui, recommandé au général des servites, religieux dont la règle austère leur prescrit exclusivement l'usage des végétaux, et ne logeant que dans leurs cloîtres, écrivoit à ses parens : « L'Italie est un superbe pays; c'est » dommage qu'on y mange tout à l'huile. »

Il en est ainsi du plus grand nombre des voyageurs, mon cher Moreland : ce ne sont pas les églises qu'ils visitent, ce ne sont pas les prédications qu'ils vont écouter, ce n'est pas le service divin auquel ils assistent; tous leurs rendez-vous sont à l'opéra; et depuis la bruyante Naples jusqu'à la délicieuse Venise, depuis Florence, la nière des beaux-arts, jusqu'à la majestueuse Rome, cette capitale du monde chrétien, ce sont les antiquités seules qu'ils recherchent : les thermes de Dioclétien, la colonne Trajane, les ruines d'Herculanum; Pompéia, cette cité jadis si commerçante, exhumée presque entière; l'antique Posidonia, et le temple magnifique d'Agri-gente, voilà les objets qui fixent leur attention : les concerts d'une musique enchanteresse, les chefs-d'œuvre de Phidias, ceux de Michel-Ange et de Canova, les merveilleux ouvrages du Guide, de Raphaël, du Corrège et de Salvator-Rosa, attirent, du matin au soir, toutes leurs démarches, toute leur admiration, et leur estime exclusive.

Troupe insensée de stupides et d'aveugles voyageurs ! *Ils se creusent sans cesse des citernes cre-*

vassées ; ils ne recherchent que les monumens de leur vanité ; ils n'admirent que les témoignages authentiques du néant de tout ce qui est étranger à l'ame , de tout ce qui doit périr , de tout ce qui n'atteint que le matériel de l'homme et qui l'asservit toujours plus aux sens : objets estimables d'ailleurs ; productions du génie , qui devoient nous retracer par leur destination spirituelle les choses invisibles de Dieu , l'immortalité qui nous est promise , et les miracles de la rédemption , qu'ont représentés ces illustres peintres , ces habiles sculpteurs et ces savans architectes , dont les rares talens furent consacrés à la louange du Dieu créateur , au sublime idéal d'une nature céleste , et au perfectionnement de l'esprit humain. Tandis que le voyageur fidèle , autant qu'il est éclairé , éprouve un saisissement involontaire à l'aspect de ces beautés d'un ordre supérieur , qui ravissent notre ame en extase et la transportent dans les régions de l'infini , on diroit que les observateurs matérialistes qui vont explorer la belle Italie , ont des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne pas entendre tout ce qui est divin , tout ce qui contrarie leur système athéistique , tout ce qui ennoblit l'humanité en la rapprochant de sa première origine ; du ciel , du chœur immortel des anges , et d'un Dieu réparateur.

Ah ! mon jeune ami , si vous desirez juger l'Italie sous un rapport moral ; fermez l'oreille aux menson-

gères divagations des détracteurs de l'Église, qui voudroient obliquement l'assaillir, en avilissant ce peuple sage et modeste au milieu duquel siège le souverain pontife. Visitez les habitans des campagnes, les bons villageois; faites connoissance avec les propriétaires nobles et opulens qui, presque tous, résident sur leurs terres; interrogez leurs intelligens et laborieux fermiers, répandus sur le fertile et riant bassin de la Lombardie, dans la Marche d'Ancône et les états romains, dans la riche Toscane, dans la terre de Labour, dans la délicieuse Campanie, qui n'est qu'un jardin continuel.

• Voyez les innombrables étudiants s'instruire avec fruit dans les académies de Florence, de Padoue, de Pise, dans l'institut de Bologne, dans les *studij* de Naples: entrez dans la savante université de Turin, dans le collège de la Propagande à Rome, dans les écoles paroissiales de Milan; vous y verrez avec admiration tous les Italiens instruits rivaliser de zèle et d'amour pour la vérité, et avoir des succès éclatans dans la littérature, dans les mathématiques, dans l'étude des langues orientales, et dans la science du salut.

Parcourez enfin les asiles de l'humanité souffrante: ici, vous trouverez le malheur et l'indigence logés dans des palais; là, vous entendrez l'évangile annoncé aux pauvres; plus loin, vous verrez prodiguer aux malades les soins les plus assidus de la

médecine et de la consolation : en un mot, vous trouverez, sans aucune comparaison, plus d'hospices charitables en Italie, toute proportion gardée, que dans les plus vastes et les plus riches états du monde chrétien.

Du reste, vous savez, Mylord, que la population d'un pays quelconque est toujours en raison des moyens qui peuvent la maintenir, de l'encouragement offert au commerce, aux arts et aux métiers, surtout à l'agriculture, ainsi qu'à l'éducation des enfans. Eh bien ! j'ose dire que *l'Italie est de beaucoup le pays le plus peuplé de l'Europe*, puisque, sûr une langue de terre resserrée entre deux mers, limitée par les Alpes, traversée du nord au midi par l'inhabitable Apennin, baignée ici par les *maremme* de Sienne, là par les marais Pontins, ailleurs par les fanges profondes de Comacchio et de la Polyésie, ainsi que par de nombreux et d'immenses lacs, cette étroite péninsule nourrit néanmoins, en y comprenant les îles, *plus de dix-neuf millions d'habitans* ; signe indubitable d'une prospérité toujours croissante, due essentiellement à l'esprit religieux, à la tempérance, à la sobriété, aux vertus laborieuses qui caractérisent éminemment la nation italienne.

Peuple injustement jugé, tu conserves le grand sens, la patience et le courage de tes nobles ancêtres. Peuple trop méconnu, peuple simple et

vrai, comment te peindrai-je ? Tes habiles musiciens, tes *ballerine*, tes cantatrices, qui font le charme de notre opéra, me prêteront-ils des couleurs qui puissent représenter ta noble image ? Sera-ce des Grisons, de ces tribus voyageuses, qui, des vallées alpines, se versent dans nos cités, articulant avec impropriété ton mélodieux langage, trafiquant en comestibles délicats et farineux, en instrumens d'optique, en statues de plâtre, que j'emprunterai les premiers linéamens de ton fidèle portrait ? Certes, ces peuplades nomades et limitrophes ne te seroient pas plus semblables aujourd'hui, qu'autrefois les habitans de la Norique et du Rhétium, bien qu'ils parlassent latin, ne ressembloient aux maîtres du monde, aux citoyens de l'antique Latium. Ce n'est pas plus chez les virtuoses, chez les figurantes et chez les col-porteurs *itinérans*, qui nous viennent de ton beau pays, qu'il faut chercher tes mœurs, que celles des sages et des héros parmi leurs valets-de-chambre.

Non, Mylord, les Italiens de tout état n'aiment pas à voyager : ils sont solitaires, réfléchis, graves, sérieux, fidèles à leurs engagemens, chastes et sobres par goût et par habitude : leur dévotion est passionnée ; le génie des beaux-arts et de la poésie leur est naturel. Ceux qui les connoissent dans leurs relations domestiques avoueront tous, avec moi, qu'aucun peuple n'est plus confiant, n'a plus de candeur et de bonhomie.

Attachés à leurs coutumes anciennes , à la sainteté des mœurs , à la foi de leurs ancêtres , les Italiens ont vu la tourmente de la révolution passer sur leurs têtes , et ils n'en ont point été ébranlés. Telle que les torrens d'une lave brûlante , qui répand la désolation dans les plaines de l'heureuse Campanie , une soldatesque sans frein se livroit partout au pillage et à la profanation : les familles italiennes ont été consternées de tant de licence , mais elles n'ont pu se *démoraliser*. Les peuples de la péninsule , en un mot , sont demeurés les mêmes ; satisfaits de leur paisible bonheur , de leurs joies intérieures , de leurs obscures vertus , des jouissances contemplatives d'une dévotion qui n'a pas plus de bornes que l'Être adorable qui en est à-la-fois l'objet et la source , ils se contentent d'être heureux : peu leur importe qu'on les admire ou qu'on les méconnoisse , qu'on aime à les travestir ; ils s'apprécient eux-mêmes , et l'approbation de leur conscience leur suffit.

C'est ainsi qu'un des plus vénérables pontifes qui se soient assis sur le trône de S. Pierre , se voyant tourné en dérision dans un des écrits de nos philosophes , ne répondit au lecteur qui prononçoit le paragraphe insultant , que par un léger sourire qui exprimoit sa compassion et le calme impassible de son ame (1). Ainsi encore un empereur romain ,

(1) Je ne puis me refuser ici à une citation remarquable ;

apprenant que la populace forcenée d'une ville avoit abattu ses statues, effacé son nom, brisé ses images, se contenta de porter avec douceur la main sur son front, et de dire au courtisan qui l'excitoit à tirer vengeance de cette insulte : *Ils ne m'ont point fait de mal.*

Telle est, Mylord, l'esquisse rapide que je vous trace aujourd'hui du caractère et des mœurs des Italiens; je me réserve d'appuyer mes assertions dans un ouvrage que je dois publier incessamment.

Je ne puis que vous dire dans cette lettre, *Venez et voyez*, puisque vous vous proposez de nous

le célèbre comte de Maistre me la fournit : « Les papes », écrit-il, « règnent temporellement depuis le ix.^e siècle; et, à compter de ce temps, on ne trouvera dans aucune dynastie souveraine plus de respect pour le territoire d'autrui, et moins d'envie d'augmenter le sien. On ne peut observer sans admiration, que, dans l'époque de leur plus grande influence, il n'y a pas eu parmi tous les papes un seul usurpateur. C'est au saint-siège seul qu'est réservé l'honneur de ne posséder aujourd'hui que ce qu'il possédoit il y a dix siècles. Les papes sont devenus souverains sans s'en apercevoir, par des donations successives, et, à parler exactement, malgré eux. Une loi invisible élevoit le siège de Rome, et le chef de l'Église universelle naquit souverain : de l'échafaud des martyrs, il monta sur un trône qu'il n'apercevoit pas d'abord, et qui s'annonçoit, dès son premier âge, par je ne sais quelle atmosphère de grandeur qui partoît du trône de S. Pierre, et l'environnoit sans aucune cause humaine assignable. Une main invisible chassoit de la ville éternelle les empereurs d'Orient, pour la donner au chef de l'Église éternelle. »

rejoindre à Naples; alors vous vous convaincrez que le portrait que je viens de tracer est ressemblant; vous reconnoîtrez par vous-même que cette nation, qui, depuis Horace, Virgile et Cicéron, jusqu'à Machiavel, Tiraboschi, Métastase et Denina, nous a donné tant d'écrivains admirables, qui s'est exclusivement immortalisée dans les beaux-arts, et qui, avant et après le siècle de Léon X, vit fleurir de nobles républiques, est encore la même qu'elle étoit alors. Quant à moi, considérant que les peuples de la péninsule ne voyagent point, que dès-lors ils n'ont pas reçu de colonies nouvelles, je conclus qu'ils sont aussi grands, meilleurs peut-être, et, à coup sûr, plus aimables, que ne le furent les Romains d'autrefois, puisque le christianisme adoucit le caractère, et qu'il a fait bannir pour jamais de l'Italie moderne ces hordes innombrables d'esclaves et les sanguinaires gladiateurs: à cette exception près, je retrouve ici l'empreinte numismatique, toute la grandeur, toute l'originalité, que Tite-Live, Polybe, Cicéron et Plutarque, nous transmettent sur cette nation extraordinaire.

Avant de finir, qu'il me soit permis de vous offrir un indice de la permanence du même génie; j'ai connu peu de Véronais, de Florentins, de Mantouans, de Lucquois, au-dessus du peuple et plus éclairés que les artisans, qui n'eussent habituellement le poème du Dante dans leur poche; je n'ai

pas rencontré de *barcarolo* vénitien qui ne se plût encore à chanter la *Gierusalemme liberata*, en conduisant sa gondole; je n'ai vu aucun Italien dont l'Arioste ne fit le délassement, ni aucune dame italienne, même dans un ordre inférieur, qui ne lût avec enchantement les touchantes poésies de Pétrarque, et qui ne sût ses sonnets par cœur.

Quelles conséquences, me direz-vous peut-être, Mylord, tirerez-vous de cette longue digression que vous faites en faveur des Italiens, dont l'éloge me paroît sincère dans votre bouche, mais me semble exagéré? Les voici, ces conséquences directes, mon cher Édouard; et elles me paroissent si importantes, si fort relatives à mon sujet, qu'elles doivent me faire pardonner l'extrême longueur de ce panégyrique.

D'abord, c'est qu'il n'est pas vrai que les peuples d'Italie manquent de moralité; c'est qu'il est faux que leur conduite soit contraire à l'évangile, et qu'ils ne confirment point par leurs vertus leur profession de foi.

Ensuite, c'est qu'on ne sauroit rejeter sur l'ignorance des Italiens leur fidélité aux grands principes de la religion, vu qu'il est peu de nations aussi éclairées, aussi fécondes en physiciens, en poètes, en naturalistes, en historiens sages et profonds, tandis que même les gens du peuple, les cultivateurs, les ouvriers, y sont en général plus instruits que dans les autres contrées.

Enfin, c'est que, si tout l'esprit naturel des Italiens, toutes leurs lumières et la vivacité de leur imagination ne les ont point éblouis, n'ont point faussé leurs opinions religieuses, ils doivent un avantage si précieux à deux causes également puissantes. *L'une* est, incontestablement, la prohibition de toute secte ennemie ou rivale de l'Église catholique; la sévère interdiction de tous les livres placés dans l'*Index* comme étant des ouvrages pernicieux: en sorte que, depuis le règne austère de Pie V, la pureté de la doctrine chrétienne n'est altérée par aucun mélange, et qu'aujourd'hui l'art de l'imprimerie, qui sert ailleurs à propager des pensées immodestes, séditeuses, immorales, ou des dogmes erronés, loin de nuire en Italie, y sert de véhicule pour transmettre les prédications édifiantes, les merveilleuses conversions, ainsi que les traductions italiennes de la Bible, qui se trouvent dans toutes les mains. *L'autre cause*, non moins active, et d'une influence presque irrésistible, à laquelle il faut attribuer la persévérance des peuples italiens dans une même croyance, et leur ferme adhésion aux vérités qu'embrasse la foi, c'est la beauté incomparable du culte, auquel la perfection des tableaux religieux, la suavité de la mélodie, l'harmonie du chant, soit en latin, comme dans l'inimitable *Stabat* du Pergolèse, soit en italien, dans la plus musicale des langues, prêtent des attraits, une majesté,

des charmes qui atteignent à-la-fois et le cœur et les sens, qui pénètrent l'ame, et qui s'emparent de l'homme tout entier.

Oh ! combien je me félicite , mon jeune et aimable ami , que le bon prier de Sainte-Hermance vous ait adressé ses savantes lettres ! je n'ai pu les lire sans une vive émotion et sans une conviction éclairée : j'aime à me persuader que la droiture de votre jugement , votre sensibilité aux opinions religieuses , et votre confiance dans l'enseignement de vos propres docteurs , des prélats de votre culte , dont le respectable Adhémar invoque le témoignage authentique , vous engageront à vous approcher habituellement , et avec sûreté de conscience , des saints autels.

Qu'il est heureux pour vous , Mylord , si jeune encore , d'avoir voulu vous enquéir de la vérité ! Quel repos de l'ame et quelle ineffable consolation ne goûterez-vous point , lorsque vous viendrez à découvrir que cette ancienne doctrine , si chère à mon cœur et à celui de Jules , votre ami , confirmée par les suffrages de tant d'hommes célèbres par l'excellence de leurs vertus et par la beauté de leur génie , mérite l'hommage de votre raison , justifie son origine céleste ; qu'elle est digne , enfin , de l'assentiment que tant de siècles , tant de peuples divers , lui ont accordé !

Pour parvenir à cette persuasion si desirable , vous le savez , Mylord , il ne suffit pas du raison-

nement ; il faut le culte public et particulier ; il faut les pratiques religieuses , le service divin , l'adoration solennelle , et la voix de la prédication , suivant ces paroles du saint apôtre : *La foi vient de ce qu'on entend*. Telle est la nourriture de l'ame ; tel est l'aliment de l'homme intérieur ; tel sera pour vous le moyen d'entretenir , d'accroître , de fortifier *cette vie spirituelle* , dont vous reçûtes les élémens dans votre première éducation. Vous ne vous éloignerez donc pas plus à Rome , que vous ne l'avez fait à Oxford , de la maison de prière. Oh ! combien il me tarde de vous voir ! Nous irons ensemble dans le même temple ; nous nous prosternerons ensemble au pied des mêmes autels ; *votre peuple sera mon peuple , et votre Dieu sera mon Dieu*.

C'est dans cette douce espérance que je vous embrasse , et suis , Mylord , votre très-affectionné , très-humble et très-obéissant serviteur.

PIERRE ***** DE LA CHAPELLE.

LETTRE XXIX.

De Notre-Dame de Sainte-Hermange en Savoie,
le 16 janvier 1817.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à son ami M. DE LA CHAPELLE,
à Duillier, pays de Vaud.

Terrarum Dea, gentiumque, Roma,
Cui par est nihil, et nihil secundum!
MARTIAL lib. XII, epigr. 8.

Vous me demandiez, mon cher de la Chapelle, quel seroit le moyen de pacifier tous les états chrétiens, après tant de crises politiques, fruit empoisonné de l'irréligion; vous souhaitiez aussi qu'après avoir exposé au comte de Moreland tous les argumens qui militent en faveur de l'Eglise catholique, je vous donnasse un précis de l'établissement graduel de la papauté relativement à son influence sur les puissances temporelles de l'Europe; vous m'exprimiez enfin le desir que je vous permisse de publier ce travail, si vous le jugiez utile. — Je vous y autorise, mon estimable ami: comme je suis retiré du monde, et que vous y rentrez, vous pourrez aisément faire paroître les premières lettres, en y ajoutant celle-ci, que je regarde comme la conséquence de toutes les propositions antérieures.

Lorsqu'il s'agit d'un intérêt public, général, éternel; quand tout le monde garde le silence, les petits doivent parler. *Le parfait amour bannit la crainte.* Si l'on ne me sait aucun gré de mon travail, je n'aurai point à me reprocher mon indolence, et j'aurai dit la vérité à mes contemporains. Ma tête fermente dans le sein de la retraite; j'entrevois, dans les étranges événemens qui ont réuni les plus puissans souverains en une sainte alliance, quelque chose de surnaturel et de merveilleux, une Providence visible, *le doigt de Dieu*; mon ame ardente croit apercevoir l'aurore de la renaissance du monde, assister à la création d'un nouveau genre humain, voir se réaliser cette paix perpétuelle que nous promet le Seigneur, quand il dit à ses disciples : *Je vous donne ma paix.* Cette époque paisible et fortunée ne sauroit être loin; nous avons lieu de l'attendre à-la-fois, et de la terrible expérience qui a été un salutaire et violent curatif pour les peuples corrompus, et de l'heureux accord qui existe maintenant entre toutes les souverainetés légitimes et l'autorité suprême de la religion.

En effet, les révolutions successives qui ont dernièrement troublé tant d'états, qui ont tour-à-tour décomposé et recomposé tant de constitutions politiques, qui ont renversé tant de gouvernemens, confondirent à nos yeux toutes les sciences sociales dans une commune obscurité : mais les ténèbres

épaisses que ces pernicieuses doctrines avoient répandues, ont été dissipées par leurs affreux résultats; l'Europe respire, et les yeux sont dessillés. A de foibles lueurs succèdent aujourd'hui des clartés lumineuses, à la faveur desquelles on reconnoit l'antique et inébranlable base de tout ordre temporel, le seul but de l'association politique, la double fin que doivent se proposer les législateurs, je veux dire *le bonheur matériel des peuples, et leur perfectionnement moral.*

Ces fins précieuses qu'auroient dû sincèrement vouloir et que n'ont pas un seul instant voulues tous ces prétendus réformateurs, l'Eglise chrétienne les avoit obtenues pendant dix-huit siècles: elle seule n'a jamais varié; seule elle a résisté à toutes les attaques auxquelles on a vu tant de gouvernemens succomber. Telle que l'or qui ne sauroit rien perdre dans la fournaise, dans le creuset brûlant qui dévore les métaux inférieurs, elle est sortie du milieu des flammes et du feu destructeur de la persécution avec plus de gloire, avec plus de grandeur, avec plus de prix, aux regards des sociétés humaines qu'elle console, des gouvernemens qu'elle a rétablis et qu'elle maintient, et des protecteurs de la liberté civile et morale, dont elle est la sauvegarde.

D'après cette vérité de fait, qu'il me soit donc permis, mon cher correspondant, d'établir une théorie qui résoudra toutes les questions, qui répoudra

directement à cette demande que vous m'avez faite :
« Quel seroit le moyen de concilier tous les esprits ,
» de maintenir une paix durable , et d'anéantir par
» degrés les séparations , les sectes et les partis fac-
» tieux qui s'opposent à l'unité de la foi , qui préparent
» les désordres politiques , et font mourir la charité
» dans les cœurs ? » — Voici ma réponse : Rétablissez
l'empire de la religion , de cette religion unique ,
pure , indivisible , étrangère à toute désunion.
Afin de parvenir à ce but , rendez à l'Eglise chré-
tienne , sans laquelle la religion ne peut exister ,
cette autorité qui donnait à sa médiation tant
d'utilité et de puissance. Alors vous la verrez de
nouveau élever au milieu des peuples un signe
de concorde et de paix , calmer les haines et
les divisions , et répandre au loin une salubre in-
fluence.

En effet , l'ame du corps politique , à laquelle on
ne sauroit toucher sans un extrême péril , c'est l'E-
glise ; c'est en elle seule que réside le principe vital
de la religion ; c'est dans son sein maternel que les
sociétés civilisées ont pris leur naissance , leur accrois-
sement , le gage de leur durée : c'est en l'abandon-
nant qu'on les a vues se détériorer , se corrompre ,
et quelques-unes périr ; tant il est vrai que la reli-
gion sainte , et par conséquent l'Eglise , qui la sou-
tient , est le lien invisible qui unit entre eux les
peuples , qu'elle est la clef de la voûte du temple
social , et qu'il s'écroule sans elle.

Il est donc un moyen antique et simple de garantir désormais la sûreté des états, les droits respectifs des souverains et des peuples ; et cet infail-
lible moyen, le voici : Rétablissez dans toute l'inté-
grité de ses pouvoirs cette monarchie pontificale
qui, dès le commencement, a existé dans l'Eglise
chrétienne, qui peut seule régner sur les cœurs, qui
mérita l'admiration des premiers fidèles, qui, long-
temps après, exerça son pouvoir invisible et spirituel
sur toutes les sociétés politiques, dont elle maintint
les droits respectifs, dont elle conserva l'indépen-
dance, et dont elle préparoit le perfectionnement
quand des législateurs aveugles ont sapé ses grandes
bases, ont frappé ses ministres d'interdiction, et
diminué son influence morale au point de réussir
dans leur coupable projet, celui de soulever les
peuples, de renverser les dominations qui sont éta-
blies par Dieu, et d'amener la grande révolte.

Ici je crois vous voir, mon fidèle ami, de même
que le comte de Moreland, rejeter avec dédain le
moyen curatif que je propose, et l'envisager comme
un nouvel asservissement et comme un remède peut-
être pire que le mal. Jugez mieux de ma proposition,
et comprenez-moi. Ce seroit, sans contredit, un grand
fléau pour le monde qu'une *monarchie universelle*,
qui aligneroit tout au même cordeau. Sous le ni-
veau impitoyable d'un despotisme général, naitroit
la triste et languissante uniformité ; et l'on verroit
bientôt disparaître cette heureuse variété de talens,

de pensées et de goûts, cette source unique des lumières, qui ne résultent que de l'émulation, que des craintes réciproques, que de l'action opposée de tous les ressorts d'activité par lesquels se perfectionnent et les familles de peuples et les individus. Dès-lors s'évanouiroit l'existence nationale; et, avec elle, se perdroient tôt ou tard la personnalité, la physionomie et le langage de toutes les nations.

Mais autant il résulteroit de maux de l'établissement d'une monarchie universelle qui réuniroit sous le même joug militaire, politique et temporel, les peuples civilisés, autant il résulteroit d'utilité de l'institution d'une *monarchie spirituelle*, qui, régissant sur les inclinations du cœur humain, les soumettant aux lois de la sublime morale du christianisme, enchainant toutes les nations par les liens célestes de la charité, seroit l'accomplissement des desirs de tout homme juste, préviendrait les guerres entre les états, garantiroit l'indépendance des diverses associations politiques.

Voyez dès-lors renaître la communion des premiers chrétiens, avec laquelle commença cette *monarchie sacerdotale* : observez surtout que je ne lui reconnois aucun pouvoir temporel; n'oubliez pas que cette monarchie universelle, qu'établit notre divin Rédempteur, est une *puissance purement morale*, à laquelle les empereurs et les rois ne sont pas moins soumis que les plus obscurs de leurs

sujets; témoin Théodose-le-Grand, qui, vainqueur de millions de barbares, possédant l'empire d'Orient et celui d'Occident, doué de vertus éclatantes, fléchit sous le pouvoir spirituel, fit pénitence dans la cathédrale de Milan pour un acte de cruauté qu'il s'étoit permis dans un accès de colère. On sait que cet empereur chrétien fut repoussé par S. Ambroise de l'approche des autels; que ce ne fut qu'après une expiation publique qu'il fut admis de nouveau à participer au saint-sacrement, à rentrer en paix avec l'Eglise, et à obtenir l'absolution.

Telle est la nature de la *monarchie pontificale*: elle n'est autre que celle du Roi des rois; elle offre aux pauvres et aux petits un rempart contre l'oppression et la violence, autant qu'elle maintient l'obéissance aux légitimes souverains et qu'elle les met à l'abri des insurrections populaires. *Monarchie admirable* par le principe divin qui la constitue, celui de la désappropriation, du renoncement à tout avantage temporel; loin de soumettre les nations au sceptre uniforme et pesant d'un seul et même maître, elle maintient l'indépendance respective des états, et laisse à chacun d'eux la forme de gouvernement qui lui convient le mieux, suivant les intérêts, le commerce, les besoins, les habitudes et la localité des diverses nations. Bien loin de faire plier les peuples sous l'ascendant d'un seul prince, le pouvoir spirituel offre à l'univers la *variété dans l'unité*,

la beauté morale et la beauté politique, la réunion de peuples divers qui n'ont qu'un même esprit et qu'une même ame, quoique les lois, l'existence individuelle et le gouvernement de chacun d'eux soient différens.

C'est ainsi, mon cher de la Chapelle, que peut uniquement se résoudre le problème moral que vous m'avez proposé; savoir : « Quel seroit le moyen d'a-
» néantir les sectes qui ont déchiré le sein maternel,
» et qui ont divisé l'Église d'avec l'évêque et le prince
» de nos ames, au lieu de les réunir à lui? » Ainsi la puissance spirituelle, offrant de nouveau un centre commun à toutes les sociétés, unissant étroitement entre eux les membres divers du corps politique par les liens de la charité et par ceux d'une même foi, préviendrait à l'avenir les querelles des peuples, termineroit tous leurs différends, et réaliserait enfin le projet de *paix perpétuelle* infiniment mieux que le philanthrope abbé de Saint-Pierre et le bon roi Henri ne purent l'imaginer au moyen d'un conseil d'amphictyons : je vais prouver que cette conséquence est légitime, en répondant à votre seconde question sur l'origine et les progrès du pouvoir pontifical.

Vous n'ignorez pas qu'au milieu de l'anarchie féodale qui succéda aux invasions des barbares du Nord, lorsque les grands vassaux enlevoient les propriétés à main armée, le clergé du moins étoit respecté ; c'étoit un bien inappréciable. Chaque

individu mettoit sa maison, sa famille, son honneur, sous l'égide protectrice d'un évêque, d'un chapitre, d'un couvent. Ainsi se formoit en silence cette puissance morale qui remplaça l'homme en rapport avec la Divinité, qui prouva que les opinions religieuses sont la première des forces; qu'elles seules peuvent réorganiser les états, et triompher insensiblement de toutes les résistances physiques.

Un rapide coup-d'œil jeté sur le moyen âge, où il n'y avoit point d'ordre social, suffit pour faire reconnoître l'influence de la religion d'une manière frappante: mais, comme je n'ai pas assez de loisir pour être court dans mes développemens, je me bornerai à les extraire d'un excellent et volumineux ouvrage écrit par un publiciste protestant du nord de l'Allemagne. Voici ce qu'il rapporte textuellement: « La » puissance de l'Eglise sauva l'Europe d'une entière » barbarie; elle fut un point de ralliement pour les » états isolés; *elle se plaça entre le tyran et la vic-* » *time*; et, rétablissant entre les nations ennemies » des rapports d'intérêt, d'alliance et d'amitié, elle » devint une sauvegarde pour les familles de peuples » et pour les individus. »

Cependant le pontife romain dut obtenir de bonne heure entre tous les évêques le même rang que Rome occupoit entre les cités du monde connu; et la translation de la résidence impériale favorisa le crédit et les accroissemens du pontificat: jusqu'au

règne de Grégoire VII, la puissance de cette monarchie spirituelle s'accrut par degrés ; elle fut quelquefois stationnaire , jamais rétrograde. En 607, Boniface III reçut de Constantinople le titre glorieux d'*évêque universel* : dès-lors les évêques de Rome furent nommés *papes*, c'est-à-dire, *pères* ; et ils le furent véritablement. C'étoit aux papes que les peuples de l'Empire s'adessoient pour obtenir l'adoucissement des ordres cruels de la tyrannie.....; et, comme il étoit à désirer que ces respectables intercesseurs fussent indépendans, Pépin d'Héristel, qui devoit au saint-siège sa couronne, lui donna en retour une grande partie de l'exarcate ; donation qui fit du pape bien moins un souverain temporel qu'un riche propriétaire. Ce ne fut pas, néanmoins, la politique ou la piété des rois de France qui augmenta l'influence morale de la papauté, *mais bien la fondation des ordres monastiques*. Ce furent eux qui, non contents d'accélérer les progrès de la civilisation, de défricher des terres incultes, de convertir les peuples païens, et de faire, en un mot, de leurs monastères, le berceau des sciences et des arts, conçurent la grande pensée de centraliser le gouvernement ecclésiastique.

En effet, ces solitaires zélés, que l'austérité de leurs retraites livroit sans partage à la méditation, animés du zèle le plus ardent pour le christianisme, étudièrent soigneusement les moyens de le pro-

pager : ils ne tardèrent pas à découvrir, encore épars, dépourvus d'ensemble et imparfaits, les matériaux immenses de l'édifice majestueux de l'Église; ils surent rapprocher ces élémens que la barbarie des siècles avoit isolés, les faire servir à la reconstruction de l'immortel édifice, en former de nouveau l'admirable tout qui offre à nos yeux cette monarchie pontificale, le royaume mystique de Jésus-Christ.

Dès-lors *la puissance spirituelle*, assise plus fermement que jamais sur les inébranlables fondemens posés par les saints apôtres, cimentés par l'unité de la foi, fortifia dans tous les cœurs l'amour de l'ordre, l'obéissance consciencieuse à la loi, et *l'autorité de la puissance temporelle*, toujours précaire sans l'auguste appui de la religion. Dès-lors aussi s'éleva graduellement ce tribunal infailible, destiné à terminer les contestations, à diriger l'interprétation des saintes Écritures, à prévenir les erreurs, et à conserver la paix de l'Église. Ses vénérables arrêts, qui furent respectés, maintinrent la totalité des dogmes, la sainteté de discipline et de mœurs, la pureté des croyances, caractères essentiels de la vérité.

Certes, mon cher de la Chapelle, lorsque l'on considère avec attention les obstacles nombreux, les difficultés presque insurmontables, dont les pontifes romains, les évêques, et les ordres monastiques, surent triompher, pour convertir, pour civiliser,

pour pacifier le monde, on ne peut se défendre d'une juste admiration.

Remontons, néanmoins, à la cause première de tant de merveilles : reconnoissons que c'est aux inspirations de l'Esprit saint, à l'intervention spéciale de la Providence, qu'on doit uniquement attribuer l'établissement, l'étendue, la durée du pontificat et la monarchie de l'Eglise universelle. *Aucun génie humain n'auroit pu créer d'un seul jet un tout aussi bien lié.* Non, une volonté de fer n'auroit pu vaincre des obstacles invincibles, sans le secours du Très-haut. Où est la tête, quelque fortement organisée qu'elle soit, qui auroit pu concevoir *cette puissance morale*, adaptée à tous les siècles, à tous les systèmes de législation, à tous les peuples de l'univers, je veux dire *le gouvernement de l'Eglise*? Quel homme de bon sens, en considérant la monarchie spirituelle, la force indestructible de ses ressorts, l'enchainement des parties, l'unité d'action et la perfection de l'ensemble, n'avouera que c'est l'œuvre de l'Esprit divin? Un sceptre porté par des mains débiles; un trône électif, successivement occupé par des vieillards, par des hommes de caractères divers, d'origine et d'éducation différentes, nous les présentent tous animés d'un même esprit, gardant les mêmes maximes; poursuivant le même objet, la gloire de l'Eglise, l'unité de la foi, la perpétuité du christianisme. Voilà,

certes, la preuve indubitable de l'intervention continuelle de Dieu.

Quelle est, maintenant, la haute vocation à laquelle sont appelées toutes les puissances temporelles? n'est-ce pas de maintenir dans son intégrité *le pouvoir spirituel*, qui est leur unique protecteur? Ne s'empresseront-elles pas de rendre à la monarchie universelle, qui sanctionne leur autorité, ces ministres respectables, ces missionnaires zélés, les ordres monastiques, et tant de pieux solitaires, fidèles appuis que l'impiété naguère a ravés à la religion, afin de parvenir à la renverser? Tous les cœurs sincères, toutes les âmes honnêtes, tous les hommes de prière et de desir, ne s'efforceront-ils pas de rendre à l'Église chrétienne ses plus fermes défenseurs, ces infatigables et pauvres cénobites, dont les longs travaux furent les sources principales d'où jaillirent ses splendeurs, ses lumières et ses prospérités? L'hydre monstrueuse de l'athéisme a-t-elle donc perdu toutes ses têtes, et ne renaissent-elles pas dans l'obscurité pour répandre sur la nouvelle génération leur inépuisable venin? Ne les verrions-nous plus reparaitre à nos regards consolés *ces athlètes de la foi*, seuls capables de retrancher les derniers rejets de cette hydre formidable, qui, jusqu'à leur retour, ne cessera de répandre le poison de l'immoralité, de la félonie et de l'irréligion⁽¹⁾?

(1) « L'Europe savante », dit M. de Chateaubriand dans son

Voilà, mon cher de la Chapelle, les vœux ardents qu'adresse au ciel votre vieux ami, qui a rempli votre attente en répondant à toutes vos questions, et qui vous souhaite à vous et à vos élèves un heureux voyage.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

Génie du christianisme, publié du temps de Buonaparte, « a fait » une perte irréparable dans les jésuites : l'éducation ne s'est » jamais bien relevée depuis leur chute. Comme la plupart de » leurs professeurs étoient des hommes de lettres recherchés » dans le monde, les jeunes gens ne se croyoient avec eux que » dans une illustre académie. Ils avoient su établir entre leurs » écoliers de différentes fortunes une sorte de patronage qui » tournoit au profit des sciences. Ces liens, formés dans l'âge » où le cœur s'ouvre aux sentimens généreux, ne se brisoient » point dans la suite ; ils établissoient entre le prince et l'homme » de lettres ces antiques et nobles amitiés qui vivoient entre les » Scipion et les Lélius. » — Certes, il sera bien permis de se montrer aussi juste que l'illustre pair envers cette société célebre, aujourd'hui que la justice elle-même a reparu en France avec nos rois, et s'est assise sur le trône à côté d'eux.

 LETTRE XXX.

Du château de Duillier, pays de Vaud,
le 17 janvier 1817.

PIERRE ***** DE LA CHAPELLE à Lord ÉDOUARD CLINTON
Comte DE MORELAND, à Oxford.

Formasti patriam diversis gentibus unam ;
Profuit injustis, te dominante, capi.
Salve, magna Parens : pacem dum, Roma, dedisti,
Urbem fecisti quod prius orbis erat (1).

ROVILLUS, lib. 2.

J'AI CRU, Mylord, que je pourrois vous intéresser, en ajoutant quelques détails sur la cité éternelle, sur le Panthéon et le magnifique temple de Saint-Pierre, au rapide exposé dans lequel j'ai cherché à vous faire connoître le caractère des Italiens et que je vous ai transmis par le dernier courrier. Vous recevrez donc de moi cinq ou six lettres encore, dont

(1) « Rome, tu as ouvert ton sein, et des peuples divers y ont trouvé une patrie ; ce fut un bonheur pour les barbares d'avoir été soumis par tes armes. Je te salue, noble mère de la famille humaine : car, en nous donnant la paix, tu n'as fait qu'une seule ville de ce qui étoit auparavant l'univers. » Le dernier vers est une allusion à la bénédiction solennelle que le successeur de S. Pierre prononce le jour de Pâques : *Urbi et Orbi*.

le canevas est préparé, mais qui ne sont pas achevées. Puissent-elles entièrement dissiper les préventions que des voyageurs peu instruits ou mal-intentionnés aimèrent à répandre, et que leurs écrits pourroient vous inspirer!

Sans doute la solitude qui environne l'ancienne capitale du monde a droit d'inspirer l'étonnement : à plus de dix milles à la ronde, on ne voit qu'un terroir nu, sans arbres, stérile; on la croiroit séparée de l'univers. La culture moderne n'a point entrepris de rajeunir cette terre antique. Portant l'empreinte de la tempête qui l'a troublé, le Tibre limoneux [*Albula*] descend des montagnes et roule ses flots décolorés sous le ciel le plus pur : depuis *Ponte Felice* jusqu'au Champ de Mars, il ne baigne que des ruines, les débris d'ineffaçables grandeurs, des tombes solitaires, et la poussière des morts. Ce n'est que des hauteurs de Baccano qu'on découvre la ville incomparable : symbole glorieux de la rédemption, la croix de Saint-Pierre s'élève dans les nues; deux monts escarpés semblent s'entr'ouvrir pour la faire apercevoir, et soudain Rome apparait du milieu du vide.

Au commis-marchand, à l'économiste, au philosophe, dont le sentiment et l'imagination sont éteints par le calcul, je l'avouerai, les campagnes romaines, incultes et dévastées, doivent nécessairement déplaire. Les yeux n'apercevant, aux environs de Rome,

que de vastes déserts qui n'offrent presque point de traces de végétation , au lieu de ces superbes avenues qui , dans toutes les contrées de l'Europe , annoncent dignement la capitale , et présentent aux regards de l'étranger des jardins soigneusement cultivés , une population nombreuse , les chars bruyans de l'agriculteur , en un mot le fracas et le luxe de la vie , les voyageurs de l'ordre commun ne peuvent manquer , sans doute , d'exprimer leur surprise et de témoigner que leur attente est trompée : mais le poète , mais l'artiste , mais l'homme sensible et vraiment religieux , seront frappés du *grandiose* , de la dignité , du sublime de ces plaines désolées qui entourent la reine des cités ; emblème de sa gloire évanouie , du renoncement aux vanités ; insignes expressifs d'une puissance plus humble et uniquement spirituelle. L'entourage brillant des villes ordinaires ne sauroit convenir au siège pontifical ; sa modeste splendeur n'est point de ce monde , et son aspect doit exciter la vénération : essentiellement distincte de toutes les résidences royales , celle du premier pasteur de la chrétienté ne sauroit leur ressembler ; elle ne peut convenablement rivaliser avec aucune autre en richesse et en éclat : la solitude qui la précède , exprime son caractère ; et la désolation de ses alentours relève sa majesté (1).

(1) A la vue imposante de la campagne de Rome , couverte

Cependant, nous disent des voyageurs qui ont voulu obtenir une malheureuse célébrité par leurs déclamations contre l'Église romaine (1), cette grande cité paroît toucher à sa fin : déjà sa vaste enceinte, qui contenoit plus d'un million d'habitans, ne peut plus être reconnue; les sables accumulés, la brûlante *pouzzolane* et la *malaria*, en ont déjà

de ruines et de bruyères, de vastes pensées s'emparent de l'âme; et le fantôme de l'ancienne Rome, qui se présente à l'imagination, fait éprouver un saisissement involontaire : l'esprit s'étonne à l'apparition de cette *ex-capitale* du monde, dont l'histoire fut long-temps celle de l'univers, qu'elle a attristé par tant de crimes et consolé par tant de vertus : un trouble inconnu nous agite à l'aspect du Capitole, et le caractère le plus audacieux plie sous de si grands souvenirs.

(1) Je prie mes lecteurs de ne pas oublier qu'ici, comme dans tout cet ouvrage, ce sont les erreurs, les choses, les opinions, et non les personnes, que j'attaque; que je puis d'ailleurs répéter, en sûreté de conscience, relativement aux disciples de Luther, d'Henri VIII et de Calvin, cette déclaration d'un historien impartial : *Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuriâ cogniti*. C'est ainsi que, pour concilier la franchise avec le respect qu'on doit à la vérité, pour éviter les insinuations malveillantes, les reproches personnels, toujours inconvenans, surtout lorsqu'il s'agit des croyances religieuses, je me suis refusé à nommer, de leur vivant, les écrivains de mérite qui se sont égarés dans de fausses routes; et je me bornerai, quant à ces mensongères allégations, à désigner des auteurs peu estimables, entre autres, un *Misson*, un *Moore*, un *Cunyngham*, et le récent auteur des *Tablettes romaines*, enfans perdus des bandes de l'incrédulité et de la triple réforme.

détruit, *stérilisé* les deux tiers au moins; de tant d'habitations qu'elle renfermoit il ne reste plus de vestiges, et la plus grande partie de cet immense corps est déjà ensevelie dans le néant : *l'ancienne Rome* repose depuis des siècles dans son cercueil de décombres. Comment pourroit-on se persuader que le temps qui démolit tout, cet inéprouvable destructeur de tout ce qui a brillé quelques instans sur la terre, épargnera davantage *la Rome de nos jours*, et qu'il suspendra sa marche que rien n'arrête, pour respecter les monumens romains, tandis qu'ici, plus que nulle part ailleurs, il paroît l'avoir accélérée?

Mais seroit-il vrai que la métropole du monde chrétien marche rapidement vers sa destruction? Mais n'est-il pas facile de signaler les fatales époques qui la dépeuplèrent; de retracer les invasions diverses des Huns, des Vandales, des Hérules et des Goths, qui la dévastèrent, qui abattirent ses murs; qui rasèrent, jusque dans leurs fondemens, ses maisons de campagne, ses faubourgs et sa banlieue (1)?

(1) Rome fut prise par Alaric, roi des Goths.....	l'an 410;
_____ par Genseric, roi des Vandales,	455;
_____ par Bélisaire.....	536;
pillée et dévastée par Totila.....	546;
_____ par Arnolphe de Guido.....	896;
_____ par Henri IV, empereur d'Allemagne.....	1088;
_____ par le connétable de Bourbon et l'armée de Charles-Quint,	1527.

Mais les catacombes, surtout, que les Romains eux-mêmes creusèrent, soit pour dérober leurs femmes et leurs enfans au glaive de ces hordes meurtrières, soit pour y célébrer les saints mystères de la religion; ces cavernes inextricables par leurs embranchemens multipliés, et qui s'étendent à plusieurs milles dans les entrailles de la terre, ne prouvent-elles pas évidemment que la dépopulation, le silence, l'aridité, le triste abandon, qui signalent de toutes parts les avenues de la ville sainte, ne furent point l'effet des ravages inévitables du temps, non plus que de l'influence délétère du sol ou du climat de cette vénérable métropole?

Non, Rome ne marche point lentement vers sa destruction, comme ses détracteurs le prétendent; elle est bien loin encore de s'en approcher avec rapidité. Elle porte aujourd'hui *le deuil de ses gloires* sous un rapport politique et temporel; mais une gloire immortelle et qui s'accroît chaque jour les a remplacées sous un rapport céleste, le seul qui soit vrai. Rien désormais ne paroît borner sa grande destinée, celle de civiliser encore l'univers, mais dans un sens spirituel et nullement terrestre. Permettez-moi, Mylord, d'établir un présage aussi flatteur, et de vous faire pressentir à vous-même cette autre carrière, plus brillante encore, que l'antique maîtresse de l'univers peut fournir avant la fin des temps. Ainsi se réalisera l'espérance de l'Eglise chré-

tienne , qui repose invariablement sur la promesse de son divin fondateur : *Sur cette pierre j'établirai mon église.*

En effet , je vois déjà que Rome a dernièrement ajouté plus de quarante mille âmes à sa population , en secouant le joug militaire et en recouvrant son indépendance ; et , s'il est aisé de prouver , ce que je me propose de faire ailleurs , d'après les témoignages exprès de Columelle , d'Horace , de Lucain , de Martial , de Tacite et de Pline , en comparant leurs rapports et leurs observations avec ceux de la statistique moderne , que la *malaria* a sensiblement diminué , et qu'en automne la campagne de Rome étoit autrefois plus infectée du mauvais air qu'elle ne l'est de nos jours ; si l'on peut , avec une heureuse certitude , se convaincre que l'insalubrité de cette saison n'est plus dangereuse maintenant , et qu'elle est rarement mortelle ; on sera fondé à se promettre une amélioration toujours croissante du sol et du climat.

Bien plus , si le résultat de l'examen des registres de naissances et de morts tenus dans les villes d'Italie , en particulier , et dans les divers états de l'Europe , et des registres de Rome , nous démontre qu'il est peu de contrées et peu de grandes cités où l'on puisse , comparativement , se flatter d'atteindre à une longévité plus reculée ; qui peut dès-lors dire que , dégagée d'entraves étrangères , réunissant sous ses paisibles lois un bien plus

grand nombre de citoyens, exerçant sur les deux hémisphères l'autorité pontificale qui lui est attribuée, Rome n'étonnera point encore l'univers?

Une circonstance remarquable vient confirmer cet heureux augure (je l'indiquerai succinctement, parce que je dois en parler dans un autre ouvrage), *c'est l'assainissement des marais pontins*, dont les miasmes mortifères, se répandant autrefois sur la campagne de Rome, lui communiquoient la contagion, qu'elles y avoient en quelque sorte naturalisée.

Cette assertion s'établit sur celle de Plin le naturaliste, qui nous parle de cinquante petites populations et de trente-trois villes anciennement habitées dans l'enceinte étroite des marais pontins et qui long-temps avant lui avoient disparu.

Des torrens et des ruisseaux innombrables, dont la source est au pied des montagnes, et qui s'étoient creusé des lits profonds, d'où ils rouloient leurs flots limoneux jusqu'à la mer, près de Monte-Circello, vinrent à se déborder; ils emportèrent les digues qui les retenoient captifs, et submergèrent le territoire populeux et riche qui s'étend depuis la ville de *Pometium*, dont il ne reste maintenant aucun vestige et qui a donné son nom aux marais *pontins* ou *pontins*, jusqu'à l'île de Circé, qui avoit alors dix milles d'étendue. *L'Astura*, la *Ninfa*, la *Tepia*, l'*Amaseno*, l'*Ufente* et l'*Acqua Puzza*; toutes ces rivières, dans les jours de cette grande inonda-

tion, renversant les môles qui les contenoient, se réunirent; elles inondèrent cette opulente et fertile région, où leurs eaux stagnantes exhalèrent des vapeurs pernicieuses qui corrompoient même l'air des cités construites sur des hauteurs à une grande distance; et la capitale de l'univers, avant que les pluies de l'automne eussent précipité ces mortelles exhalaisons, n'étoit pas à l'abri de cette infection contagieuse.

Eh bien! le généreux et infortuné Pie VI est parvenu à combattre victorieusement ce cruel fléau; nouvel Hercule, il a abattu les têtes toujours renaissantes de cette hydre meurtrière, qu'aucun effort humain n'avoit pu dompter: la sagesse de l'art humain et la religion ont vaincu la nature. Les marais pontins sont assainis, la campagne de Rome est devenue salubre, et l'air d'alentour a été purifié.

J'observe, en effet, que ce ne fut pas seulement par l'ouverture et l'élargissement de la merveilleuse cataracte du Velino (nommée *la caduta delle marmore*), par l'entier achèvement de cette audacieuse entreprise qui consacre au souvenir éternel de la postérité la mémoire de ce savant et aimable pontife, qu'il célébra son inauguration dans la chaire de S. Pierre: à peine fut-il entré dans son règne temporel, qu'il osa former le projet de rendre la santé aux cultivateurs des côtes infectes de la mer Tyrrhénienne; de dessécher, par de nombreuses planta-

tions, par de profondes saignées et par de vastes canaux, les marais pontins, et de rétablir ainsi la salubrité dans la campagne de Rome. Il ordonna que l'on prit exactement le niveau des immenses terrains abandonnés à la contagion : il fit couler les rivières croupissantes, élever des parapets sur les bords qu'elles inondoient depuis plus de deux mille ans, passer enfin la charrue sur des terres qui ne l'avoient point connue, et qui, se parant aujourd'hui de riches moissons, que protègent des allées verdoyantes d'arbres fructifères, couronnent les travaux du cultivateur (1).

Dix années de persévérance, une infatigable activité, des sommes incalculables, furent employées à l'exécution de ce projet bienfaisant : inutilement tentée par les consuls Appius et Céthégus trois cents ans avant l'ère chrétienne, reprise plus tard par Jules-César, continuée infructueusement par Auguste et par plus de quinze papes, cette entreprise glorieuse fut renouvelée par Pie VI, à qui il étoit réservé de la conduire au terme si ardemment désiré ; et, chaque année, les plantations toujours croissantes, les défrichemens sans cesse

(1) *Regis opus ; sterilisve diù palus, aptaque remis,
Vicinus arbes alit, et grave sentit aratrum ;
Seu cursum mutavit iniquum frugibus annis,
Doctus iter melius.*

HORAT. *Art. poet.* v. 63.

augmentés, les rivières creusant leurs nouveaux lits davantage, le climat romain devenu enfin plus salubre, illustreront à jamais le pontificat de ce pape, qui s'est acquis des droits immortels à la reconnaissance des âmes sensibles, ainsi qu'à l'admiration des voyageurs instruits.

Certes, Mylord, il y a quelque chose de bien remarquable dans les destinées de cette capitale de la terre; il y a, dans la série des faits qui lui sont relatifs, un enchaînement de circonstances étranges, qui semblent lui présager encore je ne sais quoi d'admirable et d'étonnant.

Après avoir, sous l'illustre Scipion, sous Marius, sous Pompée et sous Jules-César, subjugué la plus grande partie de la terre, après avoir offert au monde pacifié le beau siècle d'Auguste, Rome sembloit assise sur d'inébranlables fondemens. A peine quatre siècles sont-ils écoulés, que son sceptre se brise; elle-même est couverte d'un voile de sang; un bandeau funèbre s'étend sur le Capitole. Le Nord entier s'est versé sur le Midi. Les Alaric, les Attila, les Genseric, les Odoacre, ravissent aux Romains, qu'ils foulent aux pieds, les dépouilles du monde.

Quand tout étoit perdu, je vois un nouvel empire s'élever; l'empire de la pensée, l'empire du ciel et de la religion, vient placer son trône plus stable sur les débris de l'ancien : Rome devient encore une

fois la métropole des peuples, qu'elle assujettit de nouveau, quoique vainqueurs, par un joug volontaire, à ses saintes lois; et, lorsque les aigles victorieuses eurent dirigé leur vol vers d'autres Césars, la tiare pacifique distribua des couronnes, comme l'avoit fait jadis le sénat romain. Deux poètes éminemment religieux, Pétrarque et le Tasse, reçurent dans le Capitole la palme du génie. Les nations converties à la foi, admirant les charmes d'une poésie vraiment chrétienne, éclairées par le flambeau de la vérité, se prosternèrent de nouveau vers leurs anciens maîtres; et le siècle de Léon X vit briller les beaux-arts dans tout leur éclat.

Je vous le demande, Mylord, quelle autre ville, quelle autre nation, jouit jamais d'une aussi noble, d'une aussi longue existence, au milieu de la perpétuelle fluctuation des événemens, de l'inondation des hordes barbares qui se refouloient sur la reine des cités de toutes les parties des trois continens? Et, cependant, en opposition à ce décret, partout ailleurs immuable, qui a ordonné l'humiliation, la chute et la ruine de tout ce qui est parvenu sur la terre au plus haut degré d'élévation, le Capitole subsiste encore, Rome est encore debout! Merveille unique dans les annales du monde, comment parviendrai-je à l'expliquer autrement que par une providence spéciale?

J'ose interrompre le profond silence des archives

d'autrefois...., je vais fouiller dans les entrailles de cette terre féconde en monumens historiques...., je prends un flambeau...., je descends jusque sous ces voûtes ténébreuses, où les siècles, roulant sur les siècles, se sont abimés..... J'interroge ces gouffres humides!..... Une voix d'instruction s'élève de ces antres obscurs et silencieux, *les cloaques romaines*, sur le lit mobile et impétueux desquelles on pouvoit en sûreté naviguer, manœuvrer une flottille, sous les palais et les rues de cette grande cité; canaux indestructibles de treize pieds de profondeur sur seize de large, le long desquels rouloient avec rapidité leurs eaux de nombreuses rivières, dont les architectes toscans avoient détourné le cours, afin de nettoyer incessamment les places et les pavés de cette ville-éternelle. Penché sur le pont *Sublicius*, que défendit Horatius Coclès contre toute l'armée de Porsenna, j'aperçois la triple bouche de la *grande cloaque*.... la seule que n'ait point encore obstruée le temps; je la vois avec étonnement dégorger encore dans le Tibre ses ondes emprisonnées.

A quelle haute antiquité je remonte lorsque je vois ces remparts souterrains, construits avec autant d'art que de solidité, ensevelis depuis plus de dix-neuf cents années, et dont la seule réparation, faite sous la république romaine, coûta près de six millions de francs! Ces vastes réceptacles m'instruisent bien plus sûrement que ne pourroient le

faire les historiens. Oui, ces substructions étrusques et vraiment royales m'apprennent qu'avant les siècles républicains Rome étoit parvenue à une telle opulence, à tant de perfection dans les arts, que tous les trésors de nos monarques et tout le talent de nos constructeurs ne sauroient en approcher (1).

Je me réserve, Mylord, à vous entretenir ultérieurement de la cité métropolitaine dans une suite de lettres qui vous parviendront peut-être avant notre départ pour la péninsule : alors je déroulerai à vos regards des annales inédites ; je démontrerai que Rome existoit plus de trois cents ans avant Romulus, et je dirai quels furent les premiers habitans

(1) Le pont Sublicius est de la plus haute antiquité ; c'est le premier pont qui fut construit à Rome : il n'en reste que d'imperceptibles fragmens, des traces d'ares-boutans sur la *ripa grande*, qui indiquent la place où il étoit ; il formoit le passage du mont Aventin au Janicule. — Toutes les cloaques, qui étoient de vastes galeries voûtées, construites de rocs massifs, rouloient leurs eaux sous la ville dans chaque direction ; elles étoient si solides, que, nonobstant le poids énorme des bâtimens, des chars et des temples qui les surchargeoient, aucune d'elles n'a jamais cédé, ni ne s'est affaissée, quoiqu'elles aient subsisté plus de deux mille ans, et que la seule violence des courans auxquels elles offroient le cours le plus libre, suffît pour les renverser : elles communiquoient toutes avec la grande cloaque [*cloaca maxima*]. — *Cloacæ, operum omnium dictu maximum, durant à Tarquinio Prisco, annis propè septingentis, inexpugnabiles.* (Plin. *Hist. nat.* lib. xxxvi.) — *Cloacam maximam, receptaculum omnium purgamentorum urbis, nulla magnificentia unquam adæquare potuit.* (Tit. Liv. 1.)

de l'Italie : je prouverai que les trois derniers rois de Rome étoient Étrusques ou Cananéens, et que le lucumon Tarquinius Priscus consacra les richesses et les talens des Phéniciens à construire les cloaques et à embellir sa capitale.

Aujourd'hui, évitant avec soin de soulever le voile qui nous cache l'impénétrable avenir, je termine cette lettre, en vous assurant qu'à considérer uniquement le double empire exercé par la ville souveraine sur les nations, d'abord en les civilisant sous un rapport social et politique, en faisant chérir aux vaincus la sagesse de ses lois, ensuite en régnañt par l'autorité spirituelle, en régissant l'univers soumis au sceptre du Christ, en centralisant les peuples divers dans le sein de l'Église romaine et catholique, je ne puis qu'admirer, sous ces deux aspects, les nobles destins de la reine des cités; et je me borne à vous dire que, soit que les sages et profonds décrets de la Providence lui aient assigné le suprême pouvoir, et qu'ainsi s'accomplissent les promesses divines qui furent faites à son premier pasteur, soit que la cause seconde de sa puissance se trouve dans la prudence de son gouvernement, dans le caractère moral de ce peuple si supérieur à tous les autres à bien des égards, soit enfin (ce qui est contraire à mon opinion) que des causes physiques et locales, exerçant à différentes époques sur les Romains leurs secrètes influences, aient contribué

à les rendre plus constans , plus intrépides , plus religieux , que les autres habitans de ce globe , Rome paroît expressément avoir été destinée par le ciel à devenir l'école centrale des nations.

Je n'ai pas voulu vous parler de l'église de Saint-Pierre , sans vous donner quelques détails sur la basilique de Saint-Jean de Latran , qui tient le premier rang parmi celles de la métropole ; elle est maintenant dans le désert , au milieu d'une vaste et verdoyante solitude , où pâturent les troupeaux. Les papes , la regardant comme leur cathédrale , vont en prendre possession immédiatement après leur élection. L'obélisque égyptien construit sous Ramessès et Sésostris remonte , avec ceux de *la piazza del Popolo* et du *monte Citorio* , à l'époque des Pharaons ; Auguste les fit transporter à Rome après la bataille d'Actium : le grand Constantin fit placer devant l'église de Saint-Jean de Latran le plus majestueux de ces obélisques , le plus élevé de tous ; sa hauteur est de cent douze pieds.

Agréez mes très-humbles et très-affectueuses salutations.

PIERRE ***** DE LA CHAPELLE.

LETTRE XXXI.

Du château de Duillier, pays de Vaud,
le 18 janvier 1817.

PIERRE ***** DE LA CHAPELLE au Comte DE MORELAND,
à Oxford.

La voilà donc, enfin, cette ville sacrée,
De tombeaux, de déserts, tristement entourée !

M. DE SAINT-VICTOR.

JÉ ne me rappelle pas, mon aimable Édouard, de vous avoir parlé, dans les diverses lettres que je vous ai écrites, du plus beau temple de l'antiquité qui reste à Rome, le seul que le temps ait respecté ; je ne crois pas non plus que le bon prier, Dom Adhémar, dans son intéressante correspondance, vous en ait entretenu, ainsi que de l'église d'*Ara-cæli*, qui mérite néanmoins une attention particulière, comme vous allez bientôt en juger.

Cette belle rotonde est, avec la pyramide de Cestius, l'unique édifice qu'aït épargné le temps destructeur [*tempus edax rerum*] : les Vandales, encore plus impitoyables, n'ont détruit ni l'un ni l'autre. Le dirai-je en passant, afin de prouver bien sensiblement la vanité des grandeurs humaines ? tandis que les combles de l'ancienne Rome sont

entr'ouverts , les basiliques abandonnées, les vases étrusques mutilés; quand le silence règne sous les voûtes du superbe Colisée, et que la reine des cités a perdu ses antiques splendeurs, la tombe majestueuse de Cestius, de l'individu le plus obscur de la république, d'un simple particulier dont la famille même est ignorée, cette tombe est encore debout; elle domine avec éclat sur la plaine sépulcrale, et brave impunément l'empire du temps et de la mort, que tout proclame dans cet ossuaire, à l'exception de cet unique tombeau. L'inconnu Cestius repose dans un sépulcre de marbre, et le vertueux Caton n'a pu obtenir les honneurs funèbres d'un monument ! et le grand Pompée lui-même dort sous quelques pelletées de poussière et de cendre jetées sur son corps et dues à la pitié ! C'est à l'indignation qu'excita cet affligeant contraste qu'il faut attribuer une épigramme latine, dont ces deux vers français ne donnent qu'une faible idée :

Caton n'a point d'asile où sa cendre repose....

Et Caius Cestius est encore quelque chose (1) !

-
- (1) *Marmoreo tumulo Cestius jacet : at Cato , nullo ;
Pompeius , parvo. Quis putet esse deos ?*

VARR.

L'auteur de l'épigramme étoit païen ; il ignoroit, ce qui est dit néanmoins dans *le Songe de Scipion*, que c'est dans le ciel que la vertu est récompensée. Varron nomme ce personnage *Licinus*, et dit qu'il étoit barbier d'Auguste.

L'architecture du Panthéon appartient au temps de la république; c'est le plus parfait modèle de construction que les anciens, jaloux de leur supériorité dans les arts, aient pu désirer de laisser à la postérité. Son dôme est un demi-cercle parfait; l'intérieur est de marbre blanc, il est pavé de porphyre; au-dehors, le *giallo antico*, l'albâtre et le granit rouge, se nuancent admirablement. La place qui précède la rotonde, est ornée d'un superbe obélisque, d'une fontaine jaillissante, et du portique d'Agrippa, à doubles colonnades d'ordre corinthien. Ce temple circulaire est éclairé dans le centre du dôme par un immense œil-de-bœuf: de majestueuses portes de bronze y introduisent, et l'œil découvre alors huit autels, et autant de niches, où étoient placés les simulacres des *grandes divinités*.

Observez, Mylord, que c'est sur le modèle de la rotonde que furent conçus les temples modernes les plus admirés: Rome lui doit l'église de Saint-Pierre; Londres, celle de Saint-Paul; et Constantinople, celle de Sainte-Sophie. On sait qu'Agrippa, gendre d'Auguste, admirant cet édifice somptueux, construit sous la république long-temps avant lui, le dédia à tous les dieux de l'olympé, comme l'exprime son nom *Πάνθειον*; mais ce que l'on ne sait pas généralement, c'est que, l'an 609, Boniface IV, ayant consacré le Panthéon à la Vierge et à tous les Saints, institua, en mémoire de cette dédicace, une

fête qu'il plaça au 12 mai; ce ne fut que dans le IX.^e siècle que Grégoire IV transporta la fête de tous les Saints au 1.^{er} novembre.

Cependant, si ce temple, qui, par l'excellence de l'architecture, étoit pour les anciens ce que l'église de Saint-Pierre est pour les peuples chrétiens, obtient encore une admiration méritée, quelle n'a pas dû être sa splendeur avant qu'il eût été dépouillé ! L'Africain Genseric fut le premier qui osa porter sur cet inimitable monument du plus beau des arts une main sacrilège. Puis, au VII.^e siècle, le petit-fils d'Héraclius, le vil Constantin, plus barbare que le Vandale féroce, acheva de ravir au Panthéon tous ses ornemens, l'airain de Corinthe, les vases d'or et d'argent enrichis de pierres précieuses, et les statues que les connoisseurs estimoient le plus.

Que le voyageur instruit cesse de se plaindre néanmoins, si la *rotonde* ne répond pas à l'idée qu'il s'en étoit faite : une longue suite d'années, dont les outrages furent encore augmentés par la violence des spoliateurs, ne passe point sur les chefs-d'œuvre de l'art humain sans y imprimer des traces profondes. Les proportions et la symétrie peuvent se conserver : mais les grâces s'effacent ; la fraîcheur de la jeunesse et la beauté ne sont point à l'épreuve du temps. Vingt siècles ont roulé sur cet admirable modèle d'architecture ; et, s'ils y ont laissé des marques de

vétusté, la vénération qu'a toujours excitée ce chef-d'œuvre, en est devenue plus grande, et sa perfection mieux attestée : ils lui ont ajouté ce qu'aucun architecte ne sauroit donner, les faits historiques, les charmes du souvenir, ainsi que le touchant intérêt qu'inspirent l'âge, la majesté outragée, et le malheur.

Du reste, les niches nombreuses qui se présentent circulairement autour du centre de la rotonde, évacuées par leurs demi-dieux, sont maintenant occupées par les bustes des grands hommes ; et le Panthéon est pour Rome ce que l'église de *Sancta-Croce* est pour Florence : si, dans celle-ci l'on admire les statues du Dante, de l'Arioste, de Pétrarque et de Machiavel, dans celle-là l'on remarque des formes moins sévères et plus modernes, le Métastase, le célèbre Mengs ; le Poussin, ce père immortel de l'école française, Annibal Carrache, et l'incomparable Raphaël, *qui avoit su peindre, non comme la nature a fait, mais comme elle auroit dû faire.*

Au-dessous du buste en marbre blanc qui s'élève sur la tombe où reposent les restes honorés de Raphaël d'Urbain, on lit avec plaisir ce beau distique latin que fit le cardinal Bembo à la mémoire du prince de la peinture :

Ille hic est Raphaël, limnit quo sospite vinci
Rerum magna parens, et moriente mori.

Vous jugerez, Mylord, avec quel talent Bellori a

lutté contre l'illustre poète par ces vers italiens , de toutes les traductions que j'ai lues , la plus parfaite , selon moi :

Questo è quel Raffaello , cui vivo , vinta
Esser temèò natura , e morto estinta.

Ils ne sont pas rendus en anglais avec une précision aussi heureuse ; néanmoins je vous les adresse , Mylord , comme une production de votre pays (*unique suum*) :

Here Raphael lies , nature's great rival , late ;
In life his art she fear'd , in death her fate.

Mais je m'aperçois , un peu tard , qu'on n'a pas impunément vécu trois âges d'homme , ainsi qu'Homère le dit de Nestor , et que , dans cette digression peut-être étrangère à la lettre actuelle , et moi aussi j'ai payé mon tribut de loquacité. De peur , donc , que ce reproche ne paroisse trop bien fondé , je vous salue , mon cher Edouard , et je renvoie à un autre courrier des choses fort remarquables sur l'autel d'*Ara-cæli* et sur l'obélisque de *Santa-Maria Maggiore*.

PIERRE ***** DE LA CHAPELLE.

LETTRE XXXII.

Du château de Duddier, pays de Vaud,
le 19 janvier 1817.

PIERRE ***** DE LA CHAPELLE à Lord ÉDOUARD CLINTON
Comte DE MORELAND, à Oxford.

Enfin voici les temps qu'en prophétiques vers
La sibylle autrefois promit à l'univers ;
Des siècles écoulés l'ordre se renouvelle.
Déjà, redescendant de la voûte éternelle,
La Vierge avec son fils apparaît à nos yeux.
Un nouveau peuple enfin est envoyé des cieus ;
Le siècle d'or revient pour consoler la terre,
Et le monde épuisé répare sa misère.

F. D.

C'EST de l'église d'*Ara-cæli*, l'ancien Capitole, ou le temple de Jupiter Férétrien, que j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui, mon aimable Édouard ; vous trouverez difficilement ailleurs ce qu'elle offrit à ma vue : elle est située sur le *monte Capitolino* ; on y parvient par un escalier de cent vingt-quatre degrés spacieux de marbre blanc ; et l'on y voit encore les colonnes ainsi que les fondemens de ce temple célèbre où montoient solennellement les triomphateurs.

Lorsque j'entrai dans l'église, un franciscain

occupoit la chaire : je l'entendis prêcher avec autant d'éloquence que de bon sens et d'onction. Après le sermon, je conversai avec ce prédicateur respectable, qui me parut avoir autant de complaisance et d'urbanité qu'il avoit de lumières : il étoit le prieur du couvent attenant à la chapelle d'*Ara-cæli*, propriété de l'ordre de Saint-François. Comme je lui demandois la cause du nom singulier donné à cette église, il me montra le grand autel, dénommé par excellence *l'autel des cieux* ; et il me fit lire tout auprès l'inscription latine que je vais traduire ici, et dont vous trouverez le texte dans la note, afin que vous puissiez comparer. Jamais une tradition aussi extraordinaire et aussi intéressante ne me fut communiquée. Vous en jugerez (1).

« C'est ici le vénérable autel des cieux, touchant
 » lequel sont écrites ces paroles dans *le Livre de la*
 » *nativité de Notre-Seigneur* : L'empereur Auguste
 » ayant subjugué le monde et courbé les nations sous
 » le sceptre romain, le sénat, étonné de tant de puis-

(1) *Hæc est illa venerabilis ara cæli, de qua, in Legenda nativitatis Dei, habentur hæc verba : Octavio imperatore, universo orbe Romanorum dominationi subjugato et victo, senatui placuit, ut cum pro deo colere vellent. Prudens imperator, se mortalem cognoscens, Divinitatis nomen noluit sibi usurpare. Ad totius tamen senatus instantiam, sibyllam prophetissam advocat, scire volens per ejus oracula si in mundo major ipso unquam nasceretur. Cum igitur, die nativitatis Domini, sibylla in loco isto, quæ tunc camera imperatoris esset, oraret, in*

» sance , résolut de l'adorer comme un dieu : mais
 » l'empereur , plus sage , sachant qu'il n'étoit qu'un
 » simple mortel , ne voulut point usurper le nom de
 » la Divinité. Cédant néanmoins aux instantes prières
 » des pères conscrits , uniquement afin de leur com-
 » plaire , il consentit à consulter la sibylle qui passoit
 » pour connoître l'avenir , et il lui demanda , comme
 » à un oracle sûr , s'il viendrait au monde un homme
 » plus grand que lui. C'étoit le jour même de la nais-
 » sance du Sauveur du monde : au milieu du jour ,
 » comme la sibylle étoit à prier dans ce lieu , qui
 » étoit la chambre de l'empereur , il apparut à cette
 » femme mystérieuse une auréole éclatante , comme
 » un cercle d'or autour du soleil ; et , au centre de
 » ce cercle , elle vit une vierge infiniment belle ,
 » tenant son fils dans ses bras. La sibylle étonnée
 » montra ce phénomène à l'empereur , qui , admi-
 » rant cette vision étrange , crut entendre une voix
 » qui lui disoit : *C'est là l'autel des cieux.* » Ou ,
 » comme le porte une autre leçon , qui répond mieux

*meridie circulus aureus apparuit circa solem , et in medio cir-
 culi virgo pulcherrima puerum suum habens in brachiis. Tunc
 sibylla hæc imperatori ostendit , qui , tam insolitam visionem
 admirans , audivit vocem dicentem sibi : Hæc est ara cœli. Sta-
 timque hanc aram construxit , ac Christo matricem ejus thura
 obtulit. — Une autre tradition sur cette apparition remarquable
 donne cette variante , que préférèrent les hommes lettrés ; au lieu
 de ces mots , *Hæc est ara cœli* , on lit ces paroles : *Hic puer
 major te est , et ideo ipsum adora.**

à la demande d'Auguste , « *Cet enfant que tu vois*
» *est plus grand que toi, c'est donc lui seul que tu*
» *dois adorer.* Aussitôt », ajoute l'historien qui rap-
porte cet événement extraordinaire , « Auguste fit
» élever cet autel , sur lequel il offrit de l'encens au
» Seigneur et à sa mère. »

Nous sortîmes ensuite de l'église ; je pris congé
du bon franciscain , et je me rendis vers la superbe
basilique de Santa-Maria Maggiore , qui fut bâtie
quatorze ans après la mort de Constantin-le-Grand ,
l'an de Notre-Seigneur 350. Ce qui attira surtout
mon attention , c'est cette autre inscription , bien
digne de remarque aussi , que je lus sur l'obélisque-
égyptien , formé d'un seul bloc de granit rouge ,
ayant soixante pieds de hauteur , et terminé par une
croix de bronze : *Christum Dominum, quem Augus-*
tus de virgine nasciturum vivens adoravit, seque
deinceps Dominum dici vetuit, adoro. « J'adore le
» Christ, le Seigneur , qui , près de naître , fut adoré
» par l'empereur Auguste , alors vivant ; et dès-lors
» ce prince défendit qu'on l'appelât le Seigneur. »

Au reste , Santa-Maria Maggiore est une des plus
belles églises du monde : son frontispice majes-
tueux offre aux regards du voyageur une double
colonnade ; l'une , plus haute , est de l'ordre corin-
thien , et l'autre , plus basse , de l'ordre ionique : des
colonnes de marbre blanc , de deux cent cinquante
pieds de hauteur , séparent les ailes d'avec la nef. On

est ébloui de l'éclat qu'y répandent le jaspe, le porphyre, le lapis-lazuli, des pierres précieuses innombrables, le bronze doré et des métaux plus riches, employés dans cette église avec profusion.

Cependant cette inscription vraiment remarquable, et dont les caractères démontrent l'ancienneté, est nécessairement postérieure à la tradition que j'ai citée : elle suppose non-seulement que cette tradition, aujourd'hui peu connue, avoit cours alors, mais encore que les chrétiens, au IV.^e siècle, la regardoient comme véritable et authentique ; importante observation, qui me conduit à conjecturer que la IV.^e églogue de Virgile pourroit s'y rapporter, et que le poète fait allusion à cet oracle de la sibylle, lorsqu'il dit :

*Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo :
Jam redit et virgo, redeunt Saturnia regna;
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.*

Les vers français qui servent d'épigraphe à cette lettre, sont la traduction des vers latins.

Je ne dois pas oublier ici d'observer, mon cher Édouard, que bien des savans distingués par leur érudition, leur saine critique et leur piété, comme Lactance et quelques autres, ont cru qu'il étoit très-possible, ou du moins qu'il n'étoit pas invraisemblable, que Virgile eût ici voulu parler de Notre-Seigneur Jésus-Christ; opinion que paroît appuyer

un passage analogue et fort curieux des *Antiquités judaïques*, liv. v, chap. 13, où Josèphe dit que le roi Hérode, pendant son séjour à Rome, fut l'hôte et l'ami du généreux Pollion, à qui cette églogue est dédiée : il est probable qu'Hérode, instruit des prédictions qui regardoient le Christ, sa naissance miraculeuse d'une vierge, et le temps de ce merveilleux événement qu'il redoutoit si fort, en aura fait le sujet fréquent de ses conversations avec le savant Nicolas de Damas, son ministre; et que l'un et l'autre, le roi de Judée et le célèbre historien ministre d'état, se seront entretenus de cet oracle sacré avec le noble Pollion, en présence de Virgile, qui étoit intimement lié avec lui, et qui dut particulièrement connoître Hérode, commensal de cet illustre consul.

Quoi qu'il en puisse être, Mylord, dans la diversité des opinions relatives à cette belle églogue, j'ai cru devoir adopter, à propos d'*Ara-cæli*, celle du célèbre Lactance, qui sembleroit appuyer la tradition du *Livre de la nativité*, ainsi que le fait consigné sur l'obélisque. — Je me repose quelques instans, ayant à vous faire la description du plus beau temple de l'univers, et je vous salue.

PIERRE ***** DE LA CHAPELLE.

LETTRE XXXIII.

Du château de Duillier, pays de Vaud,
le 19 janvier 1817.

PIERRE ***** DE LA CHAPELLE à LORD ÉDOUARD CLINTON
Comte DE MORELAND, à Oxford.

Murs sacrés, temple saint, je suis seul, et mon ame
Peut verser devant vous ses douleurs et sa flamme,
Et confier au ciel des vœux ignorés,
Que lui seul connoitra, que vous seul entendrez !

M. DE LAMARTINE.

VOUS avez pu lire, Mylord, au VII.^e livre de Plinie, dans le XXII.^e d'Ammien-Marcellin, ainsi que dans la *Vie d'Alexandre-le-Grand* par Plutarque, que Dinocrate, architecte et sculpteur macédonien, offrit à ce belliqueux monarque de tailler le mont Athos sous la forme d'une statue qui représenteroit ce prince tenant de la main droite une vaste cité, et de la gauche un bassin immense où toutes les eaux de la montagne se verseroient. Cette proposition ne fut point accueillie par Alexandre, qui jugea qu'une pareille entreprise ne pourroit être exécutée. L'ingénieur Jean de Bologne, l'un des plus habiles sculpteurs des âges modernes, taillant dans le roc vif la statue colossale de l'Apennin, nous montre,

cependant , qu'un tel projet n'étoit pas chimérique , et que lui-même auroit pu transformer le mont Athos et donner à cet énorme promontoire une ressemblance humaine.

Mais la gloire de ces statuaires fameux pâlit auprès de celle de Michel-Ange. L'immortel Buonarrotti , en plaçant dans les nues , et *comme aux portes du ciel* , l'incomparable dôme de Saint-Pierre , s'est rendu infiniment supérieur aux Dinocrate , aux Jean de Bologne , aux Palladio , aux Bramante , aux Sansovino ; et , quoique l'on admire justement la royale *villa* de Caserte , le plus noble et le plus vaste de tous les palais européens , ainsi que le magnifique aqueduc de *Maddaloni* , consistant en un pont à trois étages d'arcades , dont le troisième a quarante-trois pieds de hauteur , pont unique par sa hardiesse et comme jeté dans le vide des airs , qui unit deux montagnes , celles de Tiphate et de Gazzano , en même temps qu'il sert de canal à une rivière qui se précipite au bas dans la plaine ; bien , dis-je , que ces deux superbes constructions , égales aux monumens les plus vantés de l'ancienne Rome , aient placé leur auteur , l'illustre *Vanvitelli* , au rang des architectes les plus célèbres , elles ne peuvent néanmoins être comparées en aucune manière , pour la grandeur de l'exécution , pour la sublimité de la pensée , au chef-d'œuvre du constructeur florentin.

Je dis plus , il est facile de prouver que cette

création du génie n'est surpassée par aucune de celles qui illustrèrent l'antiquité, puisque le Parthénon d'Athènes, relevé par Périclès; les temples détruits de Diane d'Ephèse et d'Apollon de Delphes, dont on nous a conservé la description; celui de Jupiter olympien dont les ruines existent à Agrigente, et celui de Jupiter Capitolin auprès du *Forum*, étoient tous fort inférieurs à l'église de Saint-Pierre, qui l'emporte sur eux par l'immensité de ses dimensions, par la magnificence de sa structure, par la richesse inappréciable de ses matériaux: de sorte que l'on peut dire, sans exagérer, qu'elle est le temple le plus merveilleux qui ait été élevé par des mains mortelles à l'adoration de Dieu; car vous n'ignorez pas, Mylord, que le temple de Salomon reconnoissoit une origine bien supérieure au pouvoir humain.

J'aurois désiré vous donner de plus amples détails sur la basilique romaine: mais tant de volumes imprimés vous en offrent de si exactes descriptions, que je me bornerai à vous en tracer une esquisse rapide. C'est à lady Mortimer, à qui vous communiquez mes lettres, et qui ne franchira pas l'Apennin, que je la consacre. Quant à vous, Mylord, je dirai seulement, *Venez et voyez*: toute peinture est muette, infidèle, inanimée, auprès de choses que l'on ne sauroit décrire.

Représentez-vous *une vision de splendeur*, lui dirai-je dans les paroles d'Ezéchiel; tout contribue

ici à préparer l'ame du voyageur instruit et fidèle , à lui inspirer un secret saisissement..... Au centre de la magnifique colonnade qui embrasse en cercles multipliés la *piazza di San-Pietro* et lui forme une enceinte gracieuse, s'élève un obélisque d'une seule pièce de granit. Sixte-Quint réussit à le faire transporter au milieu de cette place, l'une des plus belles dont une ville ait jamais pu se glorifier, bien que cette noble pyramide ait cent trente-six pieds de hauteur, en y comprenant le piédestal et la croix qui la surmonte.

Rien n'est plus propre à être le sujet de profondes méditations que ces monumens égyptiens qui portent la pensée bien au-delà des temps historiques : ils attestent avec éclat la grandeur antique des maîtres de l'univers. Cependant, roulant avec rapidité de la sommité du Janicule, un torrent que l'art a forcé de se précipiter dans de larges réservoirs, se répand bientôt en nuages de poussière, et tombe sans cesse en nappes de cristal. Loin des affaires et du fracas de la grande cité, cette onde jailissante dispose à la rêverie : elle apaise les troubles du cœur; elle introduit la pensée religieuse, et rappelle cette divine voix dont parlent les prophètes, ainsi que l'apôtre S. Jean dans le livre de la Révélation : *Sa voix est telle que le bruit des grandes eaux.*

Cependant à peine aurez-vous franchi le seuil

du sanctuaire, que vous serez ébloui de l'éclat des marbres les plus précieux : le jaspe, le porphyre, le lapis-lazuli, le vert antique, travaillés avec un art exquis pendant plus de trois siècles, ainsi que de massives décorations de bronze doré, d'airain de Corinthe, d'argent et d'or, attireront successivement vos regards. Ici, de spacieux portiques d'un albâtre éclatant, des péristyles majestueux de l'ordre corinthien, fuyant le long des ailes; là, ces ingénieuses incrustations d'émail de couleur, les plus rares mosaïques peignant avec d'inaltérables traits et des nuances indélébiles les souffrances des martyrs, les tableaux les plus touchans de l'histoire sainte, éternisant surtout les admirables fresques de Michel-Ange et de Raphaël, que l'humidité des voûtes et le temps avoient presque entièrement effacées; ailleurs, de nobles autels où la richesse des métaux, la multitude des pierreries, le disputent au talent du sculpteur pour honorer la Divinité; tandis qu'à des distances égales s'élèvent à perte de vue de profondes et magnifiques coupoles où l'on voit les cieux ouverts, les anges et les saints glorifiés portant des palmes et des couronnes, et donnant ainsi aux hommes pieux un avant-goût de la félicité.

Mais ni tous ces grands objets, essentiels à la dignité du culte, ni l'immense nef, ni l'imposante basilique souterraine, soutenue par de superbes colonnes de l'ordre corinthien, ne peuvent égaler en

sublimité l'inimitable dôme, le plus beau qui soit dans l'univers, l'ornement de Rome et la merveille du monde. Tous ces chefs-d'œuvre de l'art humain, toutes ces richesses de la nature, disposés avec les plus savantes proportions, sous les règnes consécutifs de trente-cinq pontifes, se réunissent pour offrir aux regards étonnés l'image du *Saint des saints*, un sanctuaire unique, qui, s'étendant sur un espace de sept cents pieds et s'élevant à la hauteur de quatre cent quarante au-dessus de son merveilleux portique et de ses portes majestueuses, surpasse de beaucoup par la grandeur de ses dimensions, par son élévation aérienne, par la splendeur de sa décoration, et Saint-Paul de Londres, et Sainte-Sophie de Constantinople, et même le second temple de Jérusalem; ne le cédant en excellence qu'au temple de Salomon, construit par la Sagesse divine, le *premier* et le modèle de tous les temples de l'univers (1).

(1) Je ne puis terminer cette description du temple de Saint-Pierre sans parler encore du palais du Vatican, peut-être le plus vaste de l'Europe: c'est là qu'habitoient les devins étrusques et les augures romains. C'est dans le musée du Vatican que se voit l'Apollon dit du *Belvédère*; du plus beau marbre de Paros: quelles formes! quelle vérité! quelle noblesse! On y voit aussi le *Laocoon*, plus admirable encore; on croit entendre les cris de l'infortuné vicillard, victime de l'amour paternel:

Clamores simul horrendos ad sidera tollit.

Le Capitole moderne est différent de l'ancien, et sa place spacieuse est un carré parfait, décoré de la statue équestre de Marc-

Mais combien votre surprise va s'accroître, Mylord, quand vous saurez que sous le plus beau temple de la chrétienté repose un autre temple, bien plus solennel, et par son ancienneté qui remonte au grand Constantin, et par les illustres morts qui dorment dans son enceinte; surtout par un privilège unique, celui de renfermer le corps de S. Pierre!

Ici, mon cher Édouard, je dois m'interrompre, et faire, à ce sujet, une courte digression, qui ne sera pas superflue pour vous.

Je vous salue affectueusement.

PIERRE ***** DE LA CHAPELLE.

Aurèle en bronze doré; ce prince bienfaisant semble encore présider aux destinées de Rome. Au bas du large escalier du *Campidoglio* sont deux lions de granit noir d'Égypte, d'une attitude imposante et d'une grande beauté. Le palais Quirinal, bâti sur le sommet de la montagne de ce nom, et dont la situation est la plus belle de Rome, est la demeure ordinaire du pontife; on le nomme *monte Cavallo*, à cause de deux chevaux antiques de marbre, d'une forme colossale, qu'on voit sur cette place; ils sont tenus par deux jeunes hommes vigoureux qui ont l'air de les dresser: l'un est l'ouvrage de Phidias; l'autre, de Praxitèle.

LETTRE XXXIV.

Du château de Duillier, pays de Vaud,
le 20 janvier 1817.

PIERRE ***** DE LA CHAPELLE à Lord ÉDOUARD CLINTON
Comte DE MORELAND, à Oxford.

Malheur à qui des morts profane la poussière !
Je bénis, en passant, leurs simples monumens ;
J'ai fléchi le genou devant leur humble pierre,
Et la nef a reçu mes pas retentissans.
Quelle nuit ! quel silence ! au fond du sanctuaire
A peine on aperçoit la tremblante lumière
De la lampe qui brûle auprès des saints autels.
Seule elle luit encor, quand l'univers sommeille :
Emblème consolant de la bonté qui veille
Pour recueillir ici les soupirs des mortels !

M. DE LAMARTINE.

VOICI, Mylord, la dernière ou l'avant-dernière lettre que vous recevrez de moi avant que vous quittiez Oxford pour vous réunir à des amis qui n'attendent que votre arrivée pour entreprendre le voyage qu'ils ont projeté de faire en Italie. Je commencerai cette lettre par un fait important, dont on a voulu contester la certitude, et de la vérité duquel je me suis moi-même convaincu, après avoir lu attentivement tous les ouvrages qui pouvoient m'éclairer à cet égard : je veux parler du voyage, du séjour et du martyre de S. Pierre à Rome.

Pour ne point vous fatiguer de citations , je vous dirai seulement que le savant le plus estimé par la profondeur de ses recherches et par son éminente piété, l'illustre sir Isaac Newton, établit, dans la chronologie qu'il nous a laissée, comme un fait indubitable, le pontificat de S. Pierre à Rome : à cette puissante autorité je me contenterai d'ajouter que l'apôtre des Gaules, S. Irénée, évêque de Lyon, et qui souffrit le martyre l'an de Notre-Seigneur 202, parle disertement, dans ceux de ses nombreux écrits qui nous restent en latin, et dans quelques fragmens de ses ouvrages grecs, du crucifiement de S. Pierre à Rome ; il nous dit que Néron le fit mourir avec S. Paul, l'an 67 de l'ère chrétienne. Vous savez que cet éloquent et fidèle père de l'Eglise avoit été l'élève de S. Polycarpe, qui fut lui-même instruit par les apôtres et par les disciples de Notre-Seigneur.

Dirai-je encore ici avec quel éclat de style et quelle sublimité de pensée S. Chrysostome, archevêque de Constantinople sous le règne d'Arcadius, fait allusion à ce mémorable événement, comme étant de notoriété publique et universelle ? « Là » c'est S. Paul, et ici S. Pierre, que je vois arracher vainqueurs de la tombe. Pouvez-vous, sans » tressaillir de joie, vous peindre l'apparition glorieuse dont Rome sera témoin, lorsqu'elle verra » se briser les portes de ce sépulcre où reposent » ces apôtres, S. Pierre et S. Paul se tenir debout

» sur leur cercueil, et l'un et l'autre, enlevés dans les
» airs, voler à la rencontre du Sauveur du monde? »

Je crois, en écrivant cette belle citation, me rappeler que Dom Eusèbe l'a mise en tête de l'une de ses lettres, qu'il m'a communiquée : si cela est, n'importe, ce ne sera qu'une répétition de plus ; il y a tant de beauté dans ce passage, qu'il ne sauroit déparer mon travail, et c'étoit ici sa place.

Mais vous n'apprendrez point, Mylord, sans le plus vif intérêt, que ce fut Constantin-le-Grand qui fit construire la superbe basilique où le corps du premier pasteur de la chrétienté fut enseveli, et qui lui est dédiée. J'ajouterai qu'il étoit tellement avéré que ce glorieux martyr avoit été crucifié à Rome, que l'empereur voulut que l'on sculptât en marbre la statue de cet illustre confesseur de la vérité. Cette même statue, jetée depuis en bronze, assise près de l'autel, paroît étendre ses mains pour bénir ; et le peuple la vénère, comme représentant celui à qui notre Sauveur, avant de monter au ciel, avoit *par trois fois* donné l'ordre exprès de paitre ses brebis et ses agneaux ; celui qui avoit inauguré l'Eglise chrétienne, et qui *avoit dû aimer le plus* ; le seul enfin à qui il avoit été expressément révélé par notre Père céleste, que Jésus étoit le Christ, le *fils du Dieu vivant*.

Non loin de cette statue admirable, s'élève le pavillon qui couvre le maître-autel, sous la grande

coupole. Rien ne peut égaler la beauté, la richesse, la forme majestueuse de cet ornement religieux. Au bas de quatre nobles piédestaux, sont érigées autant de colonnes torsées, de cinquante pieds de hauteur; elles soutiennent l'entablement superbe qui porte le dais ou baldaquin surmonté d'une croix triomphante (*hoc signo vinces*), dont le prix, la grandeur et l'éclat excitent l'admiration. Pourrez-vous l'apprendre sans étonnement, Mylord? ce pavillon de bronze, de cent trente-deux pieds de hauteur, est *d'airain de Corinthe*, c'est-à-dire, d'un métal infiniment plus précieux que l'or : on ne connoit point de masse métallique ouvrée qui soit aussi considérable.

Eh bien! Mylord, c'est sous cet autel merveilleux que sont déposés les corps de S. Pierre et de S. Paul : une balustrade de marbre entoure leur tombe, devant laquelle brûlent nuit et jour plus de cent lampes d'argent; au-dessous s'étend une aire spacieuse qui conduit à un escalier dont les cloisons, les murs et les compartimens sont d'albâtre, de lapis-lazuli et de vert antique. Tout le pavé de l'aire, ainsi que celui du temple souterrain, est formé des mosaïques les plus estimées. On nomme cette basilique de Constantin, *le sacre grotte* [les grottes sacrées]; *c'est l'église des morts*.

Certes, si le célèbre Addison nous apprend que jamais il ne visita l'abbaye de Westminster, et ne pénétra dans ces cloîtres sombres où reposent les

monarques de la Grande-Bretagne, sans frissonner, sans ressentir les profondes émotions d'une crainte religieuse, vous me croirez facilement, mon aimable Édouard, si je vous dis que j'étois à peine descendu dans l'église souterraine, que j'éprouvai une impression indéfinissable de terreur, mêlée de je ne sais quelle consolation secrète. Bientôt un enthousiasme de gloire et de piété me transporta dans les palais célestes où règnent aujourd'hui les saints glorifiés; et quoique je m'avançasse toujours dans les régions plus basses que la terre, dans le séjour ténébreux qu'habitent l'horreur et la mort, ma pensée s'élevait bien au-dessus du monde visible et périssable.

Un prêtre en surplis me précédoit, tenant en main une torche allumée. Je parcourois en tremblant ces funèbres dortoirs; et souvent mes jambes refusoient leur appui à mon corps rendu plus débile par ce spectacle auguste et terrible : plus d'une fois mes genoux vinrent à s'entre-choquer. Mon ame seule sembloit prendre une nouvelle vie, une vie meilleure; mon imagination s'exaltoit. A ma droite, étoient les cendres sacrées de S. Pierre et de S. Paul, et les restes vénérables des pontifes, de Linus, de Silvestre, d'Adrien; à ma gauche, dorment profondément, dans leurs couches de porphyre, les empereurs, les rois, la reine Christine : les ossemens révéérés des martyrs, recouverts de tombes en mosaïque, remplissoient dans toute son

étendue le parquet sur lequel je portois des pas mal-assurés. Je craignois de fouler sous mes pieds cette terre jadis humectée d'un sang précieux.

Que l'on ne voie point sans reconnoissance , sans respect et sans attendrissement , le sépulcre d'un prince vertueux , de ces généraux illustres qui moururent en combattant pour les autels et pour la patrie , des poètes qui ont fait la gloire de leur pays , des philosophes religieux qui l'ont éclairé de vives lumières , des orateurs éloquens qui ont fait triompher la justice, les lois et la liberté, je puis le comprendre. Qu'on honore la tombe de Charles Martel , de Charlemagne , d'Henri IV, de sir Isaac Newton , du célèbre Pitt , de Milton , de Shakespeare , je le conçois aussi facilement. Que l'on ne puisse contempler sans une vénération profonde le mausolée de Louis XVI et de Marie-Antoinette, ces nobles victimes de l'amour qu'ils avoient voué à la France et à la religion , c'est ce que reconnoîtront avec moi toutes les âmes sensibles et tous les cœurs généreux. Certes , je ne demeurerois point tranquille sous le même toit avec l'homme qui pourroit voir d'un œil sec , avec une froide indifférence, les bustes et les tombeaux des bienfaiteurs de l'humanité.

Que sont , néanmoins , les exploits militaires , les plus ingénieuses inventions , les plus beaux poèmes , la grandeur des plus illustres souverains , auprès de l'héroïsme des confesseurs de la foi , qui ont bravé

les plus cruelles tortures, qui ont été brûlés vifs, déchirés par les bêtes féroces, pour nous arracher à une éternelle condamnation? En sacrifiant leurs nobles vies pour la propagation de la vérité, pour la régénération des familles humaines, pour la gloire de Dieu et pour le salut universel, ils sont réellement devenus les patriotes du monde, de pacifiques conquérans, des guerriers célestes. Ils ont pour eux et pour nous triomphé de la mort; ils ont ennobli la place où reposent leurs honorables dépouilles; ils ont sanctifié la poudre même qui a bu leur sang.

Telles furent, Mylord, les pensées qui m'occupèrent, quand je traversai la vaste nef, les galeries profondes et humides du temple souterrain. J'étois consolé de mes fatigues par le sentiment de vénération que m'inspiroient ces monumens d'une constance, d'un amour et d'une fidélité à l'épreuve de la mort; je sentois davantage le prix de mon existence, en honorant ceux qui avoient défié les flammes des bûchers, pour la rendre heureuse, à jamais heureuse; et je ne sortis point de la basilique funéraire de Constantin pour revoir la lumière, sans devenir meilleur.

L'architecture hydraulique fait le plus bel ornement des places de Rome. Au pied du mont Vatican, qui est une branche du Janicule, on admire la place de l'église de Saint-Pierre, la plus belle de l'Europe; au milieu de cette place s'élève majes-

tueusement un obélisque égyptien entre deux fontaines, dont l'eau jaillit sans cesse et s'élève en gerbes à une telle hauteur, qu'elle paroît se dissiper en retombant dans deux bassins de granit qui la reçoivent. Cependant la fontaine de Trevi, en marbre, a un caractère de grandeur, de magnificence, qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer : le gendre d'Auguste fit conduire à Rome, pour l'usage de ses thermes, la source qui orne la place de Trevi ; son eau fameuse s'appelle vierge, d'une jeune fille qui la montra à des soldats altérés. La belle place de Navone est décorée de trois fontaines ; on voit dans celle du centre un immense bassin de marbre blanc au milieu duquel s'élèvent un rocher surmonté d'un obélisque et quatre statues de marbre blanc, représentant quatre des plus grands fleuves du monde, le Nil, le Gange, le Danube et la Plata. La fontaine Pauline, construite par Paul V, est pittoresquement située au sommet du Janicule ; l'eau en jaillit par torrens de niches ouvertes entre des colonnes de granit.

* J'ai oublié de parler de la colonne Trajane, la plus belle qui ait jamais existé ; elle s'élève avec majesté au pied du mont Quirinal. Ce monument superbe, avec la statue de S. Pierre, dont il est aujourd'hui surmonté, a cent cinquante pieds de hauteur : il fut construit par les ordres du sénat, tandis que Trajan se couvroit de gloire dans son expédition contre les Parthes.

Jaurois dû dire , en parlant de Saint-Jean de Latran , que près de la basilique , et sous le *triclinium* de Léon III, on voit *la scala santa* , consistant en vingt-huit degrés de marbre blanc , qui faisoient partie du palais de Pilate à Jérusalem ; on ne les monte qu'à genoux , parce que le Seigneur les a sanctifiés en les montant plusieurs fois. Je devois enfin ajouter que le palais de Latran avoit été changé en basilique par le grand Constantin ; que Juvénal fait mention de ce palais superbe : *egregias Lateranorum aedes*. Néron , ayant fait mourir le sénateur Lateranus , confisqua son patrimoine , et dès-lors ce palais devint impérial.

Je n'ai écrit ces lettres , mon bon Édouard , que dans l'intention de presser votre départ , afin que nous puissions incessamment admirer ensemble de si belles choses ; je voulois , d'ailleurs , donner à Dom Eusèbe le temps de vous envoyer ses dernières lettres. Mais il en est une que j'ai à cœur de vous adresser sur Rome moderne , de peur que vous ne trouviez celle-ci trop inférieure à la Rome de Cicéron ; vous recevrez ce double envoi par la même poste.

Adieu , mon aimable ami.

PIERRE ***** DE LA CHAPELLE.

~~~~~

## LETTRE XXXV.

Du château de Daillier, pays de Vand,  
le 20 janvier 1817.

PIERRE \*\*\*\*\* DE LA CHAPELLE à Lord ÉDOUARD CLINTON  
Comte DE MORELAND, à Oxford.

### ROME ANCIENNE.

Voilà donc les foyers des fils de Scipion  
Et des fiers descendans du demi-dieu du Tibre !  
Voilà ce Capitole et ce beau Panthéon,  
Où semble errer encor l'ombre d'un peuple libre !

BERTIN.

### ROME MODERNE.

Des mourans, des vainqueurs, entends encor les cris :  
Vois les Romains couverts d'une poudre honorable,  
Et le septième Pic, inflexible, indomptable,  
Seul debout au milieu de l'univers soumis ( 1 ).

M. DARU, trad. d'Horace.

J'ESPÈRE que M. le comte Daru me pardonnera  
d'avoir altéré ses beaux vers, en substituant Pic VII à  
Caton, tous deux d'une constance invincible : l'un

( 1 ) Audire magnos jam videor duces  
Non indecoro pulvere sordidos;  
\*Et cuncta terrarum subacta,  
Præter atrocem animum Catonis.

HORAT. *Od.* lib. II, od. 4.

sut mourir pour la liberté; l'autre sut vivre pour le salut de l'Église, et demeurer inébranlable dans les fers, quand l'Europe entière redoutoit un maître.

J'ai dessein de vous montrer que l'amour de la patrie brûle encore dans le cœur des Romains; qu'ils n'ont point perdu leur dignité, cette énergie morale, ce dévouement austère aux lois de la religion, qui caractérisèrent leurs nobles ancêtres. Oui, Mylord, accoutumés que nous sommes dès nos jeunes ans à converser avec les Paul-Émile, les Régulus, les Camille, non-seulement nous montrions de l'ingratitude à mépriser tout ce qui nous reste de ces hommes de bien, les citoyens de Rome moderne, mais encore nous donnerions la preuve d'un défaut de goût, d'une imagination presque éteinte, et d'un manque absolu de sensibilité.

Quelle imagination ne seroit pas fortement remuée encore aujourd'hui à l'aspect étonnant de ce Capitole, si long-temps le siège de l'empire de l'univers, et dans lequel se réunissoient les arbitres du monde, ces sénateurs qui parurent à Cynéas une assemblée de rois; de ce Capitole où furent conduits en triomphe tant de fiers monarques, et où furent portées tant de couronnes d'or, les dépouilles de ces nations qui maintenant s'estiment invincibles?

Quant à moi, mon cher Édouard, à peine je levai mes yeux sur ce symbole imposant de la reine du monde, que, me rappelant avec indignation les



vils et cruels outrages que firent à la majestueuse Rome, et le barbare Genséric, et les écrivains infidèles qui s'efforcent de la déprimer, je m'écriai, entraînant mes compagnons de voyage avec moi : « Montons au Capitole, ô mes amis ! montons au » Capitole ! » Ainsi le vertueux Scipion, injustement accusé de péculat par les factieux tribuns, le jour même anniversaire de la décisive victoire qu'il avoit remportée sur Annibal dans les plaines de Zama, s'écria pour toute réponse : « Allons au Capitole, ô » mes concitoyens, pour remercier le ciel ; allons » au Capitole ! »

Vous souriez de mon exaltation, Mylord : il me semble que, pour la modérer, je vous vois me montrant du doigt le *Campidoglio* de Rome moderne ; vous voulez me faire comprendre par-là que l'annihilation politique où languit de nos jours cette illustre cité, ne permet pas à la pensée humaine une abstraction aussi forte. « Je ne reconnois plus la patrie des » Scipions, des Curius, des Clélie, des Horaces », me dites-vous avec un profond regret : « auprès de ces » monumens célèbres où sont ineffaçablement empreints les vestiges de la glorieuse antiquité, je ne » retrouve plus la cité souveraine. En vain je me » promène dans ces bocages révérens, sous le marbre » de ces somptueux portiques où la sagesse avoit » coutume de s'entretenir avec Numa, Virgile et » Cicéron ; je n'entends plus retentir la voix élo-

« quiente du prince des orateurs, et ce poète cé-  
 « lèbre ne lit plus ces beaux vers qui charmèrent  
 « Octave. Au lieu de ces fiers conquérans montés  
 « sur le char triomphal, de ces nobles sénateurs dé-  
 « corés du laticlave, de ces consuls précédés de  
 « faisceaux et de licteurs, je ne vois plus que

- Des prêtres fortunés, foulant d'un pied tranquille
- La cendre des Catons et le tombeau d'Émile;

« et mon cœur, serré à la vue actuelle du peuple  
 « romain, ne peut se dilater à l'aspect des monumens  
 « augustes qui rappellent ses ancêtres. »

Jc vous demande pardon, Mylord, si je suppose  
 que vous citez ces vers pompeux de Voltaire : mais  
 répondez-moi, mon aimable Édouard, ces prêtres  
 que le poète aime à représenter comme si fortunés,  
 n'ont-ils pas connu volontairement une longue et  
 honorable infortune? n'ont-ils pas su résister jus-  
 qu'au sang à la plus injuste oppression? des mil-  
 liers d'entre eux n'ont-ils pas préféré la couronne du  
 martyr au malheur éternel de se soustraire à la  
 mort, en reniant le Sauveur du genre humain? tous  
 n'ont-ils pas défendu, au mépris de l'exil, de l'indi-  
 gence et de la captivité, la liberté de conscience et  
 la sainteté inviolable du culte? Que de *Décus* d'un  
 ordre supérieur parmi ces courageux cénobites qui  
 ont osé mourir pour la cause sacrée de la vérité!  
 Que de *Régulus* nouveaux qui, pour l'amour d'une

meilleure patrie, ont tendu la gorge au poignard des assassins ! Et cette humilité chrétienne, cette inaltérable douceur, ce dévouement sublime, cette charité céleste, certes, ce seroit en vain que vous les chercheriez ailleurs que chez les disciples de Jésus-Christ.

L'esprit rebelle et persécuteur qui a dernièrement agité la France, l'Espagne et l'Italie, n'a-t-il pas transporté les *intrépides défenseurs de la foi* dans toutes les parties du monde connu ? N'a-t-on pas vu les prêtres chrétiens, fidèles à l'Eglise, poursuivis, foulés aux pieds, abattus çà et là comme le froment dans la campagne ? Mais, ainsi que les épis de blé, que le vent de la tempête fait tournoyer, qu'il emporte et dissipe dans les airs, tombent souvent sur des terres plus heureuses, qu'ils enrichissent, qu'ils fertilisent et qu'ils rendent fécondes, de même ces pieux ministres des autels furent jetés par l'épouvantable tourbillon dans les îles britanniques : leur sincère piété, leur patience à toute épreuve, et leur angélique résignation, touchèrent tous les cœurs ; ils firent admirer la beauté du catholicisme en Angleterre ; ils rendirent cette contrée fertile en vertus, en œuvres de bienfaisance et de charité ; et ils seroient indignes de mêler leurs cendres honorées avec la poudre des Fabius, des Émiles et des Catons, ces ecclésiastiques respectables qui ne dérogerent ni à la fidélité, ni à la

constance, ni au patriotisme de ces héros immortels ! Auxquels, Mylord, assignerez-vous la palme ? j'en appelle à votre jugement éclairé : les uns moururent au champ d'honneur, pour s'assujettir le monde ; les autres périrent généreusement dans les fers, dans les supplices et dans l'ignominie, pour le délivrer.

Que dirai-je enfin de ce pontife vénérable, si éminemment religieux, qui, de même que ceux de l'ancienne Rome, veilloit soigneusement, au milieu de la tourmente, à la conservation des fils de Romulus ? ne montra-t-il pas alors, ainsi que les compagnons de sa douloureuse captivité, à l'exemple de l'infortuné Pic VI, son illustre prédécesseur dans le saint-siège, une fermeté, une force d'ame, égales à la grandeur de son infortune ? Tantôt l'inflexible Pic VII, qui n'ignoroit pas le sort que lui réservait le conquérant, s'il ne consentoit à lui abandonner la métropole du christianisme, aime mieux recevoir des fers, et me représente ainsi Régulus partant pour les supplices plutôt que de signer un traité honteux à sa patrie ; tantôt il retrace à ma mémoire l'image de ce dernier des Romains, qui, seul, refusa de fléchir sous l'oppresseur de la liberté.

Non, non, Mylord, grâce à l'éternel ordonnateur des mondes, la Rome de nos jours n'est point indigne de la Rome d'autrefois. Que dis-je ? le pontificat lui promet de plus nobles destinées. Ne croyez

pas néanmoins, comme la plupart des historiens modernes le prétendent, que les pontifes romains obtinrent le premier rang dans l'épiscopat, parce qu'ils siégeoient à Rome, l'ancienne capitale de l'univers; ce seroit une opinion erronée et contraire à la foi. Voici l'exacte vérité: les papes, dès la fondation du christianisme, furent les *premiers pasteurs*, parce qu'ils succédèrent à S. Pierre, à qui Jésus-Christ avoit donné la *primauté*, en lui conférant cette charge, *pasce oves meas*; primauté qui fut reconnue au concile de Jérusalem, et même dès l'élection de S. Mathias. Ils n'en auroient pas moins été les chefs de l'Eglise, s'ils eussent établi leur siège à Antioche, à Constantinople, &c.; ce qui est si vrai, que, pendant tout le temps que quelques papes siégèrent à Avignon (1), qui fut de près de soixante-dix ans, si je ne me trompe, ils conservèrent dans toute son intégrité la suprématie du pontificat, qui, dès-lors, se trouve très-indépen-

---

(1) Ce fut l'an 1308 que le pape Clément V, qui étoit Français, fixa sa demeure à Avignon. Ses successeurs continuèrent d'y faire leur séjour, pendant soixante-huit ans, jusqu'à Grégoire XI, qui, cédant aux instances des Romains, partit d'Avignon et revint à Rome, qui avoit beaucoup souffert de cette absence des papes: le fameux Rienzi, qui se fit élire tribun du peuple, l'avoit troublée par de sanginaires séditions; et elle fut déchirée par des factions différentes, jusqu'au rétablissement du saint-siège dans la métropole du monde chrétien, l'an 1376.

dante du fait de la résidence des pontifes à Rome. J'ai fait ici cette observation pour répondre aux incrédules, qui aiment à rejeter sur des causes temporelles et politiques la souveraineté du pontificat romain, et qui voudroient saper les bases de la puissance spirituelle, lesquelles reposent inébranlablement sur la promesse du Dieu rédempteur.

J'ai achevé la tâche que je m'étois proposée, mon cher Édouard; il ne me reste qu'à vous attendre: partez au plus tôt; vous complerez mon espoir, et vous trouverez un guide fidèle dans votre affectionné serviteur.

PIERRE \*\*\*\*\* DE LA CHAPELLE.

## LETTRE XXXVI.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Chablais,  
le 24 janvier 1817.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à Lord ÉDOUARD Comte DE MORELAND,  
à Oxford.

*Dit quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo.  
Tres pateat cœli spatium non amplius ulnas (1).*

VINGT. *Bucol.* ecl. III, v. 104.

MYLORD,

Comme je n'ai rien de plus à cœur que de mériter la confiance de M. de la Chapelle et d'obtenir la vôtre, je fais un dernier effort pour dissiper entièrement les vains scrupules qui vous ont éloigné jusqu'ici de l'Église catholique, et, parcourant de nouveau les diverses questions que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, je reconnois qu'il en est deux encore auxquelles je n'ai point répondu ; frappé de l'importance que vous paraissez y attacher plus spécialement, je les ai réservées pour la fin de notre correspondance.

---

(1) Devine, et tu seras Apollon à mes yeux,  
L'endroit où dans six pieds sont renfermés les cieux.

M. DE VILLODOR.

« Je serois quelquefois tenté », m'écrivez-vous, « de regarder la première de ces questions comme résolue en faveur des protestans : néanmoins il me reste quelques doutes sur la justesse de la solution qu'ils en ont donnée ; et je desire ardemment connoître votre opinion sur cette question épineuse, que l'église anglicane, d'accord avec Luther et Calvin, me semble avoir décidée à la légère et par esprit de parti, sans réfléchir que trancher n'est pas résoudre. C'est », ajoutez-vous, « de la solidité, de la franchise et de la clarté de l'explication que vous me donnerez de ce passage obscur et difficile, que dépend surtout la détermination que je dois prendre relativement au voyage d'Italie. »

Quant au sens presque énigmatique de ce passage dont vous me demandez l'interprétation, je vous dirai, Mylord, que je l'ai depuis long-temps étudié avec une attention d'autant plus sérieuse, que les presbytériens et les anglicans nous en ont fait une fausse application ; je n'hésite donc pas à entrer en lice, et je me présente aujourd'hui avec confiance pour soutenir le combat. J'éviterai avec soin de blesser les bienséances ; ce que nos antagonistes n'ont pas craint de faire. Je me flatte d'être plus heureux dans la solution qui m'est demandée que ne le furent jadis tous les grammairiens qui n'ont pu donner le mot de l'énigme proposée par le berger Damocetas, et qui



sert d'épigraphe à cette lettre. D'ailleurs, le problème religieux que vous me donnez à résoudre, est infiniment plus digne de nous occuper; et le prix que vous attachez à la solution qui vous aura paru satisfaisante, est immense à mes regards.

« N'est-ce pas au pape », me dites-vous, et c'est là le pivot sur lequel tourne le protestantisme, « n'est-ce pas à la succession des pontifes romains dans le siège de S. Pierre, que doit s'appliquer le verset 18 du XIII.<sup>e</sup> chapitre de la *Révélation* de S. Jean : *C'est ici la sagesse, dit cet apôtre théologien : que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête ; car son nombre est le nombre du nom d'un homme, et son nombre est 666.* » Ce nombre mystérieux, que nous devons supputer, ne donne-t-il pas pour résultat la chaire pontificale, comme l'enseignent à l'envi tous les prélats anglicans ? Quel autre sens pourriez-vous donner à ces expressions de l'apôtre ? »

Je réponds, Mylord, qu'il ne s'agit d'aucune controverse dans ce passage difficile de S. Jean ; et, d'abord, qu'on ne pourroit, sans blasphémer, l'entendre de S. Pierre, qui fut le premier évêque de la capitale du monde; qu'on ne peut non plus, sans une absurdité palpable, appliquer ce verset à l'église qui florissait à Rome au temps de l'évangéliste, et à laquelle S. Paul rend un témoignage si glorieux dans son *Épître aux Romains*. J'ajouterai

qu'il y est encore moins question du pape en général et de la série des souverains pontifes. Je dis enfin que, dans ce texte, il s'agit purement d'un simple calcul soumis à l'examen des premiers chrétiens, comme il l'est encore au nôtre; calcul important pour les fidèles disciples de Jésus-Christ, puisque son résultat devoit fixer l'époque précise de l'entrée glorieuse de son règne, du triomphe de la croix, et de la destruction de l'idolâtrie ou de l'adoration de la bête.

Mais je n'ai pas le droit, Mylord, d'être cru de vous sur ma simple assertion, si contraire d'ailleurs à l'opinion des grands dignitaires de votre église. Je dois donc, avant tout, démontrer la fausseté de leur supposition; j'établirai ensuite sur des calculs positifs, que je vous communiquerai par la poste prochaine, la proposition que je viens d'avancer, et que je soutiens seule vraie.

En recherchant l'origine de cette opinion absurde qui applique aux pontifes romains le chapitre XIII de l'*Apocalypse*, et particulièrement le verset 18 de ce chapitre, je trouve que c'est Martin Luther qui est le premier auteur de cette interprétation, si contraire au témoignage de l'histoire, ainsi qu'au sens commun, et qu'il en fait, suivant l'expression énergique de l'évêque Hallifax, son grand admirateur, *la cymbale du protestantisme*; dénomination que je suis loin de blâmer, puisqu'elle désigne une

opinion aussi bruyante, aussi-creuse, que l'instrument sonore qui en est l'emblème. Vous saurez néanmoins, mon cher Moreland, que ce même Luther, dans son épître à Léon X, écrite en 1518, soumet respectueusement sa nouvelle doctrine au jugement de cet excellent pape : « Soit que vous me donniez » la vie ou la mort », écrivoit-il à Sa Sainteté, « soit » que vous approuviez mes ouvrages et ma conduite, ou que vous les frappiez de réprobation, » puisque vous êtes le seul juge légitime, j'écouterai votre voix comme celle de Jésus-Christ lui-même. »

Ce que je vais rapporter maintenant, Mylord, vous paroitra si invraisemblable, que vous refuseriez d'y ajouter foi, si l'inconséquence du prétendu réformateur n'étoit authentique ; et vous ne pourriez concevoir comment un personnage aussi inconsideré, aussi versatile, que Luther, auroit pu occasionner le grand schisme, si les intérêts temporels des princes allemands, que sa doctrine rendoit indépendans de Rome et de l'empereur, ne l'eussent fait triompher dans cette lutte de controverses, après une guerre sanglante de trente ans, et si ces intérêts d'une fausse politique n'expliquoient suffisamment les succès de la prétendue réforme, bien étrangers aux opinions et au mérite de son fondateur.

A peine le pape eut-il condamné ces dogmes de fraîche date, que Luther publia son livre *contre*

*la bulle exécrationnelle de l'antechrist : c'est ainsi que pour la première fois il qualifie le souverain pontife. Dès-lors l'ex-moine furibond, qui avoit du talent et du génie, mais dont le caractère étoit passionné, irascible, sensuel, vindicatif, ne se contenta pas d'épouser une religieuse à laquelle il fit renier sa foi; il ne mit plus de bornes à sa haine et aux actes de vengeance qu'il exerça contre Léon X, qu'il assura être la bête de l'Apocalypse, le fils de perdition, l'homme de péché, décrit par S. Paul (1).*

Luther commettoit sciemment ces étranges erreurs, pour persuader sa glose aux hommes instruits; tandis que, pour amuser la multitude ignorante et pour animer contre la catholicité les fureurs populaires, il se permettoit des bouffonneries dignes des tréteaux. Enfin, poursuivant le chef vénérable de l'Eglise avec un acharnement implacable, il prodigua au sage et débonnaire Léon X les surnoms les plus injurieux : il ne sentoit pas qu'en désignant le souverain pontife par les épithètes les plus grossières, il s'avilissoit lui-même; aussi la turpitude d'une pareille conduite retombe-t-elle aujourd'hui sur lui, de l'aveu de tous les hommes sensés qui appartiennent à son parti. En effet, il n'est aucun protestant raisonnable, excepté les évêques et tout le clergé inférieur de l'église anglicane, qui croie, sur la parole

---

(1) *Epist. II ad Thessalon. cap. II, v. 3.*

de Luther, que le pape est l'antechrist ; il n'en est point qui ne sourient de pitié en lisant les expressions extravagantes qui déparent les ouvrages de leur maître , d'ailleurs homme d'un talent très-distingué.

Il y a plus : Luther lui-même ne croyoit point aux interprétations abusives qu'il avoit données des versets de *l'Apocalypse* et de l'épître de S. Paul cités ci-dessus : nous avons une raison suffisante pour le penser, puisqu'il menaçoit ses disciples, s'ils osoient plus long-temps lui résister , de rétracter publiquement tout ce qu'il avoit avancé contre le pape. D'ailleurs Mélauchthon , son élève et son successeur , a consigné dans ses écrits l'expression de la douleur qu'il ressentit en voyant son maître se séparer de l'Eglise romaine. Quelques années après, Théodore de Bèze, l'émule de Calvin, négocia pour rentrer dans le sein de l'Eglise mère. Naguère encore, un célèbre prédicateur anglican se lamentoit , à son lit de mort, de ne pouvoir abjurer les erreurs des calvinistes, sans plonger dans l'indigence sa veuve et ses enfans, qui avoient droit à une pension. Ces exemples nous portent à croire que bien des membres de la communion prétendue réformée regrettent d'être séparés de l'Eglise mère.

Comment arrive-t-il donc, me demanderez-vous, Monsieur le Comte, que les prélats anglicans, qui , par leurs lumières et leur rang , paroissent *l'honneur du protestantisme*, persistent seuls à maintenir dans

leurs écrits et à prêcher dans leurs chaires que le pape est l'antechrist, que l'Église romaine est idolâtre, qu'elle est le mystère d'iniquité? C'est, répondrai-je franchement, c'est que leur qualité de pairs du royaume britannique, et leurs immenses revenus, dont ils font jouir leurs femmes et leurs enfans, dépendent uniquement de l'état constant et formel d'opposition contre l'Église de Rome dans lequel ils sont nécessairement placés : s'ils cessoient de protester contre le culte romain et d'accuser l'Église catholique d'idolâtrie, ils perdroient à-la-fois et leur place dans le parlement, et leurs riches prébendes, et le traitement épiscopal qu'Henri VIII, Elisabeth et les rois de la famille de Hanovre ont assigné aux lords spirituels. L'archevêque de Cantorbéry a plus de vingt-cinq mille livres sterling de revenu annuel; le traitement de l'évêque de Durham, avec ses *sinecure*, monte à quinze mille livres sterling. On sait que ce dernier a le titre de prince, et qu'il a le droit de porter l'épée quand il siège au parlement. Ces vers de Virgile rendent ma pensée :

Hinc mihi prima mali labes ; hinc semper Ulysses  
Criminibus terrere novis ; hinc spargere voces  
In vulgum ambiguas, et querere conscius arma (1).

*Æneid. lib. II, v. 97.*

- 
- (1) De là tous mes malheurs : dès-lors, son pie ennemi,  
Ulysse contre moi chercha partout des armés,  
Répandit les soupçons, éveilla les alarmes.

DELLA,

Ici, ce sont les évêques Fowler, Warburton, Halifax, Hurd, Watson, Porteus, et beaucoup d'autres moins connus, qui s'efforcent de prouver que le pape est expressément désigné dans *l'Apocalypse*, qu'il est l'homme dont le nombre est celui de la bête : là, c'est l'archevêque Tillotson qui soutient que la suprématie du pontife romain est une prétention impudente, qu'elle n'a pas un argument solide à son appui, tandis qu'elle en a plus de mille contre elle : plus près de nous, ce sont les Whiston, les Kett, les Daubeny, qui prophétisent de concert la chute imminente du papisme ; l'un, après avoir cru trouver les longitudes, fixa la ruine totale de la papauté à l'an 1735 ; l'autre, dans son *Antechrist papal*, publié il y a vingt-un ans, prédit la dernière catastrophe de l'Eglise romaine, l'anéantissement du pontificat ; le troisième enfin, voyant Pie VI emmené captif, la métropole du monde chrétien en proie aux armées révolutionnaires, et le directoire français succédant au gouvernement sacerdotal, embouche la trompette de la victoire, et s'écrie dans son ouvrage intitulé *the Fall of papal Rome* [ la chute de Rome papale ] : « Tout est accompli, la » structure immense du papisme s'écroule de toutes » parts : elle est tombée la grande Babylone ; elle » a écrasé sous ses débris ceux qui soutenoient l'autel ; et cet édifice gothique, bâti par la superstition, » ne se relevera plus de ses ruines. »

Les insensés ! ils s'étoient vainement flattés du triomphe : des témoignages nombreux , que toute leur jactance ne peut infirmer , auroient dû leur apprendre que l'Église n'éprouve jamais plus la fidélité des promesses du Seigneur que lorsque sa perte semble inévitable : aujourd'hui , du moins , ils devroient demeurer convaincus que la chaire de S. Pierre ne brille jamais avec un plus grand éclat que lorsqu'elle est remplie par un pontife vertueux , expirant dans les chaînes , comme Pie VI , ou par un confesseur fidèle , dont ni la captivité ni l'exil ne purent un instant ébranler la constance , tel que Pie VII.

C'est ainsi que l'Église catholique , née au milieu des miracles , ne s'est soutenue que par un miracle continuel : elle auroit dû périr dans son berceau même sous le glaive de ses persécuteurs , qui , pendant plus de trois siècles , s'efforcèrent de l'étouffer ; elle auroit dû périr par les hérésies , par les schismes nombreux qui la déchirèrent ; elle auroit dû périr par le relâchement , par les scandales , par les désordres qui s'introduisirent jusque dans son sein ; elle auroit dû périr par l'esprit d'indifférence , par l'incrédulité , par l'athéisme qui dernièrement s'est manifesté dans toute sa difformité : mais l'Église sainte reste inébranlable , immobile , comme un rocher au milieu des flots ; seule , dans la vicissitude continuelle des choses humaines , l'Église de Jésus-Christ.



ne change jamais, tandis que tout passe, que tout périt autour d'elle. *Les fleuves se sont débordés, la tempête est venue fondre sur elle, les vents ont soufflé : mais elle n'est point tombée, parce qu'elle est fondée sur le roc [ Céphas ], parce qu'elle repose sur la promesse inviolable de son divin fondateur, qui protège lui-même son Église, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront point.*

Et que l'on n'objecte point contre la perpétuité de l'Église apostolique les torts exagérés de trois ou quatre de ses pontifes ; c'est une des épreuves auxquelles est mise la foi du chrétien : il est moralement impossible qu'il n'arrive point de scandales, vu la tyrannie des passions qui se disputent le cœur humain ; la religion n'ôte point la liberté de les suivre, de se laisser subjuguier par elles, quoiqu'elle nous apprenne à les dompter. Mais, si le sort des empires de la terre est, en général, attaché à la conduite des princes qui les gouvernent, il n'en est pas ainsi de l'Église du Seigneur, de la société spirituelle. Dieu a permis que les chefs de son Église ne fussent pas toujours éminemment vertueux : mais il est toujours au milieu d'elle, pour que sa foi ne défaille point : mais il lui envoie souvent des pontifes irréprochables, qui effacent les scandales par la sainteté de leur conduite et par la sagesse de leur gouvernement : mais, il faut le dire enfin, la durée éternelle de l'Église ne dépend point des hommes ; elle dépend

de Dieu seul , de ce roi immortel , invisible et bienheureux qui en a affermi les fondemens , et qui leur a donné une telle consistance , que ni le temps , ni l'hérésie , ni la perversité elle-même , ne pourront les ébranler (1).

Les déclamations du clergé d'Angleterre m'ont engagé , Mylord , à reconnoître ici la cause véritable de l'indéfectibilité de l'Église catholique ; et les derniers événemens , aussi merveilleux qu'ils étoient invraisemblables , devoient offrir à ses détracteurs une réfutation suffisante : cependant vos prélats persistent à déclarer que cette même Église romaine , qui , l'an 596 , retira votre royaume et son souverain Éthelbert , monarque de Kent , des ténèbres de l'idolâtrie , pour l'appeler à la lumière admirable de la vérité , à la foi chrétienne , qui , de l'heptarchie des Anglo-saxons , se répandit dans toute la

---

(1) « Dieu avoit promis de fonder sur une suite d'hommes » semblables à nous une Église immortelle , indéfectible et » sainte. Il l'a fait , sans que le caractère moral des papes eût » jamais d'influence sur la foi. Si quelquefois par leurs faiblesses » et leurs passions ils ont prouvé qu'ils étoient des hommes , » ces momens furent courts , et nul trône au monde ne porta » jamais autant de sagesse , de science et de vertu. En un mot , » les pontifes présidèrent à la civilisation , furent les protec- » teurs de la liberté civile , les soutiens infatigables de la souve- » raineté , les ennemis du despotisme , les conservateurs des » arts , les destructeurs de l'esclavage et les bienfaiteurs du » genre humain. » (Le comte DE MAISTRE.)

Grande-Bretagne ; ils disent, ces ingrats, que cette même Église est le *mystère d'iniquité*, qu'elle est idolâtre ; ils soutiennent encore que le pape est l'antechrist, et que toute la série des suprêmes pontifes qui se sont succédé dans la chaire de S. Pierre, constitue le *filz de perdition*, l'*homme de péché*. A quel point cette assertion peut être soutenable, c'est ce que je vous prie de considérer avec moi, avant de terminer cette lettre. Je réserverai, comme je vous l'ai promis, pour la poste prochaine, le développement de ma propre assertion, dont l'évidence ressortira d'autant mieux que j'aurai plus clairement établi l'absurdité de la vôtre.

Vous n'ignorez pas, Monsieur le Comte, que S. Pierre a été le premier pontife romain, comme sir Isaac Newton l'établit dans sa chronologie dédiée à la reine Anne ; d'ailleurs tous les historiens dignes de foi, tous les pères apostoliques, reconnoissent cette vérité, comme un fait incontestable. S. Irénée, évêque de Lyon, écrivoit, l'an de Jésus-Christ 192 : « Toutes les églises doivent se conformer à celle de Rome, fondée par S. Pierre et par S. Paul ; elle est la plus grande, la plus ancienne, la plus universellement connue. » *Ad hanc ecclesiam necesse est convenire omnem ecclesiam.* Tertullien, qui florissoit précisément à la même époque, appelle S. Pierre le *rocher de l'Église*, la *pierre mystique* sur laquelle Notre-Seigneur avoit

promis qu'il la bâtiroit : il nomme le pape, *l'évêque bienheureux, le grand pontife, le prélat apostolique*. S. Cyprien, martyr, et Origène, écrivoient également dans le III.<sup>e</sup> siècle que S. Pierre avoit été le premier évêque de Rome, qu'il avoit fixé sa chaire dans cette capitale du monde chrétien; que, pour cette raison, l'Eglise romaine est la mère église, la racine de la catholicité. Il seroit superflu d'ajouter ici les témoignages d'Eusèbe, de S. Athanase, de S. Chrysostome et de S. Augustin. Il suffira de dire qu'il n'est pas jusqu'à Ammien - Marcellin, zélé fauteur du paganisme sous Julien l'apostat, l'an 360, qui n'ait reconnu dans son *Histoire*, avec cette nuée de témoins, que *S. Pierre a été le premier pape*.

Je me flatte, Mylord, que vos évêques, pour ne pas paroître trop inconséquens, exempteront ce saint apôtre de la qualification injurieuse d'*antechrist*, dont la communion anglicane a flétri ses successeurs. J'attends la même grâce pour S. Clément, le troisième pape, dont S. Paul dit en écrivant aux Philippiens (chap. iv, v. 3) : « Le nom de » Clément, qui m'a aidé dans mon ministère ; est » écrit dans le livre de vie. » Enfin j'ai droit de vous demander une semblable exemption pour l'église romaine qui existoit alors ; et l'on ne pourroit dire sans blasphème, quoique des écrivains protestans l'aient avancé, que *le mystère d'iniquité* avoit

commencé par cette église sainte, aux membres de laquelle S. Paul écrivoit : « A vous tous qui êtes à » Rome, qui êtes chéris de Dieu. Je lui rends d'in- » finies actions de grâces pour vous tous, de ce » qu'on parle de votre foi dans le monde (1). »

Pour abréger, Monsieur le Comte, je passe à l'âge moyen. Je vous demanderai donc si S. Léon étoit l'antechrist. Vous savez que cet excellent pape retarda la chute de l'empire romain dans l'Occident, et qu'il sauva deux fois Rome et l'Italie; et d'abord, en 447. Quoique j'en aie parlé ci-devant, j'aime à vous retracer de nouveau le touchant portrait de ce pontife, paroissant armé d'une puissance invisible devant le féroce Attila, qui se faisoit appeler *le fléau de Dieu*, et qui se préparoit à mettre à feu et à sang la capitale du monde : la fermeté du prélat romain étonna le fier monarque, que les rois ses vassaux n'envisageoient qu'en tremblant; tel est l'empire de la sagesse, qu'elle adoucit les cœurs les plus barbares. Léon parle au roi des Huns, et le cœur de ce tigre s'attendrit. « Je ne sais pourquoi les paroles de ce » prêtre m'ont touché », dit à ses guerriers ce conquérant sanguinaire; et il fit cesser les hostilités, rendit la tranquillité à l'Italie, et se retira au-delà des Apennins. Bientôt après, en 455, l'arien Genseric, roi des Vandales, laisse partout des marques

---

(1) B. Pauli *Epist. ad Romanos*, cap. 1, v. 7 et 8.

de sa fureur ; il est déjà sous les murs de Romo : S. Léon lui demande la vie des citoyens ; il parvient à désarmer le cruel Vandale , il en obtient le salut des habitans. Peut-on dire sans démençe que S. Léon étoit l'antechrist ?

J'espère aussi , Mylord , que vos prélats ne gratifieront point de cette détestable épithète l'immortel bienfaiteur de l'Angleterre , Grégoire-le-Grand , à qui , comme je viens de le dire , ils doivent leur foi , leur fortune et leur bonheur. Vous ne lirez point sans le plus vif intérêt que ce saint pape , n'étant encore que diacre , vit un jour quelques esclaves anglais qui étoient exposés en vente au marché de Rome ; qu'ayant remarqué leur noble stature , il demanda au marchand s'ils étoient chrétiens ; et qu'ayant appris qu'ils étoient idolâtres : « C'est » dommage », s'écria-t-il , « qu'un peuple si bien fait » n'adore point le vrai Dieu ! » A peine Grégoire-le-Grand fut-il placé sur le trône de S. Pierre , que son premier soin fut de s'occuper de la conversion des Anglais : il leur envoya quarante missionnaires , auxquels il donna pour chef Augustin , prieur de Saint-André ; ceux-ci , confirmant leur prédication par de nombreux miracles , par l'éclat de leurs vertus , par une conduite qui étoit une image fidèle de celle des apôtres , convertirent au christianisme le roi de Kent , qui s'empressa de recevoir le baptême avec une quantité innombrable de ses sujets.

Cependant ce vertueux pontife embrassoit dans ses travaux l'Église universelle; il enseignoit lui-même le peuple de vive voix et par écrit; il faisoit de si grandes aumônes, qu'il manquoit quelquefois du nécessaire. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels on admire une méthode lumineuse, des pensées sublimes, une diction pure et élégante. Étoient-ce là les œuvres de l'antechrist?

Franchissez avec moi l'intervalle de cinq siècles; voyez, Mylord, en 1095, la première croisade prêchée par l'ermite Pierre, sous Urbain II; en 1146, la seconde, par S. Bernard, abbé de Clairvaux; en 1188, la troisième, pendant laquelle le pape Urbain III mourut de douleur, en apprenant la prise de Jérusalem tombée au pouvoir des infidèles; en 1195, la quatrième, où commença l'empire des Latins à Constantinople; en 1248, la cinquième, où S. Louis s'efforça d'arrêter les conquêtes du mahométisme; la sixième et dernière, sous ce roi martyr. Eh bien! ce sont les chefs de l'Église catholique, c'est le suprême pontificat, qui furent la cause première de ces merveilleuses entreprises qui ouvrirent de nouvelles routes dans l'Orient au commerce et à la navigation : on reconnoît aujourd'hui que les croisades développèrent l'industrie; qu'elles augmentèrent la population des grandes cités; qu'elles répandirent le goût d'une sage liberté et l'aisance dans toutes les classes; et surtout, qu'elles causèrent

l'affranchissement des serfs. Je vous le demande, Monsieur le Comte : en favorisant ces actes généreux de dévouement à la cause de la vérité, en excitant les peuples et les souverains à ces exploits religieux et héroïques, les pontifes romains n'ont-ils pas été les bienfaiteurs du genre humain ? et peut-on dire sans la plus monstrueuse ingratitude, ou sans un déplorable aveuglement, que les papes, qui ont employé l'heureuse influence de leur autorité pour étendre le règne du christianisme, sont des antechrists ?

Je viens aux jours de la prétendue réforme, au pontificat de Léon X, que Luther surnomme *le fils de perdition*. Je ne ferai qu'une citation pour vous faire juger, mon cher Édouard, si ce pape estimable, doux, sage et bienfaisant, méritoit cette qualification injurieuse. « Léon X », écrit le célèbre Frà Paolo, auteur non suspect, « apporta » sur le saint-siège de grandes qualités, fruit de » l'excellente éducation qu'il avoit reçue ; une incli- » nation particulière à favoriser les savans et les » hommes vertueux : on trouvoit quelque chose de » plus qu'humain dans toutes ses manières, une ex- » trême affabilité, surtout une libéralité telle, que » depuis long-temps on n'avoit vu de pape qui, sous » ce rapport, lui fût comparable. Il avoit reçu de » Dieu beaucoup d'application à l'étude et un esprit » étendu. Ayant régné dans un temps d'orages, il



» parut toujours disposé à tenir le milieu entre les  
 » différens partis. Devenu à l'âge de trente-sept  
 » ans le chef visible de l'Église universelle, il s'en  
 » montra le père ; il refusa , pour arrêter les pro-  
 » grès des novateurs, de prendre ces mesures vio-  
 » lentes que lui conseilloyent des hommes animés de  
 » l'esprit de persécution. »

Vous reconnoissez, sans doute, Mylord, dans le tableau fidèle que Frà Paolo a tracé de cet excellent pontife, un caractère éminemment charitable , plein de douceur, de sagesse et de bonté ; je crois même que vous serez tenté de rendre au chef de la révolte et du schisme, à Martin Luther, l'horrible surnom qu'il osa donner à Léon X (1).

Si de Léon X, Mylord, je passe à Grégoire XIII, je vois ce pontife tellement zélé pour la restauration des monumens religieux et pour le rétablissement

---

(1) A propos de cet *ex-moine*, j'ai lu, quelque part, que des écrivains catholiques, plus zélés que prudents, plus subtils quo raisonnables, étoient parvenus à extraire le nombre mystérieux de 666, qui est celui de la *bête*, de la valeur numérique des lettres dont se forme le nom de ce prétendu réformateur ; travail technique, que l'on nomme *chronogramme*, et par lequel on détermine la date d'un événement, en lui appliquant les lettres numérales du nom d'une personne quelconque. Ces glossateurs ingénieux ont cru trouver le nombre de 666 dans le nom de *Martinus Lutherus*, en joignant ensemble les lettres qui le composent. Vous souriez sans doute, lecteur judicieux, de la pitié que vous inspirent des recherches aussi futiles que laborieuses, et vous sentez tout le ridicule d'une telle application.

de l'ordre périodique des solennités chrétiennes, qu'il nous donna, en 1582, le nouveau calendrier qui porte son nom, afin de fixer exactement les termes du temps où l'on doit célébrer la Pâque, et de faire tomber l'équinoxe du printemps au même jour qu'il tomboit dans le temps du concile de Nicée. En considération de ce grand service rendu au genre humain et au christianisme, j'espère que vous effacerez son nom respectable du tableau des antechrists.

Il est encore, au milieu du XVII.<sup>e</sup> siècle, un pontife romain pour lequel je dois réclamer la même exception; Innocent XI étoit, en effet, un souverain juste, un évêque vertueux, un prêtre d'une régularité irréprochable et d'une fermeté qui ne se prête point à l'esprit du temps. Vous savez, Mylord, que ce pape abolit à Rome le dangereux droit d'asile, du consentement de presque tous les potentats. Ce décret pontifical étoit avoué par la sagesse, et son exécution devoit paroître à tous les esprits raisonnables un devoir sacré : le droit d'asile, dont les ministres étrangers jouissoient pour leurs hôtels, et que, par un abus bien coupable, ils étendoient à tout leur quartier, compromettoit la sûreté générale, favorisoit les assassinats, et rendoit toute police impossible. C'étoit un attentat contre l'ordre public, et, sur les représentations du pontife, les états catholiques y renoncèrent. Dans l'église de Saint-Pierre, on admire surtout la statue de la

Vérité ; elle est si belle , qu'un Espagnol en étant devenu amoureux , Innocent XI ordonna qu'elle fût voilée , comme elle l'est encore. Ce pontife charitable fit de son beau palais de Saint-Jean de Latran un hôpital où deux cent cinquante orphelins sont entretenus et instruits. Ce pontife doit donc être absous par vos prélats de l'inculpation odieuse de participer au *mystère d'iniquité*.

Pour en finir sur cet article , car cette lettre est bien longue , permettez-moi , Mylord , de passer à la fin du XVIII.<sup>e</sup> siècle et d'attirer votre attention sur ces deux papes martyrs , dont les longs malheurs et la captivité exaltèrent si fort l'imagination de trois de vos célèbres écrivains , Kett , Daubeny , Faber , qu'ils déclarèrent dans plusieurs sermons et dans deux ouvrages qui eurent une vogue surprenante , que *c'en étoit fait du culte romain* , que *l'idolâtrie papale étoit anéantie* , que *le fils de perdition étoit étouffé* ; enfin , que *l'antechrist avoit cessé d'être*.

Je me bornerai , mon cher Édouard , pour confondre les auteurs de ces diatribes insensées , à citer ici , en forme d'extrait , une apologie de Pie VI , écrite par Mallet-Dupan , citoyen de Genève : « De toutes » les injustices barbares qui forment l'histoire de la » république française , je ne sais s'il en est une qui » soulève autant d'indignation que la froide et systématique atrocité du directoire envers le souverain » pontife. Jamais traitement ne mérita mieux le nom

» d'assassinat : il y auroit eu moins d'inhumanité à  
 » livrer la tête blanchie de Pie VI au fer d'un bour-  
 » reau , qu'à profaner avec étude la sainteté de son ca-  
 » ractère , qu'à l'abreuver d'affronts et de douleurs ,  
 » qu'à le traîner de son palais ravagé dans une terre  
 » étrangère , qu'à promener sa longue agonie de pri-  
 » son en prison , en lui laissant la vie pour en éprou-  
 » ver tous les tourmens. Et sur qui exerçoit-on une  
 » si exécrable violence ? sur un octogénaire aux  
 » portes de l'éternité ; sur un pontife dont la piété  
 » tranquille et sincère , la douceur , la sagesse et la  
 » modération , avoient mérité l'hommage même des  
 » communions séparées de l'Eglise de Rome. Qu'a-  
 » voit-on à redouter de sa caducité ? Quel avantage  
 » pouvoit-on retirer d'une cruauté aussi gratuite ?  
 » Comment pouvoit-il nuire à la France , ce pape  
 » moribond dont la mort ou l'absence n'influoit  
 » en rien sur le sort de ses états , ni sur celui de  
 » l'Eglise ? Étoit-ce un otage dont ils entendoient  
 » s'assurer ? ou bien le fanatisme de la philosophie  
 » avoit-il dicté d'ajouter au nombre des martyrs et  
 » des incalculables victimes qu'il s'est immolées , le  
 » chef suprême d'une religion dont il poursuit l'a-  
 » néantissement ? »

Pie VI a expiré dans les chaînes..... Mais , lors-  
 que vos prélats , Mylord , proclamoient , avec les  
 philosophes , *la destruction de l'antechrist , la*  
*chute de Rome pontificale* , un prodige inespéré , un

événement invraisemblable et qui sort évidemment du cercle étroit des moyens humains, reporta sur son siège spirituel le chef de l'Église. On annonçoit encore à Londres le renversement du trône sacerdotal, et déjà la chaire éternelle étoit rétablie, et Pie VII, le successeur de S. Pierre, siégeoit dans le Vatican. Certes, ce ne sera jamais sans une admiration profonde que la postérité envisagera cette époque fauveuse où se voit visiblement empreint le doigt de Dieu.

Alors la France reprit peu à peu l'attitude d'une nation chrétienne; la religion refleurit au-dehors; et la foi, que les désastres des guerres civiles, l'exil ou la mort prématurée de la plupart des pasteurs, avoient presque éteinte, se ralluma dans les cœurs avec l'espérance et la charité.

Qu'ajouterai-je sur Pie VII (il vivoit encore quand j'écrivois ceci), afin de prouver sa piété profonde, et de justifier la vénération dont l'a honoré l'Europe entière? Je me contenterai de rapporter un seul trait, bien propre à désarmer la haine de vos prélats, et à obtenir d'eux pour cet excellent pontife des louanges et des bénédictions, au lieu d'injures. Pie VII, ayant été sommé, avec tout l'ascendant de la terreur, de se prêter contre les Anglais aux vues de Buonaparte, répondit qu'étant le père commun de tous les chrétiens, il ne pouvoit avoir d'ennemis parmi eux. Vous n'ignorez pas, Monsieur le Comte,

que cet inflexible défenseur de l'équité , plutôt que de plier sur ce point , se laissa constamment outrager , chasser , emprisonner , et commença ce long martyre qui l'a rendu si recommandable au monde.

Après ces deux citations qui démentent suffisamment les allégations erronées de l'évêque de Landaff et de ses collègues , je pense avoir démontré avec la plus grande évidence toute l'absurdité de l'opinion de Luther et de Calvin sur la tendance du chapitre XIII de *l'Apocalypse* , et spécialement sur le sens du verset 18 de ce chapitre. J'ai déjà prouvé que le premier ne croyoit point lui-même à cette glose que lui avoient dictée l'orgueil , la vengeance et la fureur. Quant au second de ces soi-disant réformateurs , vous ne pourrez , Mylord , lire sans étonnement le témoignage positif que lui-même rend au pape , au livre VI de ses *Institutions* , art. 2 : « Dieu » , dit Calvin , « a placé le trône de la religion au centre du monde : il y a fait asseoir un » pontife unique , vers lequel tous les chrétiens sont » obligés de tourner les yeux pour se maintenir fortement dans l'unité. »

J'ai dévoilé avec franchise la cause secrète de l'impardonnable obstination avec laquelle les grands dignitaires du clergé anglican persistent à proclamer l'erreur grossière qui inculpe leur sincérité bien plus que leur jugement.

Il ne me reste plus, Mylord, qu'à vous expliquer la difficulté que vous m'avez proposée; à justifier par des calculs exacts l'interprétation que je vous ai donnée du verset 18 du chapitre XIII de *la Révélation* de S. Jean; ce que je ferai avec détail dans mes deux prochaines lettres.

Je vous salue, mon cher Édouard.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

---

---

 LETTRE XXXVII.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Chablais,  
le 27 janvier 1817.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à Lord ÉDOUARD Comte DE MORELAND,  
à Oxford.

Dans quel abaissement ma gloire s'est perdue !  
Seigneur, dans ton nom seul je mettrai mon espoir ;  
Et par tant de rigueurs mon ame confondue  
S'élèvera vers toi, comme l'encens du soir.

Pour mes fiers ennemis ce deuil est une fête ;  
Ils se montrent, Seigneur, ton Christ humilié :  
Le voilà ! disent-ils ; ses Dieux l'ont oublié ;  
Et Moloch en passant a secoué la tête  
Et souri de pitié !

M. DE LAMARTINE.

CES beaux vers, Mylord, retracent les faits historiques qui servent à résoudre le problème dont vous desirez la solution ; et le calcul comparatif des deux époques auxquelles sont arrivés ces évènements remarquables, doit vous faire trouver dans son résultat la réponse à la question que vous m'avez faite. La première série de ces faits, dont la connoissance est indispensable pour l'interprétation du passage mystérieux de S. Jean, renferme la captivité



de Babylone, la destruction du temple de Salomon, et le triomphe du monarque impie, de Nabuchodonosor, qui força le peuple d'Israël à adorer *la bête*. La seconde série vous offrira, après la révolution d'une longue période, l'embrasement du temple de Zorobabel, l'exclusion des Juifs, la vocation universelle des peuples jusqu'alors étrangers à l'alliance divine, et le commencement glorieux du règne de Jésus-Christ; époque à jamais célèbre, que nous retrace le sublime historien dans le verset 18 du chapitre XIII de son *Apocalypse*. Non-seulement S. Jean s'y est proposé de présenter à notre pensée, dans le salut de toutes les nations et l'établissement de l'Église chrétienne, un puissant contre-poids aux calamités qui signalèrent la première époque, si désastreuse pour les tribus infidèles d'Israël, mais encore il a voulu inviter tout homme sage à comparer attentivement ces deux époques entre elles, à s'attacher fortement à leur méditation, parce que ces vérités historiques, prédites par les prophètes, constatées l'une et l'autre par le fait, sont, pour notre foible intelligence, *autant de points d'arrêt* que saisit la vue intérieure, et qui marquent la route que nous devons suivre pour arriver à la foi, à la confiance dans les promesses divines, à l'adoration de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ.

Ici, Monsieur le Comte, je crois voir votre mécontentement. « Quel rapport peut-il y avoir entre

» ces sujets de haute théologie , et la simple valeur  
» de quelques chiffres dont je vous ai demandé la  
» juste application? » me dites-vous sans doute ; et  
peut-être ajoutez-vous avec Horace : *Non erat his*  
*locus*. Suspendez un instant votre surprise, Mylord ,  
et bientôt la lecture attentive de cette lettre vous  
convaincra que , bien loin d'é luder la difficulté que  
vous m'avez proposée , je l'aborde de front et sans  
hésiter.

Je commence par une observation importante ,  
c'est que le sens du passage en question , si faus-  
sément interprété par l'église anglicane , n'est point  
impossible à pénétrer ; et l'Écriture sainte n'assure  
point que nous ne saurions le comprendre , quoiqu'on  
l'ait toujours considéré comme difficile pour l'en-  
tendement humain : au contraire , elle nous ordonne  
expressément de nous efforcer d'en acquérir la par-  
faite connoissance. Il faut , certes , que ce verset  
mystérieux contienne la plus haute vérité , une  
croyance infiniment salutaire , puisque le disciple  
bien-aimé du Rédempteur recommande fortement  
aux sept églises auxquelles il écrit , de faire de ce  
passage sacré l'objet de leur plus sérieuse étude , de  
soumettre les trois nombres proposés au calcul le  
plus exact , déclarant que *c'est-là la sagesse et la*  
*preuve de l'intelligence*.

Oui, Mylord , aucune démonstration ne pouvoit  
servir davantage à confirmer la foi des adorateurs

de Dieu, à convertir les Juifs au christianisme, à éclairer les sages d'entre les païens, que l'heureuse découverte de l'époque à laquelle tous les oracles étoient accomplis, et qui étoit précisément arrivée dans les jours solennels où l'apôtre-théologien écrivoit ses dernières révélations : ce fut alors, en effet, que *le Fils de l'homme entra dans son règne*; et ce fut très-probablement dans l'unique intention de faire de S. Jean le héraut de ce règne spirituel, que le Seigneur, par un miracle évident, conserva son apôtre chéri, relégué après son cruel martyre dans l'île de Patmos; suivant cette réponse qu'il fit à S. Pierre, qui lui avoit dit : *Seigneur, que deviendra celui-ci ? — Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ?* N'en doutez point, judicieux Edouard : le disciple que Jésus aimoit devoit proclamer à l'univers entier l'avènement du règne de Dieu; c'étoit-là sa mission expresse. Comme la résurrection du Seigneur, sur laquelle repose notre foi, avoit dû être attestée par les apôtres qui en avoient été les témoins oculaires, de même le temps précis auquel le Roi des rois commenceroit à régner, devoit être révélé au monde par celui-là seul de tous les disciples qui avoit été le témoin de ce bienheureux avènement, et qui fut spécialement préservé de la mort que lui destinoit l'empereur Domitien, pour rendre à son divin maître cet éclatant témoignage : « Écrivez dans un livre les choses

» que vous avez vues, celles qui sont maintenant, et  
 » celles qui doivent arriver ensuite », lui avoit dit le  
 Sauveur au jour de sa magnifique apparition (1).

S. Jean s'acquitte sans délai de la fonction sublime dont l'a honoré le monarque suprême : il a entendu avec ravissement le céleste langage de son rédempteur ; sur la terre, il a vu avec admiration la gloire et la magnificence dont le Seigneur est environné dans les lieux célestes ; il proclame formellement ce règne divin qui vient de commencer, qui étoit l'unique but de toutes les révélations précédentes, et qui n'aura point de fin ; et, pour que personne parmi les Israélites et les chrétiens ne puisse révoquer en doute cette vérité consolante et salutaire, l'apôtre déclare qu'on reconnoitra par un simple calcul la réalité de cet avènement si désiré, et qu'il suffit de compter la période de six cent soixante-six années juliennes (2) qui s'étoit écoulée depuis Nabuchodonosor, ce monarque impie qui brûla le temple

(1) *Apocal.* cap. 1, v. 19.

(2) Je prie le lecteur de lire attentivement cette note, et surtout la suivante sur la période julienne ; elles aident à comprendre les rapports du calendrier grégorien avec le calendrier de Jules-César, qui étoit en usage au siècle de S. Jean.

On sait que l'année julienne, ainsi nommée de Jules-César, est solaire ; qu'elle se compose de trois cent soixante-cinq jours et six heures, tandis que la vraie année solaire est de trois cent soixante-cinq jours cinq heures et quarante-neuf minutes. Cette

et la cité de Jérusalem, qui emmena captives à Babylone les tribus d'Israël, qui contraignit la plus grande partie de ce malheureux peuple d'adorer Moloch et de se prosterner devant cette idole infame, appelée *la bête* par le saint auteur de la dernière des révélations; depuis, dis-je, cette époque déplorable où le culte du vrai Dieu fut aboli, jusqu'à une époque plus funeste encore pour les Israélites,

---

correction, tout imparfaite qu'elle est, fut néanmoins utile pour remettre le commencement de l'année au solstice d'hiver. En effet, Sosigène, célèbre mathématicien, que l'empereur avoit fait venir d'Égypte, ne trouva d'autre moyen pour remédier au désordre introduit dans le calendrier par la négligence des pontifes, que celui de prolonger la première année julienne jusqu'à quinze mois ou quatre cent quarante-cinq jours; ce qui la fit surnommer par les chronologistes, *l'année de confusion*. Cependant l'année julienne surpassoit la vraie année solaire d'environ onze minutes; ce qui au bout de cent trente-un ans produisoit un jour de plus. C'est pourquoi le pape Grégoire XIII, en 1582, concerta avec les plus habiles astronomes la correction qu'il falloit faire, afin que l'équinoxe du printemps tombât au même jour que dans le temps du concile de Nicée, et que l'on pût avec précision fixer les termes du temps où l'on doit célébrer la Pâque. On retrancha donc dix jours de l'année 1582, où se fit cette seconde correction; en sorte qu'au lieu du 5 octobre de cette année on compta tout de suite le 15 octobre; vu que, depuis le règne de Jules-César, l'excédant de onze minutes par année avoit formé soixante-dix jours; ce qui avoit considérablement dérangé la fixation de l'équinoxe. Du reste, l'année grégorienne n'est autre que l'année julienne, corrigée par la règle que voici : au lieu que la dernière année de chaque siècle étoit toujours

celle de la destruction de Jérusalem, et du second temple de cette ville, réduit en cendres malgré les ordres exprès de Titus, qui voulut en vain sauver de la fureur de l'armée romaine ce magnifique et incomparable monument : onze cent mille Juifs périrent dans le siège; ceux qui échappèrent furent dispersés, vendus comme esclaves, employés presque tous à bâtir l'arc de Titus, le fameux Colisée,

---

bissextile, les dernières années de trois siècles consécutifs doivent être communes; et la dernière du quatrième siècle, seulement, se compte pour bissextile et se compose dès-lors de trois cent soixante-six jours. — Il faut observer que l'année julienne a été suivie par toutes les nations chrétiennes jusqu'au milieu du xvi.<sup>e</sup> siècle, et par les Anglais jusqu'au milieu du xviii.<sup>e</sup> En 1751, un acte du parlement d'Angleterre ordonna que l'année 1752 et les suivantes commenceroient au 1.<sup>er</sup> janvier; ce qui doit s'entendre du 1.<sup>er</sup> janvier, suivant l'ancien style : mais, afin de réduire la chronologie anglaise au nouveau style, le même acte ordonna de plus que le 3 septembre 1752 seroit compté pour le 14 du même mois. Ainsi l'année anglaise et l'année française ne s'accordèrent parfaitement que le 14 septembre 1752, et l'année 1753 fut la première qui commença précisément au même jour dans les deux chronologies. Tous les états catholiques, de même que les Hollandais, les Danois et les autres peuples protestans, suivent l'année grégorienne. Enfin, comme il n'y a rien de parfait sur la terre, il faut remarquer que, si, dans quatre siècles, l'année julienne avance de trois jours une heure et vingt-deux minutes, le calendrier grégorien, qui néglige la fraction d'une heure et vingt-deux minutes, et qui compte les trois jours seulement, aura, au bout de soixante-douze siècles révolus, un jour entier de mécompte.

et les somptueux édifices qui environnent cet amphithéâtre fameux.

Ces événemens avoient été prédits par le Seigneur lui-même, peu de temps avant sa mort (1). Il avoit annoncé que *Jérusalem deviendrait déserte*; que *l'abomination de la désolation*, prédite par le prophète Daniel, qui écrivoit sous le règne de Nabuchodonosor, et à la cour même de ce prince superbe, *seroit introduite dans le lieu saint* (savoir, les aigles romaines); que *l'affliction de ce temps-là seroit si grande* dans la terre sainte, *qu'il n'y en auroit point eu de pareille depuis le commencement du monde, et qu'il n'y en auroit jamais*.

Tels devoient être les signes précurseurs de l'établissement de *l'Église chrétienne*, qui est *la vraie Sion*, dont les deux premiers temples matériels n'étoient que la figure; *tabernacle divin*, où le fils de Dieu, le Créateur et le Sauveur du monde, sans cesse présent par un miracle perpétuel de sa miséricorde, de sa toute-puissance et de son amour, accomplit lui-même cette promesse si consolante, si honorable pour la foible humanité : « Je serai » toujours avec vous désormais jusqu'à la consommation des siècles (2). »

En effet, Mylord, bien des docteurs chrétiens

---

(1) Matth. cap. xxiv et xxv.

(2) Ibid. cap. xxviii, v. 20.

ont pensé et je suis moi-même porté à croire que toute l'Église primitive entendoit le verset 18 du chapitre XIII de l'*Apocalypse*, et ce chapitre tout entier, comme je le rapporte ici d'une manière succincte, réservant quelques détails pour la lettre suivante. Je dis que le nom de l'homme désigné dans cet oracle mystérieux est celui de l'orgueilleux Nabuchodonosor, qui prêta son pouvoir à la bête, qui contraignit le peuple d'Israël d'adorer son dieu Moloch, et qui fut lui-même changé en bête; de ce prince violent, qui fit jeter dans les flammes Sidrac, Misac et Abdénago, parce qu'ils refusèrent de brûler de l'encens devant cet objet d'une abominable idolâtrie, simulacre du plus impur des démons; idole de jalousie, placée contre le ciel, du côté de l'aquilon (1), afin d'irriter le Dieu fort et jaloux, qui ne donne point sa gloire à un autre, qui seul doit être adoré, parce que lui seul peut faire le bonheur de l'homme, et qu'il est jaloux de notre cœur.

Or la cessation totale du culte mosaïque, du sacrifice perpétuel et de l'adoration du vrai Dieu, arriva l'an 4115 de la période julienne (2).

(1) Ézéchi. cap. VIII, v. 5.

(2) On appelle période julienne un espace de temps qui renferme sept mille neuf cent quatre-vingts ans, par la multiplication du cycle solaire, qui est de vingt-huit ans, du cycle lunaire, qui est de dix-neuf ans, et de l'indiction, qui est de quinze ans : ces trois nombres, étant multipliés l'un par l'autre, donnent



Des détails plus amples sont nécessaires pour bien faire comprendre ce calcul ; je les renvoie à la lettre

une suite de sept mille neuf cent quatre-vingts ans ( 7980 ). La période julienne fut inventée par le savant Joseph Scaliger , comme renfermant toutes les époques , et servant ainsi de moyen prompt et sûr pour faciliter la réduction des années d'une époque donnée à celles d'une autre époque pareillement donnée. Il faut observer ici que la période julienne commence au 1.<sup>er</sup> janvier dans l'année julienne.

Mais, dira-t-on, quelle vraisemblance y a-t-il que l'apôtre S. Jean ait pu faire allusion à la période julienne, inventée par Joseph Scaliger, qui naquit quinze cents ans après la publication de l'*Apocalypse* ? — Je réponds que l'évangéliste théologien se rapportoit, dans le calcul de six cent soixante-six ans, à la période byzantine, qui depuis fut nommée période constantinopolitaine, et qui étoit en usage chez les Juifs, ainsi que parmi les Grecs, bien long-temps avant l'évangéliste ; qu'elle étoit encore uniquement suivie de son vivant.

Je dois ajouter ici que la période julienne de Joseph Scaliger s'accorde exactement avec la période constantinopolitaine, en admettant cette seule distinction, que les cycles solaire et lunaire et celui des indictions s'y comptent différemment, et que la première année de la période julienne diffère de la période byzantine ou constantinopolitaine (1).

(1) Il y a deux Scaliger, également célèbres par leurs ouvrages et par des talens divers. Jules-César Scaliger naquit à la Ferrara, vallée de Caprino, près de Vérone, en 1484. Sa famille, dont on admire aujourd'hui les tombeaux, surtout celui du célèbre Can della Scala, capitaine général de Vérone en 1348, un des plus beaux monumens dans le genre gothique, régna long-temps à Vérone. On a écrit de Jules-César Scaliger qu'il n'y a point eu de plus grand philosophe depuis Aristote, de plus grand poète depuis Virgile, de plus grand médecin depuis Hippocrate. Juste-Lépas dit que les quatre plus grands hommes qui aient paru dans le monde sont Homère, Hippocrate, Aristote et Scaliger. Le célèbre Huet écrivoit que Scaliger sembloit formé par la nature pour que nos derniers temps eussent de quoi opposer à toute l'antiquité.

Joseph Scaliger, son fils, né à Agen l'an 1540, cultiva avec distinction les sciences exactes, la chronologie et l'astronomie. Il avoit atteint l'âge de vingt-deux ans quand

suivante , qui ne sera que la continuation de celle-ci , dont la prolixité pourroit épuiser votre patience et lasser l'attention de l'aimable lady Mortimer.

Je vous salue avec une affection paternelle.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

---

Il embrassa le calvinisme ; mais il regretta vivement jusqu'à sa mort d'avoir reçu sa foi. Comme il témoignoit à son ami le célèbre Peiresc , qu'il auroit désiré de mourir en France pour être enseveli dans le tombeau de son père , Peiresc profita de cette confiance pour lui demander s'il n'avoit pas dessein de finir ses jours dans la même religion que celle que Jules-César Scaliger avoit professée constamment : le mourant ne répondit que par des larmes qui faisoient assez connoître les sentimens de son cœur.

---

## L E T T R E XXXVIII.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Chablais ,  
le 30 janvier 1817.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à Lord ÉDOUARD Comte DE MORELAND ,  
à Oxford.

Dieu chérit de Sion les sacrés tabernacles  
Plus que les teutes d'Israël;  
Il y fait sa demeure, il y rend des oracles.  
Sion, ainsi que lui, ton nom est immortel.

Peuples, frappez des mains : le Roi des rois s'avance ;  
Il monte, il s'est assis sur son trône éclatant ;  
Il pose de Sion l'éternel fondement :  
Son Église frémit de joie et d'espérance.

M. DE LAMARTINE.

J'AI DIT, Mylord, dans ma lettre précédente, que ce fut à l'expiration de la période de *six cent soixante-six ans* (années juliennes), écoulée depuis la cessation totale du culte mosaïque, du sacrifice perpétuel, et de l'adoration de l'Éternel dans la Terre sainte, que commença visiblement le règne de Dieu, ou, pour employer les paroles mêmes du Seigneur, que *le Fils de l'homme entra dans son règne*.

J'ai pressenti une question que doit se faire ici tout esprit judicieux, et que vous êtes en droit de m'adresser vous-même : « En quoi consiste le règne » de Dieu ? » me demanderez-vous. « Quel est, relativement au monde et à la religion, cet événement » d'une si haute importance, que l'Homme-Dieu con- » serva miraculeusement son disciple bien-aimé » pour en être le héraut ? Tous les sages n'ont-ils » pas reconnu, dès l'origine des sociétés humaines, » que le Dieu créateur, immortel, invisible, est » présent partout, qu'il anime sans cesse tout ce qui » respire, qu'il remplit l'univers de son immensité ? »

— Sans doute, répondrai-je, mon cher Édouard, il n'est aucun homme raisonnable qui ne reconnoisse que le Créateur éternel et tout-puissant est le maître souverain de toutes choses, qu'il gouverne tout dans ce vaste univers, sans qu'aucune de ses créatures puisse résister à sa volonté suprême : mais n'oubliez pas d'abord que Dieu est Esprit ; qu'il est le père des esprits, soit des âmes humaines, soit des intelligences célestes ; qu'il veut en être aimé par un effet de leur libre choix, afin de les rendre heureuses : n'oubliez pas non plus que l'âme (c'est là sa propre définition) est ce qui en nous a besoin de Dieu, qui lui est aussi nécessaire que la respiration, l'air et les alimens le sont au corps : n'oubliez pas enfin que, depuis la désobéissance de nos premiers parens, nous naissons tous malades, avec une pente

héréditaire vers le mal; que Dieu ne peut faire le bonheur de l'ame par son habitation au milieu d'elle, à moins qu'elle ne lui donne son cœur, ce cœur qu'il demande et qui est l'autel où il doit seul résider; mais que le cœur de l'homme, entraîné par ses passions, par sa volonté mauvaise, refuse naturellement de se donner à Dieu: telle est la cause de toutes nos souffrances; l'homme devenu chair ne veut pas que Dieu règne sur lui; de là s'est ouvert un abîme de misère qu'est venu combler un abîme inépuisable de charité.

L'homme, qui avoit été séduit par les anges rebelles, continua à suivre aveuglément ses penchans vicieux; il refusa d'écouter avec desir, avec obéissance et avec amour, la voix intérieure de la souveraine sagesse, et fut dès-lors en proie aux regrets, à des angoisses toujours renaissantes et au tourment du remords. Vous sentez, Monsieur le Comte, qu'il étoit infiniment digne de Dieu d'accorder à ses créatures malheureuses une manifestation spéciale, une révélation de sa volonté; de leur faire connoître le secret de leurs forces; de leur fournir les moyens de se réconcilier avec lui, l'auteur adorable de leur être et leur suprême bien.

Dieu daigna donc parler lui-même aux hommes d'une manière sensible, pour les réunir tous dans la croyance aux mêmes vérités, dans la pratique d'un seul et même culte, dans l'exercice des mêmes

vertus, dans la soumission à la même Église. Ces divines instructions, données aux patriarches, continuèrent jusqu'à Noé ; et c'est ce qu'on appelle *la révélation primitive* : Noé la transmit à Sem, son fils aîné, qui la communiqua à sa famille, à ses nombreux descendans ; aussi le nomme-t-on la tradition *semitique*, source unique des notions religieuses qui se répandirent chez les nations. Cette source ne put se conserver pure, et l'erreur ne tarda point à se mêler, dans l'imagination corrompue des peuples, aux divines vérités. Aussi, éternellement charitable, inépuisable dans la sagesse de ses moyens, la Divinité se choisit dans la lignée d'Abraham un peuple qui seroit séparé de tous les autres ; et quatre cents ans après la promesse qu'elle en avoit faite au père des croyans, elle dicta sur le mont Sinaï le décalogue à Moïse ; elle fit oindre Aaron, frère du législateur, en qualité de pontife souverain ; elle mit à part une tribu entière, celle de Lévi, pour rendre au Dieu créateur de tout ce qui existe le culte qu'exigent ses infinies perfections, pour intercéder par la pratique des cérémonies religieuses en faveur du peuple, pour offrir enfin le sacrifice perpétuel, hommage unique, à-la-fois sensible et spirituel, qui caractérise expressément la souveraineté de Dieu et qui n'est dû qu'à lui seul.

Dès les jours de cette alliance solennelle, Dieu put communiquer de nouveau avec sa créature

déchue : il s'entretint avec le législateur des Hébreux ; il daigna lui faire voir quelques rayons de sa gloire éblouissante : il fit plus , il fit placer dans son pavillon ( l'arche sainte , ou le tabernacle du désert ) le symbole redouté de sa présence divine au milieu d'Israël.

C'est dans la *schekinah* [ שכינה ] que résidoit la majesté de Dieu ; elle habitoit sur le propitiatoire entre les chérubins d'or qui y étoient adhérens , ou au-dessus du couvercle de l'arche sainte , sous la forme d'une nuée : aussi est-il dit dans les psaumes , que *Dieu est assis entre les chérubins*. C'est de ce sanctuaire sacré que Dieu rendoit ses oracles , tantôt d'une voix articulée , nommée en hébreu *bathkol* , c'est-à-dire , la fille de la voix ; tantôt par l'*urim* et le *thummim* , le rational ou l'*éphod* d'or que le grand-prêtre portoit sur sa poitrine , et dans lequel étoient enchâssées douze différentes pierres précieuses , suivant le nombre des tribus d'Israël. Vous savez qu'au jour de la consécration de ce tabernacle mobile , dressé par le commandement de Dieu dans les solitudes d'Horeb et de Sinaï , que traversèrent les Juifs durant quarante ans à cause de leurs infidélités toujours renouvelées , et où périrent les *murmureurs* , le symbole de la majesté de l'Éternel descendit avec une splendeur infinie sous la forme d'une nuée , qui s'y reposoit pendant le jour et remplissoit tout le sanctuaire de la gloire

du monarque céleste, tandis qu'une flamme y paroissoit constamment durant la nuit (1).

Vous avez lu ensuite, Monsieur le Comte, que la divine *schekinah* passa avec l'arche sainte dans le sanctuaire de Salomon, lorsque le plus sage des rois fit la dédicace de ce temple magnifique, qu'on avoit été quarante-six ans à bâtir et qui a passé pour une des sept merveilles du monde (2).

Mais ce que vous ignorez peut-être, Mylord, c'est que le symbole de la présence divine, la *schekinah*, subsista toujours dans le temple de Salomon, jusqu'à ce que l'impie Nabuchodonosor détruisit ce chef-d'œuvre de la sagesse, prit et saccagea Jérusalem après un siège de dix-huit mois. Depuis cette époque fatale, le peuple d'Israël, et par conséquent le monde, fut privé de toute communication directe avec l'Esprit éternel et souverain; la *schekinah* fut dès-lors et pour toujours retirée du milieu de l'église; elle ne devoit être remplacée que par ce temple vivant dont le Seigneur disoit aux Juifs rebelles et incrédules: «*Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours.* Or il parloit du temple de son corps », nous dit l'évangéliste (3). Je ne dois pas omettre ici une observation digne de remarque,

---

(1) *Exod.* cap. xl, v. 32.

(2) *III Reg.* cap. viii.

(3) *Joan.* cap. ii, v. 19.



c'est que, dans le Testament grec, le saint tabernacle, ou le sanctuaire, est appelé σκηνή, mot qui est exactement le même en grec que celui de *sche-kinah* en hébreu.

J'ai dit, Mylord, que le nombre mystérieux de 666, dans le verset 13 du chap. XVIII de la *Révélation* de S. Jean, exprime exactement le nombre des années julicennes écoulées depuis le renversement du temple de Salomon, où l'Éternel manifestoit visiblement sa présence, jusqu'à l'horrible sac de Jérusalem : alors le second temple matériel, réduit en cendres, fit place au temple vivant où le Seigneur habite lui-même ; où le sacrifice perpétuel est sans cesse offert par les pontifes sacrés, suivant cette promesse qu'il avoit faite avec serment au roi-prophète : « J'ai choisi Sion pour le lieu de mon repos, je revêtirai ses prêtres d'une vertu salutaire, » et c'est là que j'ai préparé une lampe à mon Christ (1). — « Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher », avoit dit l'Éternel dans les prédictions de Malachie, « mon nom est grand parmi les nations : dans chaque place il y a un sacrifice, et là est offerte en mon nom la victime pure (2) ».

Faites avec moi, mon cher Édouard, ce calcul que la chronologie sacrée soumet à votre examen :

---

(1) *Psalm.* cxxxı, v. 46 et 47.

(2) *Malach.* cap. ı, v. ıı.

le soin que vous y apporterez vous fera trouver l'explication du problème que vous me proposez de résoudre; ce que vous cherchiez vainement ailleurs. Ici rien de vague et d'indéterminé; la solution que je vous présente est fondée sur des calculs positifs qui coïncident avec des faits authentiques : la destruction du temple de Salomon, celle du temple de Zorobabel, sont deux époques dont le souvenir est indispensable pour fixer exactement le temps auquel le fils de Dieu devoit entrer dans son règne, et jeter les fondemens de la sainte Sion, de l'Eglise catholique; temple divin, spirituel, impérissable, dont le nom seroit : *l'Éternel est là* (1).

Oui, Monsieur le Comte, vous ne sauriez réfléchir trop mûrement sur une supputation aussi importante, et qui vous est recommandée en ces termes formels : « C'est ici la sagesse : que celui qui est » intelligent compte le nombre de la bête; car son » nombre est le nom d'un homme, et ce nombre est » 666 (2). »

Considérez donc, Mylord, ces deux époques remarquables que je viens de signaler, comme deux phares lumineux qui brillent dans la nuit des siècles, pour éclairer dans leurs recherches laborieuses les amis sincères de la vérité; pour diriger leurs regards

---

(1) Ezech. cap. XLVIII, v. 35.

(2) Apocal. cap. XIII, v. 18.

sur<sup>e</sup> les voies, d'abord impénétrables, de la Providence; pour leur faire connoître le temps heureux de la visitation, et pour prouver au monde que le Seigneur ne s'est jamais laissé sans témoignage envers les hommes.

Suivez attentivement, mon cher Édouard, ces deux indices fidèles : ces signaux remarquables et frappans conduiront vos pas, non vers la crèche du Messie nouveau-né, que vinrent adorer les mages, guidés par l'étoile merveilleuse qu'ils avoient vue en Orient; non vers le Calvaire, inondé des larmes des trois Maries et du sang du Fils de Dieu, lorsque, sur le Golgotha lugubre, auquel l'astre du jour refusa ses consolantes clartés, le Rédempteur divin d'un monde coupable, *l'Agneau de Dieu*, se laissa *meurtrir*, endura l'opprobre, et perdit volontairement la vie pour nous acquérir le souverain bonheur : mais ces guides assurés dirigeront votre marche et vos regards vers l'étendard glorieux du Fils de l'homme, *rendant la pareille à ses ennemis*, entrant en *possession de sa puissance*, jetant sur la terre les fondemens éternels de *la nouvelle Sion*, de l'Eglise chrétienne, qu'il s'est acquise par son sang précieux.

« Alors », dit S. Jean, « je vis descendre du ciel » la ville sainte, la nouvelle Jérusalem qui venoit » de Dieu, et j'entendis une grande voix qui partoît » du trône, et qui disoit : *Voici le tabernacle de » Dieu avec les hommes, car il demeurera lui-*

« même avec eux ; ils seront son peuple , et il sera  
leur Dieu (1). »

Ici, Mylord, pour faciliter le calcul et rendre ma démonstration plus claire, je ne craindrai pas de me permettre quelques répétitions. Je dirai donc, d'abord, que la cessation du gouvernement théocratique et du culte du vrai Dieu, le triomphe temporaire de l'idolâtrie et la profanation des vases sacrés, arrivèrent l'an 4115 de la période julienne : je dis ensuite que le nom d'homme désigné dans le mystérieux verset est celui du monarque superbe qui substitua le culte de Moloch, appelé *la bête* dans S. Jean, à l'adoration du seul vrai Dieu, et qui fut lui-même métamorphosé en bête, en punition de son orgueil et de son impiété, comme le rapporte Daniel, chapitre iv, verset 13 : « Qu'on lui ôte son cœur d'homme, qu'il lui soit donné un cœur de bête, et que sept temps se passent sur lui. » Plus bas, le prophète ajoute que Nabuchodonosor fut chassé de la compagnie des hommes, et qu'il mangea du foin comme un bœuf. — Je dis, de plus, que si vous soustrayez l'année de la période julienne 4115, époque de la destruction du temple de Salomon, de l'année de la période julienne 4711, dans laquelle naquit Jésus-Christ, le reste est 596, intervalle du temps écoulé entre ces deux époques

---

(1) *Apocal.* cap. xxi, v. 2 et 3.

mémorables. Je dis enfin que, si à ce reste vous avez soin d'ajouter les soixante-dix premières années de l'ère chrétienne, vous trouvez le nombre mystique de 666, que l'évangéliste vous invitoit à chercher : vous arrivez dès-lors à l'époque bienheureuse où commença visiblement sur la terre le règne de Dieu, comme le Seigneur l'avoit prédit lui-même : « Je vous dis en vérité qu'il y en a quelques-uns » parmi vous qui ne mourront point, qu'ils n'aient » vu le règne de Dieu ( 1 ). »

Cependant l'infidélité des tribus d'Israël, sévèrement punie par soixante-dix années de captivité ; leurs rechutes fréquentes et leurs égaremens criminels n'épuisèrent point la source des miséricordes infinies : un abîme de corruption, de misères et de crimes, appela un abîme de charité qui vint le combler. Environ six cents ans après le retour des Juifs de Babylone, suivant la prédiction exacte qu'avoit faite Isaïe, au temps d'Ezéchias, *l'an 4709 de la période julienne*, le dessein immuable et miséricordieux du Créateur de renouer les liens spirituels qui doivent nous unir éternellement à lui, de se rendre visible sur la terre et de chercher ce qui étoit perdu, eut son accomplissement miraculeux : Dieu vint lui-même dans une chair semblable à la nôtre, pour

---

(1) Luc. cap. IX, v. 27.

expier le péché , pour montrer à l'homme coupable , aux anges bienheureux , aux esprits célestes , l'aversion infinie de la Divinité pour le renversement de l'ordre ; et les agonies de l'Homme-Dieu , qui consentit à être immolé pour rendre hommage à la sainteté divine , sont devenues le modèle parfait de l'adoration , de l'obéissance et de l'amour infini que Dieu mérite à jamais de tous les cœurs , de toutes les intelligences et de tous les esprits.

Eh bien ! Mylord , ce sacrifice immense qu'un Dieu de charité se proposa , dès l'origine du mal , des souffrances et de la mort , ayant été consommé d'une manière sanglante , se renouvelle dès-lors chaque jour sur l'autel , sans effusion de sang : le chrétien adorateur n'a point à regretter les symboles représentatifs de la loi mosaïque , ni l'éphod , ni le propitiatoire , ni la *schekinah* , par laquelle Dieu manifestoit sa puissance souveraine ; symbole redouté dont on ne pouvoit s'approcher sans être frappé de mort , comme le fut Oza.

Plus d'emblèmes , plus de représentations , plus de figures ; le voile est déchiré ; le fidèle jouit sans cesse , par la foi , de la présence réelle de Dieu , qui habite lui-même dans son sanctuaire ; qui devient notre aliment spirituel , la nourriture intérieure de notre ame , et qui ne renvoie pas à jeun ceux qui avoient faim , comme il l'a dit lui-même dans le premier discours qu'il fit au peuple pour annoncer les

jours évangéliques : « Bienheureux sont ceux qui  
 » sont affamés et altérés de la justice, parce qu'ils  
 » seront rassasiés (1) ! »

De cette vérité sublime, de l'holocauste perpétuel offert dans le tabernacle et auquel tous les membres du corps de Jésus-Christ sont invités à participer, résultent ces dogmes si consolans, si vrais et si simples : un seul Dieu, un seul culte, une seule adoration, une seule Église, hors de laquelle, comme au temps du patriarche Noé et hors de son arche, il n'y a point de salut. Amour d'un Dieu invisible, imitation de sa charité, obéissance à son Église, qui est son temple vivant, voilà, Mylord, voilà toute la religion catholique ; et son caractère essentiel, celui qui distingue l'Église apostolique de toutes les sectes qui l'ont abandonnée, c'est de reconnoître, de croire et d'adorer la présence réelle de Dieu dans le sacrement de l'eucharistie, quoique, sous le voile des élémens, il se dérobe à nos yeux matériels, suivant cet oracle exprès du prophète qui a écrit *le cinquième Évangile* : « Certainement, Seigneur, vous êtes un Dieu » qui se cache, vous êtes le Rédempteur (2). »

Tel est, Monsieur le Comte, le dogme fondamental que confessent invariablement, comme digne d'une entière croyance, tous les vrais disciples du

---

(1) Matth. cap. v, v. 6.

(2) Isaï, cap. xlv, v. 15.

Seigneur. « Je crois fermement, disent-ils avec tout  
» l'univers catholique, que le Seigneur des cieux  
» daigne habiter sur la terre. Je crois, de cœur et  
» d'esprit, que, sans autre appareil que celui qu'il  
» veut bien recevoir des hommes, le Roi des rois  
» consent à demeurer parmi nous jusqu'à la fin du  
» monde, selon sa promesse. Je crois, en un mot,  
» que dans le très-saint sacrement de l'autel sont  
» contenus réellement et substantiellement, sous  
» les voiles eucharistiques, sous les simples appa-  
» rences du pain et du vin consacrés, le corps, le  
» sang, l'ame et la divinité de Notre-Seigneur  
» Jésus-Christ. »

Ici, Mylord, je dois prévenir une objection spé-  
cieuse que les prélats de l'église anglicane, de con-  
cert avec les luthériens, les calvinistes et les ariens,  
ont faite contre le dogme de la transsubstantiation,  
dès les temps de la prétendue réforme, et qu'ils con-  
tinuent de faire plus que jamais. « C'est une doctrine  
» nouvelle, disent-ils, qui ne date que du IX.<sup>e</sup> siècle ;  
» l'abbé Paschase Ratbert, écrivant un traité sur  
» l'eucharistie pour l'enseignement de ses novices,  
» l'avoit inventée. » Ah ! Mylord, répondrai-je dans  
les expressions énergiques de Rousseau, *ce n'est  
pas ainsi qu'on invente*. Bien loin d'enseigner une  
nouveaué, Ratbert écrit qu'il n'avance rien sur ce  
mystère profond que ce que tout le monde chrétien  
croit et professe. *Quod totus orbis credit et confitetur.*



Ce ne fut qu'au XI.<sup>e</sup> siècle que Bérenger, archidiacre d'Angers, soumettant à l'examen de la seule raison la croyance aux saints mystères, et *ne comprenant pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu, parce que c'est spirituellement qu'on en juge*, ou voulant acquérir de la célébrité, osa attaquer le mystère de l'eucharistie, et enseigner que le corps et le sang de Jésus-Christ n'y sont pas contenus réellement, mais en figure. A peine eut-il publié cette opinion, qu'il vit se soulever l'Église entière, et qu'une réclamation générale s'éleva de toutes parts contre cette dangereuse erreur, qui fut réfutée par tous les écrivains catholiques, comme étant contraire à la croyance constante de tous les chrétiens, comme une hérésie impie : ils s'efforcèrent, par plusieurs écrits, de ramener le novateur à de meilleurs sentimens... « Je ne puis comprendre », leur répondoit Bérenger, « comment le pain consacré devient le corps du » Christ. » — « Mais pourquoi », lui répliquoit-on, « pourquoi chercher à comprendre ce qui est incur- » préhensible ? Et comment pourriez-vous parvenir à » concevoir par la raison ce qui est au-dessus de la rai- » son ? C'est par la foi à la parole de Dieu que l'on croit » les mystères célestes, et la foi recevra un jour » sa récompense ; elle sera changée en vue. » Certes, il est aussi facile à Jésus-Christ de changer le pain en son corps, que de créer la lumière par sa parole ; que de rassasier cinq mille hommes, sans compter

les femmes et les enfans, avec cinq pains et deux poissons; et quatre mille hommes, ainsi que leurs familles, avec sept pains; que de se transfigurer lui-même et devenir brillant comme le soleil, lorsqu'il s'entretint avec Moïse et Élie sur le mont Thabor. Je dirai donc, Mylord, avec un saint évêque, que si le *premier prodige* de Jésus-Christ fut de changer l'eau en vin, le *dernier miracle* qu'il fit dans sa carrière mortelle, fut de changer le pain et le vin de la sainte cène en sa propre chair et en son sang sacré.

Et comment, je vous le demande, mon cher Édouard, comment Ratbert auroit-il osé en appeler à la croyance universelle de toutes les églises sur la transsubstantiation; si cette sainte doctrine n'avoit été universellement professée? Au reste, S. Justin, contemporain de l'apôtre S. Jean, écrivoit : « Jésus-Christ a institué un vrai sacrifice avec le pain et le vin que l'on offre en tous lieux, suivant la prédication de Malachie (1). » — « C'est le sacrifice de la nouvelle loi », dit S. Irénée, au second siècle. — « Le corps et le sang de Jésus-Christ étoient préfigurés par le pain et le vin qu'offrit Melchisedech, roi de Salem et prêtre du Très-haut, lorsqu'il vint à la rencontre d'Abraham, vainqueur de ses ennemis », ajoute S. Cyprien. Dirai-je enfin que S. Chrysostome, S. Augustin, S. Ambroise,

---

(1) *Dialog. cum Tryphone Judæo.*

s'accordent expressément sur cet article de foi ; et que S. Léon , S. Grégoire-le-Grand , et le vénérable Bède , désignent tous trois également l'eucharistie sous le nom de *sacrifice de la messe* ( 1 ) ?

Je dois ajouter ici , mon cher Édouard , que l'hérésie de Bérenger fut condamnée tout d'une voix par onze différens conciles , qui ne purent entendre sans horreur cette nouvelle doctrine opposée à la foi que l'Église universelle a professée dès les premiers temps , et que professe encore toute la catholicité , indépendamment des églises grecque , russe , arménienne , qui se glorifient toutes également de recevoir dans le sacrement de l'eucharistie la vraie chair

---

( 1 ) Il est difficile de concevoir que Martin Luther ait eu l'extravagance de publier l'absurde et sacrilège motif qui lui fit abolir le *sacrifice de la messe* ; et , si l'on ne savoit que sa prétendue réformation n'eut de succès que celui que lui assurèrent les intérêts politiques des princes d'Allemagne , qui vouloient , à tout prix , secouer le joug de l'empereur , on ne pourroit comprendre que Luther , dans le xvi.<sup>e</sup> siècle , où fleurirent Érasme et tant de personnages distingués par leur érudition , fût parvenu à inspirer de la confiance aux hommes éclairés et religieux de son parti. Qui pourroit lire sans étonnement ce que le soi-disant réformateur a pris soin de rapporter lui-même dans son livre de *Unctione et Missa privata* , tome VII de ses œuvres , p. 228. Il dit sérieusement que le diable lui apparut à l'heure de minuit , et que , dans une longue conférence qu'il eut avec l'esprit infernal , laquelle il rapporte tout entière et jusqu'à dans les moindres détails , Satan le convainquit que l'adoration de la messe est une idolâtrie ; qu'il se vit donc forcé de l'abroger , quoiqu'il sentit qu'on l'accuseroit d'inconséquence :

et le sang sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je finis l'exposé succinct de cette hérésie anathématisée tant de fois, en rappelant la rétractation formelle que souscrivit, à deux diverses reprises, Bérenger, qui se condamna lui-même publiquement, et qui confessa que le pain et le vin qu'on met sur l'autel du saint sacrifice de la messe, sont, par la vertu toute-puissante des paroles de Jésus-Christ, changés substantiellement en la propre chair du Sauveur et en son vrai sang; en sorte que le corps qu'y reçoivent les communians, est le même qui est né de la Vierge Marie, qui a été attaché à la croix, et qui est assis à la droite du Père.

---

car, ajoute-t-il, quelque ardent desir que j'eusse de renverser le dogme de la présence réelle, puisqu'en le détruisant dans l'esprit de mes sectateurs je portois un coup mortel au papisme, je ne pus néanmoins effacer de mon cœur cette sainte vérité, qu'y ont à jamais imprimée les passages les plus formels des saints évangiles.

Judicieux lecteur, voyez toute l'inconséquence de ce malheureux hérésiarque: d'un côté, sur la parole du démon, il abroge le sacrifice de la messe, et veut impérativement que ses disciples ajoutent foi à la déclaration expresse de l'ennemi de Dieu; il obéit lui-même à la perfide séduction de Satan, et refuse d'adorer la sainte hostie, la victime sainte et pure, dont il reconnoît sur l'autel la présence et la divinité: d'un autre côté, il insulte grossièrement les sectateurs de Zwingle et de Calvin, qui nioient la présence réelle, et qui jusqu'à ce jour persistent à la nier. Luther soutient qu'ils sont possédés du diable; il les condamne au feu éternel. Quelle inhumanité! quel délire! Et cet insensé a pu pervertir des millions de chrétiens!

Cette hérésie , qui avoit troublé la paix de l'Eglise du Seigneur , fut pour lors anéantie ; elle ne reparut que plus de cinq siècles après , lorsque Luther , de l'ordre des ermites de Saint-Augustin , esprit inquiet , cupide et présomptueux , s'avisa d'exhumer l'erreur du premier hérésiarque. Calvin , curé de Noyon , second chef des protestans , ayant eu le malheur d'étudier à Bourges sous un maître imbu des opinions nouvelles , enchérit sur Luther ; il nie le dogme de la présence réelle : il enseigne que le libre arbitre est entièrement éteint par le péché ; que Dieu a créé la plupart des hommes pour les damner , non à cause de leurs crimes , mais parce qu'il lui plaît ainsi : il assure qu'il n'y a point de purgatoire , ou de séjour intermédiaire après la mort entre le ciel et l'enfer ; il rejette le mérite des bonnes œuvres , l'invocation des saints , les indulgences , et même , Mylord , votre hiérarchie ; il ne veut ni pape , ni évêques , ni prêtres , ni culte extérieur.

C'est ainsi , Monsieur le Comte , qu'un *abime appelle un autre abime* , suivant le langage de l'auteur sacré : et pour vérifier cet oracle , vous avez déjà reconnu avec moi que le luthéranisme et le calvinisme ont disparu sur le continent ; que le socinisme y a pris leur place ; qu'ensuite le matérialisme et l'athéisme lui ont succédé dans le cœur d'une multitude de gens ; que l'un et l'autre de ces monstres réunis causèrent dernièrement l'affreux

révolution politique qu'avoit enfantée , trois siècles auparavant, la révolution religieuse ; que toutes deux enfin menacent de ruiner de fond en comble l'édifice social, si l'on ne revient à l'unité de la foi.

Or c'est dans la doctrine de la présence réelle et du sacrifice perpétuel, Monsieur le Comte, que consiste essentiellement *le règne de Dieu*, ou le christianisme spirituel, quoique, dans une acception générale, on entende par ce grand avènement que tous les prophètes ont annoncé, la prédication de l'évangile, l'établissement de l'Église de Jésus-Christ, et la pratique des vertus religieuses. Pour vous convaincre de la justesse de cette définition, consultez avec moi les annales de l'Église primitive : vous verrez, d'abord, que les premiers chrétiens communioient tous les jours ; qu'ils entendoient par le pain quotidien de l'oraison dominicale le corps de Jésus-Christ, *le pain de vie, le pain qui est descendu du ciel*, la nourriture de l'âme, qui est au-dessus de toute substance matérielle : *Panem supersubstantialem da nobis hodie*. En effet, aujourd'hui et quotidien paroissent un pléonasme. Il est si vrai que l'Église primitive entendoit cette demande dans un sens purement spirituel, que les personnes seules qui avoient été admises à participer à la célébration des saints mystères, pouvoient prononcer la prière qu'enseigne le Sauveur, et qu'on appeloit alors *l'oraison secrète* : car les premiers chrétiens

ne demandoient à Dieu rien de temporel ; ils se reposoient de toutes les inquiétudes de la vie transitoire sur celui qui revêt les lis des champs , qui fournit aux habitans de l'air leur pâture journalière , qui apaise la faim et qui étanche la soif du lion et du tigre rugissant dans les solitudes brûlantes du désert. Ils savoient que le Dieu infiniment bon , sage et tout-puissant , qui conserve les créatures irraisonnables , prend à bien plus forte raison le soin le plus tendre de ses enfans ; qu'il leur maintient les forces nécessaires à l'entretien de la vie corporelle , et bénit leur légitime travail : aussi ne lui demandoient-ils , chaque jour , que cet aliment divin qui est au-dessus de toute substance matérielle , *le pain qui est descendu du ciel* , afin que celui qui en mange , ne meure point , suivant ce que le Seigneur a dit lui-même : « Celui qui mange ma chair et boit » mon sang a la vie éternelle , et je le ressusciterai » au dernier jour. »

J'ai sous les yeux une preuve frappante de cette opinion des chrétiens touchant la quatrième demande de l'oraison dominicale , dans la fidèle et correcte édition *in-folio* du Testament grec donnée par le savant Érasme , qui avoit trop d'esprit , de science et de bon sens pour embrasser le schisme de Luther.

En tête de la prière que le Seigneur enseigne à ses disciples , il a imprimé ce titre pour en désigner

l'objet principal, *Περὶ τῆς αἰτησίης τοῦ σώματος τοῦ Κυρίου*, c'est-à-dire, *De petitione corporis Domini*, ou « Tou- » chant la demande du corps du Seigneur. »

Cette observation importante me conduit, Mylord, à résoudre une difficulté que les communions dissidentes ne cessent point d'élever contre nous. « Pourquoi », disent les protestans, et c'est une des causes spéciales qui en ont empêché plusieurs de se réunir à nous, « pourquoi l'Eglise romaine » ne permet-elle qu'aux prêtres seulement de com- » munionner sous les deux espèces ? » — Je réponds, d'abord, qu'il est certain que Notre-Seigneur a institué l'eucharistie sous les deux espèces. Mais observez, mon cher Édouard, qu'il en fit alors un *sacrifice*, aussi bien qu'un *sacrement* : rappelez-vous que ses douze apôtres seuls étoient présens ; qu'il leur conféra, dans cet instant solennel, l'*ordination sacerdotale*, non-seulement afin qu'ils pussent administrer le saint sacrement, mais encore afin qu'ils reçussent de lui le don miraculeux de communiquer à tous les prêtres le pouvoir virtuel d'offrir le sacrifice.

Mais, pour l'oblation du sacrifice, il falloit que la victime sainte fût immolée *réellement*, comme elle l'est *mystiquement* aujourd'hui dans le sacrifice de la messe ; il falloit encore que l'holocauste fût consommé par le crucifiement du corps sacré et l'effusion du sang du Fils de Dieu ; il falloit enfin que les



apôtres, en tant que prêtres du Seigneur, participassent à ce sacrifice expiatoire : aussi Jésus-Christ leur donna-t-il ce commandement, comme ils recevoient de lui l'ordination sacrée : *Buvez-en tous*. C'est comme prêtres, et non comme laïcs, que les apôtres durent obéir à cet ordre suprême ; et c'est par la même raison que, dans le sacrifice de la messe, la séparation symbolique de la chair et du sang est opérée par l'*hostie consacrée* et le *calice béni* : aussi le prêtre *qui offre le sacrifice*, doit-il communier sous les deux espèces.

Il est si vrai, Mylord, que la *manducation de l'hostie* constitue seule le sacrement, et que la participation à la coupe sacrée n'appartient qu'au sacrifice, que, dans le culte catholique romain, les évêques et les prêtres qui veulent communier, lorsqu'ils n'offrent point le saint sacrifice de la messe, ne communient que sous une espèce. En effet, le corps et le sang divins de Jésus-Christ, étant substantiellement, également et entièrement présens sous chaque espèce, sont également, substantiellement et entièrement administrés aux communians, quelle que soit l'espèce consacrée qu'ils reçoivent. Toute l'histoire ecclésiastique vient attester cette vérité : on y voit qu'on donnoit la sainte communion aux enfans nouveau-nés et baptisés, en versant dans leur bouche quelques gouttes du calice de l'eucharistie ; tandis que, dans les II.<sup>e</sup>, III.<sup>e</sup> et IV.<sup>e</sup> siècles,

Tertullien, S. Basile, S. Cyprien, S. Chrysostome, ont écrit que le saint sacrement étoit conservé sous la forme de pain dans les oratoires ; pour servir de viatique aux malades en péril de mort, et que les chrétiens primitifs le conservoient dans leurs maisons pour la communion particulière ; enfin, que, dans les expéditions maritimes, les voyageurs portoient le très-saint sacrement dans leurs cravates ; autour de leur cou.

Mais, sous ce rapport, Monsieur le Comte, relisez les évangiles ; vous y entendrez ces paroles expresses du Sauveur du genre humain : « Je suis le » pain de vie : si quelqu'un mange de ce pain , il vivra » éternellement ; le pain que je lui donnerai , c'est » ma chair que je viens donner pour le salut du » monde : celui qui me mange , vivra par moi ( 1 ). » Vous y verrez, ensuite, que, lorsque Jésus-Christ apparut, le jour même de sa résurrection, à Cléophas et à l'autre disciple qui l'avoient reçu à Emmaüs, *il prit du pain, le bénit, le rompit, et le donna à ces deux témoins fidèles, qui ne le reconnoissoient pas : leurs yeux dès-lors furent ouverts, ils le reconnurent ; mais il disparut de devant leurs yeux* ( 2 ). Or c'est la communion sous une seule espèce, sous la forme de pain seulement, qu'il avoit

( 1 ) Joan. cap. vi, v. 30 et 31.

( 2 ) Luc. cap. xxiv, v. 30 et 31.

administrée à ces deux disciples. Il est dit des chrétiens résidant à Jérusalem, qu'ils persévéroient dans la doctrine de la foi, dans la prière, et dans la fraction du pain (1); et des fidèles qui habitoient la Grèce, qu'à l'arrivée de S. Paul dans cette contrée, ils s'étoient réunis, le premier jour de la semaine, à Troas, pour rompre le pain (2) : ce qui prouve évidemment que les apôtres eux-mêmes donnoient plus fréquemment la communion sous une seule espèce.

Permettez, Mylord, que j'invoque ici deux témoignages qui ne pourront vous être suspects; d'abord, celui de Luther lui-même, qui blâme avec aigreur Carlostadt et plusieurs de ses disciples d'avoir en son absence introduit dans le culte d'*insignifiantes nouveautés* (c'est le mot qu'il emploie), et de faire consister le christianisme dans des choses qui ne sont d'aucune importance pour le salut, *comme de communier sous les deux espèces*. J'en appelle ensuite au synode de Poitiers, dans lequel, en 1560, les pasteurs calvinistes de France prirent cet arrêté : « Le pain de la sainte cène doit être administré » seul, sans la coupe, aux personnes qui ne peuvent » boire de vin; toutefois, s'ils protestent que ce n'est » point par mépris qu'ils s'en abstiennent. »

---

(1) *Act. apost.* cap. II, v. 42.

(2) *Ibid.* cap. XX, v. 7.

Il est donc reconnu , même chez les calvinistes , que le sacrement de l'eucharistie consiste essentiellement dans la fraction du pain , tandis que tout membre fidèle de l'Église catholique croit sincèrement qu'en recevant avec foi l'hostie consacrée , il reçoit réellement le corps , le sang , l'ame et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il reste donc vrai que la communion du calice n'est indispensable qu'aux pontifes et aux prêtres , qui , ayant succédé aux apôtres dans l'ordre sacerdotal , doivent nécessairement offrir le *sacrifice de la messe* sous les deux espèces.

Trois exceptions qui se présentent , Mylord , ne servent qu'à confirmer la règle établie. L'une est celle des Hussites de la Bohême , nommés *Calixtins* , qui obtinrent le calice au concile de Bâle : c'étoit l'unique condition à laquelle ils attachoient leur entière soumission à l'Église romaine , dont d'ailleurs ils professoient purement tous les articles de foi. La seconde exception est celle que nous fournit le décret de Pie IV , qui , à la demande de l'empereur Ferdinand , autorisa plusieurs évêques d'Allemagne à accorder la coupe de l'eucharistie à ceux de leurs diocésains qui la desireroient. La troisième exception nous est offerte par les rois de France , qui , depuis le règne de Philippe , ont eu le privilège spécial de communier deux fois sous les deux espèces , à leur sacre et à leur mort , soit comme fils aînés de

l'Église catholique, soit en leur qualité d'évêques extérieurs, titre dont aimèrent à s'honorer Constantin-le-Grand et Charlemagne.

Ici, mon cher Édouard, vous vous tromperiez fort, si vous pouviez croire que j'ai perdu de vue l'objet principal que j'ai à vous exposer; je veux dire *le règne du Fils de l'homme*, que l'apôtre S. Jean avoit la mission expresse d'annoncer.

C'est dans la présence réelle de Jésus-Christ sur l'autel du sacrifice, que consiste essentiellement le règne de Dieu : c'est par le très-saint sacrement qu'il nous vivifie, qu'il nous crée de nouveau, qu'il nous rend participans de la nature divine, et qu'il établit son royaume dans nos cœurs. La prédication de l'évangile n'étoit que le moyen d'accomplir ce but unique qu'il s'est proposé dans son incarnation, dans sa mort sanglante, dans sa résurrection, dans son ascension vers les lieux célestes, où il est assis à la droite de Dieu; et, s'il a établi son Église sur la terre, c'étoit pour y demeurer à jamais avec nous, pour devenir notre nourriture : car *l'homme ne vit pas de pain seulement*, c'est-à-dire, d'alimens matériels et visibles; quant à son esprit immortel, *l'homme vit du verbe ou de la parole qui sort de la bouche de Dieu* (1). Le Seigneur nous dit ailleurs d'une manière précise, que *le royaume de Dieu est au-*

---

(1) Math. cap. iv, v. 4.

*dedans de nous, qu'il ne consiste point en des circonstances extérieures, qu'il ne vient point avec éclat; qu'il est invisible, intérieur et spirituel : Non venit regnum Dei cum observatione.... Ecce enim regnum Dei intra vos est (1).*

Je devois donc, Mylord, établir d'abord la présence réelle de Dieu dans le sacrifice de la messe et dans le sacrement de l'eucharistie, puisque c'est ainsi qu'il demeurera avec nous jusqu'à la fin, puisque c'est par-là qu'il règne véritablement sur son Eglise sainte, et que le tabernacle de l'autel est le palais de la Divinité.

Ce n'est pas que les diverses époques qui signalent à nos yeux le triomphe du christianisme, les événemens divers qui favorisèrent son accroissement graduel, et les phases remarquables que l'Eglise a parcourues, n'aient été révélés à l'évangéliste qui devoit en être le héraut. On ne peut lire attentivement cette révélation, sans reconnoître que l'Esprit de vérité déroula aux regards prophétiques de S. Jean les pages volumineuses de l'histoire de l'Eglise. Ici, *le Roi des rois lui fait entendre sa voix éclatante, qui étoit comme le bruit des grandes eaux; le Seigneur tient dans sa main droite sept étoiles; ses yeux paroissent comme des flammes de feu; son visage est aussi resplendissant que*

---

(1) Luc. cap. xvii, v. 20 et 21.

*le soleil dans sa force. Là, S. Jean voit sous l'autel les ames de ceux qui ont souffert la mort pour la parole de Dieu : ce sont les esprits de ces chrétiens fidèles que des tourmens inouïs ne purent effrayer ; qui couroient au martyre comme à la conquête d'une couronne ; qui bravèrent l'opprobre de l'échafaud, la cruauté des bêtes féroces se repaisant de leurs chairs palpitantes ; qui se laissèrent consumer par les flammes dévorantes des bûchers avec une héroïque résignation, pour l'amour de Jésus-Christ. Et cet héroïsme surhumain, dont l'histoire profane n'offre aucun exemple, dura plus de trois siècles, jusqu'à l'abdication de Dioclétien et à la mort du sanguinaire Galérius ! Après les jours de cette dernière tribulation, où le sang des martyrs, en humectant la terre, enfanta à l'Eglise naissante une multitude innombrable de nouveaux enfans, où les faux dieux et leurs idoles tombèrent abattus par la patience des saints, et où les victimes généreuses convertirent les bourreaux, à cette époque fortunée l'évangéliste vit le christianisme s'asseoir avec le grand Constantin sur le trône des Césars.*

Ce n'est plus dès-lors, Monsieur le Comte, non, ce n'est plus dans les lugubres catacombes, dans les antres des rochers, dans des souterrains presque inaccessibles, que s'offre le sacrifice perpétuel : S. Jean voit en esprit s'élever cette basilique superbe

où reposent les corps des confesseurs de la foi , ceux de S. Pierre et de S. Paul ; temple d'une noble architecture , où se rassemblent de toutes les parties de la terre les adorateurs de Dieu ; foible mais fidèle image de cet édifice indestructible , qui n'a point été fait de main d'homme , et dans lequel les rachetés des deux sexes , de toute tribu , de tout âge , de toute nation sous le soleil , viendront , après les jours de l'épreuve , se réunir pour louer à jamais le Seigneur.

Tel est le tableau du glorieux règne que trace avec une plume de feu l'évangéliste qui en fut en esprit le héraut , le peintre et l'historien. Cependant il continue ce tableau magnifique par une frappante description , celle de la chute de la Babylone moderne , de la ville qui est assise sur les grandes eaux , et enivrée du sang des martyrs ; il la nomme *la grande prostituée* : il prédit la ruine prochaine de l'empire antichrétien de Mahomet ; le saint apôtre voit , par l'inspiration de l'Esprit saint , l'étendard de la croix , si long-temps abattu et foulé aux pieds par les musulmans féroces , planté sur les minarets de Sainte-Sophie , au lieu de l'homicide croissant : *Il parut dans le ciel un grand prodige (1) ; c'étoit une femme qui étoit revêtue du soleil* ( le soleil de justice , l'orient d'en-haut , l'astre du Fils de l'homme ) ,

---

(1) *Apocal. cap. xii, v. 1.*



*Cette femme tenoit la lune sous ses pieds* ( le croissant , signe sanglant du mahométisme, que la sainte Vierge foule sous ses pieds ). *Cette Vierge portoit sur sa tête une couronne de douze étoiles* ( ce sont les douze apôtres ).

S. Jean termine enfin sa révélation miraculeuse par la prédiction du second avènement du Seigneur, du rétablissement de toutes choses, et du jugement dernier.

Mais je ne saurois trop le redire , mon cher Édouard , tant je voudrois inculquer cette salutaire vérité dans votre pensée : toutes ces manifestations ne sont que les circonstances extérieures et purement temporelles du règne de Dieu , qui habite au milieu de son Église , qui la conduit en toute vérité , qui en régénère sans cesse les membres , en les nourrissant de la substance divine de sa chair et de son sang dans le sacrifice de la messe et la participation au saint sacrement : c'est ainsi que Dieu règne ; c'est ainsi que , par un miracle perpétuel de son infinité , de sa puissance suprême , et de son amour , il descend dans notre ame , et qu'il établit son trône dans nos cœurs.

Mylord , si les preuves internes manquoient pour constater cette consolante vérité , il suffiroit d'une preuve sensible , externe , il est vrai , mais bien capable d'entraîner la conviction : c'est l'effet admirable , c'est l'édification que produit chaque année

la procession du saint-sacrement, le jour de *la Fête-Dieu*. C'est la fête des fêtes, la fête du sacre de Jésus-Christ, l'anniversaire du jour bienheureux où *le Fils de l'homme entra dans son règne*. Pompe pleine d'éclat et de majesté, son cérémonial auguste et sévère respire néanmoins la simplicité, la candeur et l'innocence. Cette fête sublime, unique dans son but, pénètre l'âme, saisit l'imagination et touche le cœur, de l'aveu même des philosophes, des incrédules et des protestans. C'est l'hommage sincère que viennent rendre au Sauveur du monde, à leur créateur et à leur monarque, tous ses sujets heureux et fidèles. L'impression que fait éprouver généralement le touchant appareil de cette fête, n'a rien de matériel, de physique et de mondain ; c'est une impression toute morale : l'esprit humain se voit alors, par la foi, en la présence même de son puissant Rédempteur, et la pompe eucharistique a quelque chose d'une apparition divine. Une grande pensée préside à cette solennité, et l'âme humaine s'élève vers les choses invisibles. De toutes parts, les simples habitans des hameaux, des grandes cités, de la capitale, ornent de rameaux verts, de feuillages, de tentures et de fleurs, les places publiques, les façades et les portes de leurs maisons ; tandis que de chaque nef et des saints parvis, sous la bannière de la Vierge divine, se répandent les colonnes serrées des jeunes néophytes et des catéchumènes, couvertes de longs voiles d'une

éclatante blancheur, pour offrir au Roi des rois un gage public de reconnaissance, d'amour et d'adoration. Cependant des chants de triomphe se font entendre; les cloches harmonieuses résonnent dans les airs; le cortège religieux s'avance à pas lents; le dais somptueux, les rangs vénérables des pontifes et des prêtres, mille encensoirs, des lampes de feu, annoncent la présence du Seigneur, et le peuple s'agenouille devant celui qui l'a racheté par son sang de l'éternelle mort: c'est avec la spontanéité de l'enthousiasme que les genoux fléchissent; tous les cœurs s'élèvent vers les lieux très-hauts, où sont les martyrs glorifiés dont les saintes images sont offertes aux regards des fidèles. On prie Dieu intérieurement, et l'on adore en silence ce Dieu de vérité qui accomplit alors sa promesse: « Je marcherai moi-même au milieu de vous; vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu (1). »

Certes, Mylord, tant que la fête anniversaire du Fils de l'homme sera célébrée avec ferveur, elle attestera invinciblement au monde le règne de Jésus-Christ; et, si la foi venoit à s'éteindre, si les chrétiens pouvoient cesser de croire à la présence réelle du Seigneur, si le sacrifice de la messe devoit un jour être interrompu, dès-lors il n'y auroit plus d'adoration, plus de culte, plus de vrai christianisme. J'aime

---

(1) *Lévitique*, cap. xxvi, v. 12.

à citer ici les énergiques expressions de l'illustre auteur de la *Législation primitive* : « Si le christianisme pouvoit périr, écrivoit-il naguère, la société auroit vécu. »

Mais nous avons, pour nous rassurer contre cette crainte chimérique, la promesse positive du Seigneur : *Et voilà*, dit-il avant de monter au ciel, *que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles*, jusqu'à ce que le premier ciel et la première terre aient disparu ; jusqu'à ce que j'aie créé un ciel nouveau et une terre nouvelle, et que la mort ne soit plus ; jusqu'à ce que je vienne de nouveau pour rendre à chacun selon ses œuvres. Objet de l'espérance de tous les hommes de prière et de desir, consommation impatientement attendue, l'Eglise militante, cette épouse fidèle de Jésus-Christ, l'invoque par ses vœux les plus ardents ; elle lui dit sans cesse : *Oui, Seigneur Jésus, venez ! venez bientôt !*

Alors, Monsieur le Comte, mais alors seulement, celui que l'amour infini qu'il nous porte, engagea à voiler les rayons éblouissans de sa divinité, à s'humilier lui-même jusqu'à l'ignominie et à la mort de la croix ; ce Dieu de miséricorde, qui a fait plus encore, qui a consenti à descendre pour nous un degré plus bas, à envelopper sa nature humaine sous le voile visible des élémens qui servent à l'homme de nourriture ; qui a voulu devenir lui-même notre

aliment journalier, être salué de nos lèvres, et logé dans notre sein pour nous rendre la vie spirituelle que nous avions perdue, pour nous créer de nouveau par la substance divine de sa chair et de son sang, pour demeurer à jamais en nous comme la vie même de notre ame; alors, dis-je, Mylord, mais alors seulement, le Fils unique de Dieu, dépouillant le voile élémentaire sous lequel il s'étoit caché dans le très-saint sacrement, nous apparaitra dans la gloire de son Père; *nous le verrons alors tel qu'il est, parce que nous serons devenus semblables à lui.*

A cette venue glorieuse, tant prédite par tous les prophètes, tant méprisée des esprits moqueurs, tant espérée par les ames saintes, se fera entendre un cri; cri d'allégresse, cri de ravissement, cri de triomphe: *Voici l'époux qui vient! allons au-devant de lui.* Alors le vrai Joseph se manifestera à ses frères; il jettera à leur vue ce cri d'attendrissement: *Ah! mon peuple!* et l'Eglise lui répondra par ce cri d'un mutuel amour: *Ah! mon Dieu (1)!* Heureux dès à présent ceux à qui il est donné d'avoir quelque pressentiment de cette félicité indicible! Ils diront alors: « Louez Dieu, parce que le Fils de l'homme, » le Très-haut, le Tout-puissant, est entré dans son » règne (2). »

---

(1) Osee, cap. II, v. 24.

(2) Apocal. cap. XIX, v. 6.

Tel est, Mylord, le but de la révélation apocalyptique : celui d'annoncer, de décrire, d'enseigner à nous et à nos enfans le premier et le dernier avènement du *règne de Dieu*. Je vous ai clairement exposé toute la tendance du XII.<sup>e</sup> chapitre de ce livre admirable, et surtout du verset 18, que vos prélats, ou par ignorance, ou sciemment, ont si faussement et si ridiculement interprété. Si vous êtes satisfait de la solution du problème que vous m'aviez donné à résoudre, j'espère que vous remplirez la condition formelle que vous avez bien voulu attacher au succès de mon travail ; et en attendant que je vous fasse parvenir mes trois dernières lettres, je vous salue avec la plus tendre affection.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

---

## LETTRE XXXIX.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Chablais,  
le 3 février 1817.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à Lord ÉDOUARD Comte DE MORELAND,  
à Oxford.

Quin et supremo cùm lumine vita reliquit,  
Non tamen omne malum miseris, nec funditus omnes  
Corporeæ excedunt pestes; peuitusque necesse est  
Multa diù conereta modis inolescere miris.  
Ergò exercentur pœnis, veterumque malorum  
Supplicia expendunt. Aliæ panduntur inanes  
Suspensæ ad ventos; aliis sub gurgite vasto  
Insectam eluitur scelus, aut exuritur igni.  
Quisque suos patimur manes; exinde per amplum  
Mittimur Elysium, et pauci læta tenemus (1).

VIRG. *Æneid.* lib. vi, v. 735.

JE crois vous voir sourire, Mylord, à la lecture  
de cette épigraphe, extraite du livre le plus intéres-  
sant du poème de Virgile, qui avoit tiré cette doctrine

- (1) Même, lorsque la mort brise ses premiers nœuds,  
Par des tourmens divers l'ame expie en ces lieux  
Tous les crimes du corps dont elle fut complice,  
Et ses plaisirs d'un jour, puis d'un long supplice.  
Les maux contagieux sur la terre amassés,  
Par des feux dévorans doivent être effacés :  
Les unes dans les airs voltigent suspendues,  
Les autres sous les eaux gémissent confondues :  
Chacun subit sa peine; et bien peu sont admis  
Dans les champs fortunés à la vertu promis.

GASTON, trad. de l'*Énéide*, liv. vi, v. 854.

de Platon, de Pythagore, et de la description des mystères d'Éleusis, importés d'Égypte en Grèce, et de là à Rome, où, après une durée de dix-huit cents ans, ils furent abolis par le grand Théodose. Vous avez lu, d'ailleurs, et vous admirez le chef-d'œuvre du Dante, père de la poésie italienne, qui, dans son *Purgatoire*, s'est approprié bien des grandes pensées de Virgile, et les a encadrées dans le plus beau poème chrétien, *la divina Commedia*.

Je n'ignore point, Mylord, que les prélats anglicans nous accusent d'avoir emprunté aux philosophes grecs le dogme du purgatoire, et d'avoir assimilé cette tradition païenne aux divines vérités. Vous allez plus loin encore; car vous prétendez, avec tous les protestans, surtout avec Porteus, évêque de Londres, que la doctrine catholique d'une *purification après la mort* n'avoit jamais été enseignée dans l'Eglise avant la fin du IV.<sup>e</sup> siècle; ils ajoutent témérairement que ce ne fut que mille ans après la naissance de Notre-Seigneur, que ce dogme fut adopté par l'Eglise romaine, et par elle seule; car, assure l'évêque Porteus, aucune autre église n'embrassa cette opinion.

Ce n'est donc point par inadvertance, mon cher Moreland, mais à dessein, que j'ai mis en tête de ma lettre ces vers de l'Énéide; je m'étois fermement proposé d'attaquer de front cette allégation calomnieuse, et j'ai voulu en exposer toute la fausseté,



avant d'entrer plus avant en matière sur cette importante question qui occasionna le grand schisme du XVI.<sup>e</sup> siècle : car vous savez, Mylord, que ce fut là *la pierre d'achoppement*. Vous avez lu, sans doute, que la doctrine des *indulgences*, contre laquelle s'éleva Luther, tient essentiellement à l'existence d'un état intermédiaire entre le ciel et l'enfer, ou à ce lieu invisible que nous nommons *le purgatoire*. Vous ne pouvez non plus ignorer que l'Église catholique enseigne qu'il y a *un séjour ou un état de purification après la mort* ; que les âmes qui y sont détenues, reçoivent du soulagement par le sacrifice de l'autel, par les prières et par les suffrages des fidèles, mais surtout par l'intercession des saints. Vérités d'une consolation indicible, elles s'enchaînent mutuellement ; tant elles sont liées ensemble étroitement.

Pour traiter avec ordre un sujet d'une si haute importance et l'exposer clairement, je vais donc, Mylord, *établir d'abord la réalité du purgatoire* : de ce dogme fondamental, solidement établi, résulteront toutes les vérités religieuses et morales qui s'y rattachent. Votre esprit est si judicieux, et vos intentions sont tellement droites et pures, que je suis assuré, mon cher Édouard, que vous n'aurez pas plutôt reconnu toute l'injustice de cette révolution odieuse qui déchira l'Église du Seigneur, que non-seulement vous en ressentirez une juste indignation,

mais que vous formerez encore la résolution inébranlable de retourner au point d'où les communions dissidentes sont imprudemment parties ; que vous céderez à la haute et salutaire nécessité de rentrer incessamment dans le sein de l'Église apostolique ; et si votre dignité, le rang que votre naissance vous assigne dans la chambre des pairs, ne vous permettent pas encore une abjuration publique des erreurs pernicieuses que le schisme a fait naître et qu'il entretient sans cesse, du moins vous contracterez dès-lors, devant Dieu, le saint engagement d'être catholique de cœur, de soutenir dans le parlement la cause sacrée de vos frères d'Irlande, de vivre enfin et de mourir dans *l'unité de la foi*, hors de laquelle il n'est aucune assurance de salut.

J'ai dit plus haut, Monsieur le Comte, mais fort succinctement, que la publication des indulgences, confiée en 1517 par le pape Léon X aux dominicains, et non pas aux ermites de S. Augustin, occasionna le schisme. En effet, cette confiance accordée à un autre ordre que celui de Luther échauffa si violemment la bile du présomptueux hérésiarque, qu'il commença par déclamer contre quelques abus qui peut-être, dans certains pays, accompagnèrent cette publication : bientôt après il attaqua la foi de l'Église sur les indulgences elles-mêmes, sur le péché originel, sur le purgatoire, sur les prières pour les morts, sur la nécessité des bonnes œuvres, et

enfin sur la primauté du siège de Rome : c'est ainsi que d'écart en écart il en vint à apostasier, et il qualifia son apostasi? du titre spécieux de réformation (1).

Je reviens, Monsieur le Comte, à l'état de purification après la mort, dogme que les communions dissidentes nous reprochent d'avoir emprunté à la philosophie païenne. Je répondrai, d'abord, que j'ai cité ces beaux vers de l'Énéide pour montrer

(1) Craignant d'intervertir l'ordre que je me suis proposé de suivre, je vais prouver au lecteur, dans la note que je mets sous ses yeux, que toutes ces discussions théologiques ne furent que l'occasion, le prétexte plausible de la séparation; tandis que les intérêts politiques, la cupidité de divers princes du Nord qui vouloient s'emparer des biens ecclésiastiques, le desir inquiet de devenir souverains absolus, et de s'affranchir de la dépendance légitime dans laquelle le saint-siège et l'empereur d'Allemagne les retenoient, sous le double rapport spirituel et temporel, furent les causes réelles, le véritable but et les puissans moyens de l'agrandissement du protestantisme, comme ils le sont encore de sa durée jusqu'à ce jour.

En effet, l'histoire nous apprend que la foiblesse et l'extrême bonté de quelques monarques, l'ambition, la jalousie, les menées clandestines de puissans vassaux qui veulent usurper le trône de leur débonnaire souverain, sont la cause la plus fréquente des révolutions qui ébranlent les empires, et que le changement de religion, en un mot, n'est le plus souvent que la conséquence et le prétexte spécieux de l'orgueil qui aspire à la domination.

Ainsi l'électeur de Saxe, Frédéric, et d'autres princes, se flattant de recueillir les riches dépouilles de l'Église, se déclarèrent hautement les protecteurs de Luther. Philippe, landgrave de Hesse, désirant, du vivant de son épouse, belle,

que tout ce qui a existé au monde d'hommes sensibles et judicieux, à plus forte raison les Pythagore, les Socrate, les Platon, tous les sages de la Grèce, ont eu cette vérité imprimée dans le cœur. Certes, nous ne prétendons nullement nous servir de conceptions purement humaines, pour en fonder un dogme de religion : mais aussi ne faut-il pas rejeter les opinions qui sont généralement reçues

---

aimable et jeune encore, contracter un second mariage, crut pouvoir tout obtenir du nouveau réformateur, qui ne rougit point, d'accord avec les docteurs de la nouvelle réforme, de se procurer l'appui de ce voluptueux souverain par la complaisance la plus honteuse : contre la défense expresse de Jésus-Christ, Luther accorda à Philippe la permission d'avoir deux épouses à-la-fois. Tout le monde sait que le grand-maître de l'ordre teutonique se fit luthérien, pour posséder en propre et héréditairement les vastes états de cet ordre religieux et militaire. On ne connoît que trop l'attachement criminel qui étouffa dans le cœur de l'adultère Henri VIII les plus heureuses dispositions à la piété, et qui le précipita avec la plupart de ses sujets dans un schisme déplorable : ce prince passionné, voulant donner le nom de reine à Anne de Boleyn, qu'il devoit bientôt faire périr pour épouser une autre femme, refusa de reconnoître l'autorité du pontife romain, qui le menaça de l'excommunication s'il ne reprenoit Catherine d'Aragon, son épouse légitime. Le fier et vindicatif Henri, pour satisfaire ses amours criminelles et sa cupidité, supprima les monastères, en usurpa les riches propriétés, et se fit déclarer, par un acte solennel du parlement, chef suprême de l'église anglicane. Une secte si favorable aux inclinations corrompues du cœur humain s'accrut rapidement en Allemagne et en Angleterre. Il reste néanmoins dans la Grande-Bretagne deux millions et demi

chez les nations civilisées, des sentimens que tous les hommes ont adoptés comme de concert, parce qu'ils leur paroissent immédiatement appuyés sur la nature morale, ainsi que sur l'équité, la justice et la sainteté de Dieu. Ces notions-là, mon cher Édouard, sont, en général, une écriture divine, des caractères écrits par le doigt de Dieu même dans le cœur humain. Or tous les peuples, sans excep-

de catholiques romains; et près de six millions d'Irlandais sont demeurés fidèles à la foi de leurs pères. Enfin, pour achever de démontrer que l'hérésie des opinions ne fut que le prétexte des funestes déchiremens qui ont affligé l'Église de Jésus-Christ, et que les intérêts politiques et les trames de quelques ambitieux furent la cause réelle de tous les schismes, je dirai quelle fut l'occasion du grand schisme d'Orient. Un homme universel en littérature, Photius, parlant en saint et agissant en scélérat, opéra, l'an 886 de Notre-Seigneur, la funeste séparation de l'église grecque d'avec l'Église romaine, parce qu'étant alors le favori du souverain de Constantinople, dont il flattoit l'orgueil, il n'ignoroit pas que le seul moyen de se faire élire pontife de l'église grecque, étoit de satisfaire la jalousie des empereurs d'Orient, qui vouloient, à quelque prix que ce fût, se rendre indépendans de Rome et de l'ancien empire d'Occident. Photius, abusant du crédit dont il jouissoit, parvint à se soustraire à l'obéissance qu'il devoit au pape; et il put dire :

Par-là je me rendis terrible à mon rival;  
Je ceignis la tiare, et marchai son égal.

Et moi, j'ajouterai ces vers d'Horace, qui développent ma proposition :

Hunc amor, ira quidem communiter urit utrumque :  
Quidquid delirant reges, plectantur Aebiri.

tion, païens ou idolâtres, juifs, grecs et latins, tirent cette conclusion de la haute idée qu'ils ont des perfections divines : que les âmes décédées dans un état impur ou imparfait, quelque vertueuses d'ailleurs qu'elles aient été sur la terre, doivent passer par un état sensible et douloureux de purification, avant d'être capables de jouir de la béatitude céleste, et d'entrer dans le séjour de la perfection. Telle est encore aujourd'hui la croyance des Hébreux, telle a été constamment celle de l'église grecque, et c'est de temps immémorial que l'Église latine a reconnu cet article de foi.

Cependant les luthériens et les calvinistes insistent encore sur leur objection, qu'ils regardent comme invincible. « Pourquoi, nous disent-ils, un dogme aussi important n'a-t-il pas été directement enseigné dans l'Évangile ? » — Je réponds, Mylord ; que cette doctrine est enseignée, tantôt par induction, tantôt d'une manière positive, dans l'ancien et le nouveau Testament.

*Premières Preuves, tirées de l'Écriture sainte.*

Ouvrez, mon cher Édouard, le second livre des *Maccabées* (chap. XII, vers. 46) : vous savez que, d'après les décrets des saints conciles, les assertions positives de S. Cyprien et le témoignage exprès de S. Augustin, l'Église catholique considère les deux livres des *Maccabées* comme canoniques.

Vous y verrez que Judas, prince des Juifs, ayant recueilli d'une quête qu'il fit faire, douze mille drachmes d'argent, les envoya à Jérusalem, afin qu'on y offrit un sacrifice pour les péchés de ceux qui avoient été tués, ayant des sentimens religieux. « C'est donc une bonne et salutaire pensée de prier » pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs « péchés », ajoute l'auteur sacré.

Je n'ai pas besoin, sans doute, Mylord, de vous démontrer la connexion étroite qui existe entre la sainte pratique de prier pour les morts et la croyance d'un état intermédiaire des âmes, puisqu'il est évidemment inutile de prier pour les saints qui sont *dans le ciel*, ainsi que pour les réprouvés qui sont *en enfer* et qui ne peuvent plus espérer de rédemption. Quant aux protestans, qui ne reçoivent pas comme canoniques les livres des Maccabées, vu qu'ils renferment plusieurs passages directement contraires au système de Calvin, ces Messieurs ne laissent pas de les faire imprimer à la fin de leur Bible, comme des ouvrages édifiants, surtout comme fournissant des mémoires authentiques sur les faits et les opinions des Juifs sous les rois de Syrie, les deux Antiochus et Démétrius-Soter. Eh bien ! les hommes éclairés des communions dissidentes se convaincront, par la lecture attentive de ces livres prétendus apocryphes, que le dogme d'une purification après la mort étoit reconnu universellement par le peuple

de Dieu, cent cinquante ans avant la naissance de Jésus-Christ. Aujourd'hui encore, si vous entrez dans une synagogue le jour d'une cérémonie funèbre, vous y entendrez les Israélites prier pour leurs morts. La connoissance de cet usage antique et sacré est nécessaire pour comprendre ce passage difficile de S. Paul : « Autrement, que feront ceux » qui se font baptiser pour les morts, s'il est vrai » que les morts ne ressuscitent point ? pourquoi se » font-ils baptiser pour les morts (1) ? »

Quelle est cette place, vous demanderai-je, mon cher Édouard, que Notre-Seigneur appelle *le sein d'Abraham*, où les anges célestes emportèrent l'âme de Lazare, et où il dut reposer avec bien d'autres fidèles, jusqu'à ce que le Fils de Dieu par sa mort expiatoire eût payé leur précieuse rançon ? Certes, ce n'est pas le ciel ; autrement le mauvais riche se seroit adressé à Dieu, et non à Abraham : c'est donc le séjour intermédiaire, c'est le lieu des purifications après la mort, entre lequel et l'enfer il y a un grand abîme qu'il est impossible de franchir. De quelle autre place encore parleroit S. Pierre, quand il dit, « Le Seigneur Jésus, étant ressuscité par l'Esprit, » alla prêcher aux esprits qui étoient en prison (2) ? » N'est-ce pas évidemment le même lieu mentionné

---

(1) B. Pauli *Epist. 1 ad Corinth. cap. xv, v. 29.*

(2) B. Petri *Epist. 1, cap. III, v. 19.*



dans le symbole des apôtres, et dont il est dit, en parlant de Jésus-Christ, *Il est descendu aux enfers*? Très-certainement, le Saint et le Juste n'est point descendu dans le séjour des flammes éternelles, dans l'enfer où habitent les esprits coupables, impies et ennemis de Dieu, comme le prétend avec blasphème le soi-disant réformateur Calvin. C'est donc l'état intermédiaire, *le sein d'Abraham*, qui est entendu par la prison où étoient renfermés les peuples *antédiluviens*, qui avoient refusé de faire pénitence et d'ajouter foi à la prédiction du patriarche Noé.

C'est aussi de cette même prison, suivant Tertulien, S. Cyprien, Origène, S. Ambroise, S. Jérôme, que le Seigneur parle, lorsqu'il dit : « Je vous assure que vous ne sortirez point de là, que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole (1). » Quel autre sens pourroit avoir ce passage de S. Paul, « Le feu mettra à l'épreuve l'ouvrage de chacun ? » Si l'ouvrage que quelqu'un aura bâti sur ce fondement qui est Jésus-Christ, demeure sans être brûlé, l'auteur en recevra la récompense ; si au contraire son ouvrage est brûlé, il en souffrira la perte : il ne laissera pas néanmoins d'être sauvé, mais comme en passant par le feu (2). »

---

(1) Luc. cap. XII, v. 59.

(2) B. Pauli Epist. 1 ad Corinth. cap. III, v. 13 - 15.

Ce que je puis assurer, c'est que les Pères que je viens de nommer, entendoient tous également ce passage mystérieux du feu du purgatoire, et que S. Augustin, qui vivoit au milieu du IV.<sup>e</sup> siècle, adressa cette prière au Seigneur : « Purifiez-moi, » ô mon Dieu, dès cette vie, afin qu'il ne soit pas » nécessaire que je subisse le châtiment de ceux qui » seront sauvés comme en passant par le feu. »

Vous aimez à lire cet auteur si éminemment pieux, Monsieur le Comte; vous n'avez donc pas oublié la prière que S.<sup>te</sup> Monique mourante fit à son fils : « Tout ce que je desire ardemment », lui dit-elle, « c'est, ô mon fils, que vous vous sou- » veniez, à l'autel du grand Dieu, de votre pauvre » mère. » A peine le pieux évêque d'Hippone eut-il enseveli celle qui lui avoit donné le jour, et aux prières, aux larmes de laquelle il devoit sa conversion, qu'il pria pour elle auprès de l'autel. « Sei- » gneur », s'écrie-t-il, « je réclame vos miséricordes » pour ma mère : mettez arrière de votre souvenir » tous ses péchés, comptez-lui toutes ses bonnes » œuvres, et daignez inspirer à tous ceux qui liront » ces lignes, de se souvenir, à l'autel, de ma mère » Monique et de Patrice mon père. » Je pourrois ajouter ici une dernière preuve de la sainteté de cette croyance; c'est la déclaration expresse du Seigneur, touchant le péché contre le Saint-Esprit, qui ne sera remis à la personne qui s'en sera rendue

coupable, ni dans ce siècle, ni dans celui qui est à venir : c'est du moins ce que concluent S. Augustin dans sa *Cité de Dieu*, et Grégoire-le-Grand dans ses *Dialogues sur S. Marc*. Il faut, disent-ils, inférer de cette sentence positive de Jésus-Christ, qu'il y a quelques offenses qui sont pardonnées dans le siècle qui est à venir.

Sans avoir égard à toutes ces citations, à ces nombreux témoignages qui datent la plupart du second siècle, le dernier évêque de Londres, le célèbre Porteus, ose avancer qu'on ne parla des prières pour les morts et d'un état intermédiaire au-delà du tombeau, que plus de quatre cents ans après Jésus-Christ ; il dit même qu'il ne fut question de la doctrine du purgatoire dans l'Eglise romaine que dix siècles plus tard.

Permettez-moi donc, mon cher Edouard, de vous prouver l'ignorance ou la mauvaise foi de cet illustre prélat. Tertullien, qui florissoit immédiatement après l'âge apostolique, disoit en parlant d'une veuve éplorée, pieuse et fidèle : « Elle prie pour l'ame de son » mari ; elle demande au ciel du rafraichissement » pour les souffrances qu'il endure dans le séjour » des purifications (1). » S. Cyprien, martyr, écrivoit, l'an 254 : « Autre chose est d'attendre le par- » don ; autre chose est d'obtenir immédiatement la

---

(1) *Liber de monogamia*, cap. x.

» gloire; autre chose est d'être envoyé en prison  
» après la mort, et de n'en pas sortir que l'on n'ait  
» payé jusqu'au dernier sou; autre chose est de re-  
» cevoir en mourant le prix de la fidélité et de la  
» victoire; autre chose est de subir pour ses péchés  
» des peines prolongées, et d'être long-temps pu-  
» rifié dans le feu; autre chose est d'avoir toutes ses  
» offenses mises en oubli, toutes ses fautes effacées  
» à jamais, en souffrant le martyre. » Cet intrépide  
confesseur de la vérité n'hésita point, peu de temps  
après, de la sceller de son sang, quoiqu'il eût pu  
par la fuite échapper à la cruelle mort dont il étoit  
menacé. Enfin S. Chrysostome, le plus éloquent  
orateur de la chaire chrétienne, qui florissoit trois  
cents ans après l'âge des apôtres, dit, dans sa troi-  
sième homélie sur l'épître de S. Paul aux Philip-  
piens : « Ce n'est pas sans des raisons infiniment  
» graves que les apôtres ont expressément ordonné  
» qu'il fût fait mention des morts dans le redou-  
» table mystère de l'autel, parce qu'ils n'ignoroient  
» pas les immenses avantages qui résulteroient pour  
» les âmes décédées, de ces suffrages, de ces prières,  
» de ces sacrifices et de ces aumônes. »

En définitive, Mylord, pour prouver, d'une ma-  
nière irréfragable, que le dogme de la purification  
après la mort a été, sans aucune discontinuation,  
enseigné dans l'Eglise catholique depuis les apôtres,  
je me bornerai à répéter ces énergiques expressions

de Vincent de Lérins : *Quod ab omnibus, quod semper, quod ubique auditum fuit, docemus.* « Ce » qui a été entendu par tout le monde, dans tous les » temps, dans toutes les régions de la terre, c'est » ce que nous enseignons. »

Je dois ici, Monsieur le Comte, prévenir une question que vous me feriez, sans doute, avec toutes les communions dissidentes : Pourquoi l'existence d'un état intermédiaire entre le séjour des saints ; des âmes glorifiées, et l'enfer, l'éternelle demeure des réprouvés, n'est-elle point annoncée dans *la Révélation* en termes formels ? Ne voyons-nous pas, par exemple, le dogme de la résurrection des corps, transmis explicitement à l'Eglise chrétienne par S. Paul, dans le xv.<sup>e</sup> chapitre de sa première épître aux Corinthiens ? — C'est, répondrai-je, Mylord, c'est que le dogme de la résurrection de la chair est une vérité purement évangélique, et que rien ne pouvoit persuader à l'homme avant la manifestation certaine de la résurrection de Jésus-Christ ; témoin les sages d'Athènes, qui crurent que S. Paul étoit hors de sens, tant ils regardoient comme impossible que Dieu pût ressusciter les morts. Mais quant à ces vérités universellement répandues, admises chez toutes les nations, telles que l'immortalité de l'âme, et sa purification après la mort, pourquoi auroient-elles été publiquement annoncées ? elles étoient connues de temps immémorial ; quelle nécessité y avoit-il que l'Écri-

ture sainte inculquât de nouveau , en termes précis, des notions religieuses qui étoient enseignées dans tout l'univers ? La morale des peuples, la religion des souvenirs , surtout la tradition *semitique*, ou les instructions laissées par le patriarche Sem à ses descendants, et que les philosophes aiment à nommer *la religion naturelle*, telles sont les autorités qui établirent dans le monde entier la croyance que l'ame ou l'esprit survit à la destruction de son enveloppe corporelle, et qu'il faut être pur pour être admis dans les demeures célestes, que peuvent seuls habiter ces esprits heureux qui sont parvenus à la perfection.

Je vous le demande, mon cher Édouard, est-il une vérité d'une plus haute importance que celle de l'immortalité de notre ame ? Eh bien ! la sainte Bible ne nous apprend point directement et en termes formels que l'ame de l'homme est immortelle, qu'elle ne doit jamais cesser d'exister : c'est que cette vérité fondamentale n'a jamais été ignorée d'aucun peuple vivant en état de société ; c'est qu'on la retrouve sans cesse et partout, même chez les hordes illettrées, sauvages et vagabondes. Il en est de même de la croyance d'un lieu de purification après la mort ; elle est universelle : toutes les nations ont reconnu, comme une indubitable vérité, que les ames qui ont quitté ce monde dans un état où elles avoient encore des restes d'imperfection, de souillure et de péché, étoient

purifiées par des souffrances spirituelles et morales, par la privation de la présence du Dieu infiniment saint, pendant un certain temps. Comme j'ai eu le bonheur de convaincre plusieurs de vos compatriotes de cette grande vérité, je vais employer avec vous la méthode qui m'a si bien réussi auprès d'eux. Quelque longue que soit cette lettre, comme, pour atteindre ce but, je n'en ai plus que deux à vous écrire avant votre prochain départ, je serai peut-être prolix; mais je ne regarderai comme de véritables longueurs que ce qui me feroit sortir du sujet. Je rangerai mes preuves dans un ordre analytique.

*Preuves logiques, ou raisonnées, d'un état de purification après la mort.*

Sans rien décider sur la nature des peines matérielles et sensibles qui doivent nécessairement accompagner la purification de l'ame après la destruction du corps, je me contenterai de parler des souffrances spirituelles; et je commencerai par déclarer ici, de nouveau, que l'Eglise catholique entend par le purgatoire un certain état plus ou moins durable, la situation d'une ame qui, étant décédée ici-bas dans la grâce de Dieu, mais sans avoir encore vaincu entièrement ses passions, se trouve soudain, au sortir de ce monde, tellement investie de la lumière de Dieu, qu'elle en reçoit les plus vives et les plus actives impressions, que ses habitudes vicieuses en

sont insensiblement effacées, et que ce qui lui restoit d'impur ou de sensuel, se purifie par degrés dans le feu *consumant* de l'amour de Dieu.

Je pose pour fondement de cette vérité éternelle ce principe reconnu : qu'aucune ame ne peut jouir de la présence de Dieu, si elle n'est pas dans un état de sainteté parfaite ; et qu'aussi long-temps qu'il reste en nous quelque mal ou manifeste ou caché, la moindre affection mondaine, quelque desir contraire à la vertu, en un mot la plus légère tache, nous ne saurions être admis à la vision béatifique de Dieu : aucun homme pieux et raisonnable ne peut révoquer en doute cette assertion, pour peu qu'il ait médité les saintes Écritures, où cette condition se trouve exprimée en mille endroits ; entre autres dans ces passages : *Heureux ceux qui ont le cœur pur ! car ils verront Dieu. — Il n'y a point de communion entre la lumière et les ténèbres. — Sans la sanctification, nul ne verra le Seigneur. — Rien de souillé ni d'impur ne sauroit entrer dans la cité céleste.*

Cependant il est certain que les pécheurs qui renoncent sincèrement à l'iniquité, qui croient de cœur à la justice, qui se convertissent réellement à Dieu, et que la pénitence, la confession fréquente de leurs péchés, l'oraison intérieure, conduisent à l'amendement final, sont dès-lors dans un état de grâce, quoique leurs péchés habituels ne soient pas encore



complètement effacés, et que les racines du mal moral n'aient pas été extirpées du fond de leur ame. A plus forte raison, les personnes à qui il ne reste que peu d'efforts à faire pour atteindre à une parfaite pureté, sont-elles dans la voie du salut. Supposons maintenant, Monsieur le Comte, que les unes et les autres viennent à mourir sans avoir achevé dans ce monde leur purification, et que la mort les surprenne dans une disposition qui n'est pas encore celle d'une sainteté parfaite : je vous le demande, mon cher Édouard, que leur arrivera-t-il ? Ne me dites pas que c'est là une supposition presque impossible. Hélas ! mon jeune ami, je soutiens, au contraire, que ce que je viens de supposer est le cas de la plupart : je mets en fait qu'il est mort, et qu'il meurt encore chaque jour, une infinité de personnes pénétrées des sentimens d'une profonde contrition, mais qui n'ont pu encore se défaire de mauvaises habitudes, contractées depuis si longtemps, qu'elles sont devenues dans leur cœur *une seconde nature* ; quelque profond regret qu'elles aient d'avoir offensé Dieu, quoiqu'elles aient vécu depuis leur conversion dans les pratiques de la pénitence, elles n'ont point encore achevé de vaincre leurs ennemis spirituels. Cela étant ainsi, dites-moi, je vous prie, Mylord, que deviennent-elles ? Elles sont décédées dans un état de salut ; vous ne pouvez donc dire qu'elles sont damnées, quoiqu'il leur reste

bien des imperfections. Soutenir une opinion si peu charitable, ce seroit non-seulement raisonner contre le principe que nous avons reconnu, mais ce seroit encore nier la fidélité du Dieu des miséricordes, qui promet le salut, la vie éternelle et bienheureuse, au pécheur repentant, dès le temps même qu'il a commencé sincèrement à se convertir.

Ces ames-là sont sauvées à leur décès, me répondrez-vous sans doute. Permettez-moi, Mylord, de vous faire une seconde question. Ces ames que nous supposons décédées dans un état de pénitence sincère, mais ayant encore des imperfections, des souillures, des foiblesses, bien que leur salut soit assuré, jouiront-elles immédiatement de la présence divine, sans qu'il se fasse en elles un changement moral, sans que leurs penes vicieuses soient redressées, sans que leur cœur soit purifié ?

Non, me direz-vous : cela est impossible, puisqu'il est dit expressément que, pour voir Dieu, il faut être pur, et que les justes, les saints, seulement, peuvent entrer dans le royaume de gloire. Votre réponse, mon cher Édouard, est conforme à la parole de Dieu et à la droite raison, vous dirai-je. Cependant, pour terminer toutes nos recherches à cet égard, souffrez, Monsieur le Comte, que je vous fasse une dernière question, relative au changement spirituel, que vous et moi regardons comme étant indispensable. Dites-moi, je vous le demande ins-

tamment, Mylord, si ce changement moral qui doit s'opérer dans l'ame décédée en état de salut, mais non de pureté spirituelle, doit se faire en elle *soudainement, d'une manière passive*, à laquelle elle ne coopère point par sa volonté, ou bien, s'il faut un certain espace de temps pour que ce changement graduel puisse être effectué; dites-moi, ne pensez-vous pas que l'ame décédée éprouve dès ce moment même plus ou moins d'angoisses, de peine ou de travail, pour renoncer au monde, à ses passions, aux choses terrestres, à tout ce qu'elle aime le plus ici-bas?

D'après la connoissance que j'ai de votre intelligence, de la droiture de votre sens, de votre admiration pour les psaumes pénitenciaux, je vais supposer votre réponse à ma question. Je crois vous entendre me dire: Il faudroit connoître bien peu la nature de l'esprit humain, jouissant d'une liberté sans bornes, animé de desirs immortels, et doué d'une sensibilité infinie, pour s'imaginer que notre ame, délivrée d'un corps qui l'assoupissoit, d'autant plus libre qu'elle n'a plus d'entraves, puisse en un clin-d'œil, par miracle, ou par une sorte d'enchantement, se voir métamorphosée à son insu dans ses facultés les plus intimes. Cette chimérique supposition, qui fait du cœur humain un ressort aveugle, de ses affections une vapeur sans réalité, de sa volonté une puissance nulle et servile, me

paroît la plus creuse des fictions , une énigme inexplicable.

Pardonnez-moi , Mylord , si , connoissant toute la justesse de votre esprit , j'ai osé vous prêter la réponse que vous auriez faite indubitablement. Oui , ajouterai-je , l'ame sincèrement convertie , à moins qu'elle ne soit parvenue sur la terre à une parfaite sainteté , ce qui est très-rare , emporte avec elle l'empreinte de ses passions ; elle lutte victorieusement contre elles ; soutenue qu'elle est par la grâce de Dieu , elle travaille avec ardeur , au sortir de cette vie mortelle , à arracher de son cœur l'image d'un objet qu'elle a trop aimé : à la clarté de la lumière divine , elle voit désormais dans toute sa laideur cette image enchanteresse qui l'avoit long-temps séduite ; elle veut y renoncer ; elle en conserve néanmoins un souvenir qui , à-la-fois , la charme encore et lui fait horreur : voilà ce qui constitue en partie l'angoisse de l'ame , dans l'état de purification qu'elle subit après la mort. — Vous , qui avez senti sur la terre combien il en coûte pour renoncer à l'idole de son cœur ; vous qui avez enduré dès ce monde le supplice cruel de haïr , de mépriser , d'oublier enfin pour jamais l'objet indigne que vous aviez si passionnément aimé , vous seuls pourrez , dès à présent , concevoir quelque idée des souffrances de l'ame s'efforçant d'effacer pour toujours l'empreinte fatale , les traits naguère chéris , et jusqu'à

la mémoire de ce qui fit trop long-temps sa criminelle félicité. Quelles larmes brûlantes, quels regrets déchirans, quels accès de désespoir ne causent point sur la terre ces combats terribles ! foible idée des douleurs, des tourmens de l'ame décédée, qui, élevant vers le ciel des pensées de desir et d'amour, s'afflige de n'être pas digne de sa haute destinée ; elle se consume de tristesse et de regrets, et reconnoît que, sans un secours divin, elle ne peut parvenir à éteindre ses flammes adultères, et demeure enfin convaincue *qu'elle a besoin d'être créée une seconde fois*. C'est là proprement, Mylord, ce que nous appelons *le purgatoire*, ou l'état de purification au-delà du tombeau ; dogme sacré, que nous tenons pour l'une des vérités les plus évidentes, les plus solides et les mieux fondées qui soient dans l'économie du salut.

Cette vérité fondamentale se prouve par la justice suprême de Dieu, qui consiste à *laisser arriver à chacun selon ses œuvres et sa libre volonté*. Suivant ce décret immuable, les hommes impénitens, impies et corrompus, qui, durant leur carrière d'épreuves, ont persisté obstinément à faire le mal, et qui sont morts dans la résolution exécrationnable de continuer leur conduite criminelle, si le trépas ne les eût prévenus, se sont dévoués eux-mêmes, le sachant et le voulant, à la perdition éternelle. C'est librement et spontanément qu'ils se sont perdus ; il

est juste qu'étant libres, ils se repaissent à jamais des fruits dont ils ont voulu, jusqu'à leur décès, retenir le coupable principe. Ils ont choisi exclusivement le péché, qui est *le souverain mal*; ils possèdent donc et posséderont toujours l'objet de leur choix réfléchi, criminel et volontaire : ils se sont eux-mêmes privés à jamais de la présence de Dieu, qui est *le souverain bien*.

Mais les âmes pénitentes qui sont décédées dans la ferme résolution de faire le bien, de renoncer à leurs habitudes immorales; qui, avant la mort, ont confessé humblement leurs péchés; qui ont reçu, dans la sainte eucharistie, dans l'extrême-onction, dans l'absolution finale, le gage de leur réconciliation avec l'Eglise de Jésus-Christ; et de leur participation aux prières de la Reine des anges, à l'intercession des saints et des martyrs; ces âmes sont entrées avant leur décès dans l'ordre spirituel, fixe, immuable, de la vie meilleure; elles persisteront dès-lors invariablement dans la résolution de s'amender. Supposons, néanmoins, que le travail du repentir soit à peine commencé; la justice de Dieu, toujours impartiale, fait goûter à ceux qui se convertissent trop tard les fruits de leur longue impénitence : Dieu ne peut cesser d'être juste à leur égard; et ce n'est point par miracle que leurs penchans corrompus s'évanouiront. Certes, si le sacrifice perpétuel qu'offre pour eux l'Eglise, si l'intercession des justes

qui sont parvenus à la perfection, si les prières ardentes de ceux qui leur survivent, leurs actes de charité, leurs aumônes et leurs larmes, n'attiroient sur ces membres de l'Église souffrante les consolations de la grâce de Dieu, ces âmes qui ont tardé à se convertir, éprouveroient peut-être, comme les âmes perdues, la vérité de cette effrayante déclaration de S. Paul : *C'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant* (1).

Ici, Mylord, craignant d'empiéter sur le temps consacré à vos études et à la chose publique, mais surtout desirant que l'aimable lady Mortimer puisse m'accorder toute son attention, je renvoie le développement du sujet que je traite, avec ses conséquences morales, aux deux courriers suivans, qui vous porteront les dernières lettres de votre très-humble serviteur, de l'ami de votre âme, et de votre frère en Jésus-Christ.

ECUSÈBE D'ADHÉMAR.

---

(1) B. Pauli *Epist. ad Hebræos*, cap. x, v. 31.

---

 LETTRE XL.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Chablais  
le 7 février 1817.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à Lord ÉDOUARD COMTE DE MORELAND,  
à Oxford.

Une femme existoit sur la terre fidèle ;  
Un seul fils lui restoit ; il va s'éloigner d'elle :  
Le jeune homme répond à l'appel de la foi ;  
Il vole au champ d'honneur pour défendre son roi.  
Sa mère le bénit ; elle craint , elle prie :  
Elle implore du cœur la céleste Marie ;  
Cette mère qui tient un enfant dans ses bras ,  
Qui vit cet *Enfant-Dieu* se soumettre au trépas ,  
Qui du cœur maternel épuisa les misères ,  
Est la divinité de l'enfance et des mères.

JE dois commencer cette lettre , Mylord , par une déclaration positive qui serve à prévenir les jugemens téméraires que pourroit faire porter contre moi la lecture des vers qui forment cette épigraphe : je les ai lus naguère , dans un journal estimable , avec tant d'intérêt ; que je n'ai pu les oublier ; car le mérite des beaux vers est qu'on les retienne.

Je déclare donc ici , d'entrée , avec le grand Bossuet dans son *Exposition de la doctrine de l'Eglise*



*catholique*, que l'adoration est due à Dieu seul, comme au créateur, au conservateur, au souverain maître de toutes choses; que c'est Dieu seul que nous devons adorer, aimer de toute notre âme, de toutes nos pensées et de toutes nos forces. Il n'y a qu'un Dieu; lui seul est bon : l'aimer de tout notre cœur vaut infiniment mieux que toutes les offrandes, parce que lui seul peut et veut faire notre félicité par la communication de lui-même, et qu'il est seul le bien infini, l'éternelle et suprême béatitude.

Je déclare, de plus, que le caractère principal de l'adoration intérieure que nous devons à Dieu, c'est le *sacrifice*, qui ne peut être offert qu'à lui seul, puisque le sacrifice est une protestation solennelle, un aveu public de la souveraineté de Dieu et de notre dépendance absolue, l'humble témoignage de notre néant. Quand nous offrons au Très-haut *la victime pure*, avec un cœur froissé et brisé, dans les sentimens d'une pénitence sincère, d'un ardent amour, du désir unique et sans cesse renaissant d'obtenir miséricorde, alors nous adorons en esprit et en vérité; nous sommes alors les adorateurs que le Père demande. Je dis donc expressément que tout culte religieux, surtout *la prière*, la demande des grâces dont nous avons besoin, doit se terminer à Dieu seul, comme à notre fin nécessaire, à notre souverain bien, à celui seul qui exauce l'âme qui l'implore.

Si l'honneur que l'Eglise catholique rend à la bienheureuse Mère du Sauveur du monde, aux martyrs et aux saints, peut être appelé religieux, c'est qu'il se rapporte nécessairement à l'auteur adorable de leur béatitude et de celle que nous espérons.

Je déclare, encore, que nous croyons, suivant les paroles du concile de Trente, que les saints qui règnent avec Jésus-Christ, offrent à Dieu leurs prières pour les hommes; qu'il est bon dès-lors de les invoquer, de solliciter leur aide et leur intercession, pour obtenir de Dieu ses bienfaits par son Fils unique, notre miséricordieux Rédempteur; vu que les saints eux-mêmes ne prient Dieu pour nous qu'au nom de Jésus-Christ, et qu'ils ne sont exaucés en notre faveur qu'en ce nom unique, le seul par lequel les hommes puissent être sauvés.

Je déclare, enfin, que nous ne reconnoissons à la Vierge céleste et aux martyrs aucune des perfections qui sont uniquement propres à l'Essence infinie; que nous ne leur supposons aucun des attributs de la Divinité, aucune des opérations de la toute-puissance, qui ne peuvent convenir qu'à l'Esprit éternel et souverain; en un mot, que nous ne les élevons pas au-dessus de la condition de simples créatures, de fidèles serviteurs de Dieu: si nous les vénérons, c'est à cause de la victoire qu'ils ont remportée sur le monde; c'est en considération des

vertus héroïques qui nous rendent leur souvenir précieux ; c'est par reconnoissance pour les prières ferventes et perpétuelles qu'ils adressent dans le ciel à notre commun médiateur , en faveur de l'Eglise souffrante et de celle qui combat.

Ici, l'illustre évêque de Meaux me prête le secours de sa plume éloquente. « Nous avons recours » aux prières des saints », ajoute-t-il, « selon cet » ordre de société fraternelle et ce même esprit de » charité, qui nous portent à demander l'aide bien- » faisante de nos parens et de nos amis vivant sur » la terre ; nous les conjurons de prier Dieu pour » nous : si donc la haute qualité d'intercesseur , que » l'Évangile attribue à Jésus-Christ , pouvoit rece- » voir quelque préjudice de l'intercession des saints » qui règnent avec Dieu dans le séjour de la gloire , » elle n'en recevrait pas moins de l'intercession des » fidèles qui vivent avec nous. » Remarquez , d'ail- leurs, Mylord, l'extrême différence qu'il y a entre la manière dont nous sollicitons les prières des saints, et celle dont nous demandons à Dieu seul les grâces temporelles et spirituelles qui nous sont indispen- sables. Nous prions le Seigneur de nous bénir , de nous pardonner toutes nos offenses , de nous dé- livrer du mal , et de faire arriver son règne dans notre ame ; tandis que nous disons simplement à S.<sup>te</sup> Marie et aux martyrs : *Priez pour nous ! inter- cédez pour nous !*

Je me flatte, mon cher Édouard, que cette franche apologie, écrite sans art, vous paroîtra suffisante : s'il se trouvoit néanmoins parmi vos compagnons de voyage quelques esprits ombrageux qui persistassent gratuitement à nous accuser d'idolâtrie, comme le font jusqu'à ce jour la plupart des calvinistes et des anglicans, je ne leur répondrois que par ces deux vers, qui expriment complètement ma pensée :

La foi de Bossuet, celle de Fénelon,  
Me suffira, Messieurs, si vous le trouvez bon.

Je me propose, maintenant, de justifier la doctrine du purgatoire, celle de l'invocation et de l'intercession des saints, par l'analogie de ces dogmes de l'Église catholique avec le plan uniforme de régénération et de salut que s'est proposé envers nous la divine Providence, ainsi que par les avantages spirituels, par l'utilité morale et les indicibles consolations qui en résultent pour nous.

*Invocation des Saints, qui présentent nos prières, et qui prient eux-mêmes pour nous.*

Je dis, Mylord, que la doctrine de l'invocation des âmes glorifiées, et de l'intercession ardente qu'elles ne cessent point d'exercer en notre faveur, est parfaitement analogue au plan de salut que s'est proposé l'adorable Providence. Nous lisons, en effet,

dans les livres sacrés, que nous devons servir, les uns pour les autres, comme étant les membres d'un même corps dont Jésus-Christ est le chef, d'organes actifs et charitables de soulagement mutuel : nous voyons que le Seigneur lui-même, au lieu d'intervenir personnellement, employa le plus souvent le ministère de ses fidèles disciples pour appeler à la conversion et à la foi ceux dont le cœur étoit bien disposé. Par exemple, si le Seigneur convertit lui-même S. Paul par un acte miraculeux de sa toute-puissance, qui peut douter qu'il ne puisse encore aujourd'hui se passer de l'intervention des saints qui l'invoquent dans le ciel, ainsi que des prières ferventes qu'offrent sans relâche sur la terre les hommes pieux ; pour soulager les âmes décédées ? Mais combien la joie des anges et des martyrs seroit diminuée, s'ils ne s'intéressoient dans les lieux célestes pour les enfans de Dieu, qui souffrent des peines purifiantes, et qui ne jouissent point encore de la félicité ! Quant à nous, Mylord, quant à l'Eglise militante, que d'œuvres de charité, que d'élévations heureuses de l'âme seroient perdues ! quelles sources ineffables de consolations seroient fermées pour nous, si le Seigneur n'avoit point expressément commandé ces actes d'intercession mutuelle ! combien dès-lors seroient moindres nos moyens de perfectionnement réciproque et fraternel !

Ici, c'est l'apôtre Philippe que le Seigneur en-

voie au trésorier de la reine Candace pour le baptiser; là, c'est S. Pierre qu'il fait servir d'organe de conversion en faveur du centurion Cornille, dont les aumônes et les prières étoient montées jusqu'au ciel; ailleurs, c'est Ananie, son disciple, à qui le Seigneur dit dans une vision spirituelle : « *Levez-vous, allez à Damas; cherchez y Saul de Tarse, car il est en prière : je l'ai choisi pour porter mon nom parmi les gentils.* » Ananie s'en alla donc; « il imposa les mains à Saul, qui recouvra la vue, » fut baptisé, et rempli du Saint-Esprit (1). »

Cependant, Monsieur le Comte, pour obtenir votre adhésion à cette doctrine, est-il besoin d'autre preuve de la volonté de Dieu relativement à l'intercession, que cet ordre exprès qu'il donna lui-même aux trois amis de Job : « *Vous n'avez point parlé devant moi dans la droiture, comme Job mon serviteur : offrez donc un holocauste; et Job, mon serviteur, priera pour vous : je le regarderai d'un œil favorable, et je l'exaucerai, afin que cette imprudence ne vous soit point imputée.* » Ils firent donc ce que le Seigneur leur avoit dit; et le Seigneur écouta l'intercession ardente de son serviteur, il se laissa fléchir à sa prière (2). » Et relativement à l'Église triomphante, S. Jean nous

---

(1) *Act. apost. cap. ix, v. 11, 15, 18.*

(2) *Job. cap. xlii, v. 8, 9, 10.*

dit : « Les vingt-quatre anciens se prosternèrent » devant l'Agneau , qui étoit debout et comme im- » molé : ils avoient chacun des harpes , et des » coupes d'or pleines de parfums , qui sont les » prières des saints ( 1 ). »

Remarquez, Mylord, que ce n'est pas de la Bible seule que l'Eglise catholique a tiré cet article de foi; c'est encore de l'enseignement graduel qu'elle a reçu des Pères apostoliques, pendant les trois premiers siècles; ces hommes éminemment pieux, ayant eux-mêmes hérité des témoignages divins, qui leur furent directement transmis par les apôtres, nous ont légué cette précieuse succession, long-temps avant que les Évangiles fussent publiés : toutes les églises d'Orient confessèrent cette vérité d'une voix unanime; elles communiquèrent la doctrine de l'invocation des saints aux églises nombreuses de l'Occident.

J'en appelle à l'attestation expresse du patriarche du protestantisme : non-seulement Martin Luther ne trouvoit point idolâtrique le dogme de l'intercession des martyrs sollicitée ici-bas par les fidèles, mais encore il s'écrioit dans son livre *sur la préparation à une bonne mort et sur la réalité du purgatoire* : « Qui peut nier que Dieu n'ait opéré et qu'il » n'opère encore de grands miracles sur la tombe

---

(1) *Apocal.* cap. v, v. 8.

« des saints ? Je maintiens donc, avec l'Église universelle, que les saints et les martyrs doivent être honorés et invoqués par nous. » C'est dans ce même esprit, c'est avec la même confiance, qu'il recommande expressément cet acte de dévotion envers les agonisants : « Que personne, écrivoit-il, n'oublie d'invoquer la bienheureuse Vierge, les martyrs et les saints, afin qu'ils intercèdent auprès de Dieu pour l'âme qui est près de sortir de cette vie d'épreuves. »

Ici, mon cher Édouard, permettez-moi de m'en rapporter au témoignage non suspect de quatre des plus vénérables prélats anglicans, morts il y a plus d'un siècle ; j'ose espérer que vous ne refuserez pas d'ajouter foi aux déclarations positives de l'archevêque Sheldon, des évêques Blandford, Gunning et Montague, ces flambeaux qui ont éclairé votre église épiscopale, bien avant que l'ambition, la fausse philosophie, et l'esprit de parti, lui eussent fait rejeter les vérités les plus authentiques. « J'avoue », dit l'un d'eux, « que la foi en la médiation parfaite de Jésus-Christ n'est nullement blessée par l'invocation des saints. — Je reconnois », écrivoit l'autre, « que ce n'est point une impiété de dire, comme le font les catholiques : *Sainte Marie, priez pour moi ! Saint Pierre, intercédez auprès du Sauveur pour moi !* » — Le troisième, surtout, se sert d'une expression bien forte en faveur des



partisans de l'Eglise de Rome; voici ce qu'il disoit dans un de ses mandemens à son clergé et à ses diocésains : *Let no one lead you by the nose, and make you believe papists to be idolaters, when it is false, since they cannot prove their assertion.*

Ajouterai-je, Mylord, que le témoignage formel de ces respectables prélats de l'Eglise anglicane est une des *cinquante raisons* que le prince souverain Antoine-Ulric duc de Brunswick a alléguées pour motiver sa conversion et son retour à l'Eglise mère, qu'il a reconnue pour la seule Eglise vraie, hors de laquelle il a protesté n'avoir pu trouver aucune assurance de salut ?

Qu'il y a de consolations, de sublimité, de douceurs ineffables, dans cette doctrine de l'Eglise apostolique ! Je vous le demande, Mylord, où est sur la terre l'homme vertueux, où est le cœur sensible, qui refusera d'intercéder auprès de Dieu en faveur des âmes qu'il a aimées malgré leurs foiblesses, et qui ont quitté ce monde *apparent* ? quel membre fidèle de l'Eglise militante pourroit hésiter à joindre son humble invocation à celle de ses frères de l'Eglise triomphante pour verser quelque rafraîchissement dans l'âme de ceux qui souffrent dans le séjour des purifications ? S'approcher habituellement des esprits des justes, vivre dans la communion des saints, s'entretenir par la prière avec les chœurs angéliques, avec les prophètes et les patriarches des

anciens jours ; se réunir par l'activité de la pensée à ces héros du christianisme , aux apôtres bienheureux et aux martyrs ; converser , par de pieuses élévations de son ame , avec les plus beaux ornemens des derniers siècles , avec les S. Bernard , les S. Xavier , les S. Vincent de Paul , les S. François de Sales , les S. Charles Borromée ; unir encore les accens de la louange de Dieu aux hymnes célestes que nous fait entendre , dans les évangiles , la Mère bienheureuse du Sauveur , et que répètent de concert , dans les cieux , ces vierges glorifiées qui n'ont vécu que pour ce grand Dieu qui est maintenant leur éternelle récompense et *le ravissement de leur joie* ; joindre enfin son humble intercession à celle des S.<sup>te</sup> Magdelène , des S.<sup>te</sup> Geneviève , des S.<sup>te</sup> Thérèse , des S.<sup>te</sup> Brigitte , quelle pure jouissance pour le cœur ! quelle heureuse société dans la solitude ! quel adoucissement dans les plus grandes douleurs ! quel puissant contre-poids aux tentations du vice , à l'attaque toujours renaissante des passions qui font la guerre à notre ame ! — Je suppose , mon cher Édouard , que vous soyez souffrant , malade , inquiet : vous vous affligez de ce que vos supplications trop foibles n'ont point été exaucées ; pourquoi tarderiez-vous à engager vos amis célestes , qui assistent sans cesse auprès de Dieu , à ajouter à vos humbles prières le poids de leur ardente intercession ? Peut-être la Majesté infinie écoutera-t-elle favorablement

les *Job* qui n'ont point leurs égaux sur la terre , quand elle refuse de se laisser fléchir à la voix d'un *Eliphaz* , d'un *Baldad* , ou d'un *Sophar*.

Vous croyez sans doute, Mylord, avec toute l'église anglicane, que vous avez un *ange gardien* , désigné spécialement par la Providence divine pour vous protéger , suivant cette parole du Seigneur lui-même , qui dit des enfans qu'on lui présentait : « Leurs anges contemplent sans cesse la face de » mon Père , qui est au ciel ( 1 ). » Adressez-vous à cet esprit tutélaire avec vénération, avec confiance.

Vous croyez surtout que parmi les ames saintes il en est une d'une charité, d'une innocence et d'une perfection éminentes, puisque l'archange, étant entré dans la chambre où elle étoit, lui dit non-seulement que *le Seigneur étoit avec elle* , qu'elle avoit trouvé grâce devant Dieu , qu'elle étoit *bénie entre toutes les femmes* , mais qu'il ajouta encore : *Je vous salue , ô vous qui êtes pleine de grâce*.

Vous savez de plus, Mylord, qu'aux noces de Cana, le vin étant venu à manquer, la mère du Seigneur , qui avoit été convié au festin nuptial avec ses disciples, intercéda auprès de son fils ; qu'elle obtint de lui son premier miracle, celui de changer six urnes d'eau en six urnes de vin, à une époque néanmoins où n'étoit pas encore venue pour lui l'heure de faire

---

( 1 ) Matth. cap. xviii, v. 10.

éclater sa gloire par des prodiges. Vous n'avez pas non plus oublié que cet intéressant sujet est exposé annuellement dans l'église épiscopale d'Angleterre le jour de Notre-Dame, et que cette fête solennelle fait époque dans vos livres de dévotion, où elle a été religieusement conservée. Eh bien ! mon cher Édouard, ne craignez point d'honorer avec nous celle que tous les siècles appelleront bienheureuse : demandez-lui avec une sainte affection la faveur signalée d'intercéder pour vous auprès de son divin Fils ; rejetez tous les préjugés contraires à cet acte si simple de piété, et dites avec l'Église universelle : « Je vous salue, Marie, mère de Dieu ; priez pour » moi, intercédez pour moi, pauvre pécheur, dès » à présent, et à l'heure de ma mort. » Vous avez, dans votre belle bibliothèque d'Oxford, la dernière édition des œuvres de S. Irénée ; ouvrez cet *in-folio* : vous y verrez que le savant évêque de Lyon, citant l'éloquente apologie du christianisme que S. Justin écrivit et qu'il scella de son sang, dit que le saint martyr introduit la bienheureuse Vierge dans cette savante composition, où il la représente comme intercedant auprès de son divin Fils en faveur de la mère du genre humain, et priant pour Ève.

Cette citation remarquable me conduit, Mylord, à l'exposition des rapports invisibles et spirituels qui unissent inséparablement entre eux tous les membres de l'Église : les justes, parvenus à la per-

section, assis sur des trônes avec le Seigneur dans les lieux célestes ; tous les fidèles qui habitent avec nous ce globe matériel ; et les ames décédées qui souffrent dans le séjour intermédiaire. Vous ne pouvez l'ignorer, *il n'y a point de séparation pour ceux qui sont en Jésus-Christ*. Comprenez donc sous les noms *d'église triomphante, d'église qui combat, d'église souffrante*, trois différentes situations où se trouve la famille de Dieu : d'abord, ceux qui ont remporté la victoire sur le monde ; ensuite ceux qui, tels que nous, luttant sans cesse contre le péché, et s'efforçant de triompher de leurs habitudes vicieuses, travaillent à leur salut avec crainte et tremblement ; enfin, dans le séjour intermédiaire, les ames décédées qu'animent la foi, l'esprit de pénitence et de contrition, mais qui ne sont point entièrement purifiées des souillures qu'elles avoient contractées dans ce monde visible, et qui ne peuvent encore jouir de la vision béatifique de Dieu.

Les trois vertus évangéliques, la foi, l'espérance et la charité, peuvent vous retracer, Monsieur le Comte, cette triple situation où se trouvent successivement les ames humaines. Ici-bas, c'est la foi qui nous sert de flambeau ; *nous marchons par la foi, et non par la vue*. Dans le séjour des purifications, règne l'espérance ; et la ferme attente de la présence de Dieu fait la consolation de l'Eglise souffrante. La charité, l'amour célesté, et la possession du

souverain bien , constituent les ravissemens ineffables des martyrs , des anges et des saints. Ces trois vertus , néanmoins , sont inséparables ; elles sont également nécessaires au salut , elles s'enchainent indissolublement dans l'unité de l'Église catholique.

Aimable harmonie de compassion , de prières et d'amour ! chaîne mystérieuse , que rien ne peut rompre ! tel est , Mylord , le complément de l'histoire de l'Église de Dieu. Cette histoire , féconde en événemens , en vicissitudes , et en jouissances spirituelles , commence pour nous dès le berceau ; elle se continue sous la tombe , elle s'achève dans le ciel. Aucune secte ne peut offrir ce précieux ensemble ; toutes ont déchiré le feuillet de la mort ; la page des purifications a été entièrement arrachée par les schismatiques , qui se trouvent bien justement punis de leur profanation : car l'histoire des esprits des justes , de ceux qui sont parvenus à la perfection , *le livre de la gloire* , en un mot , a totalement disparu pour eux ; et ce n'est plus que dans les solennités de l'Église catholique , dans ses touchans *requiem* , dans les hymnes sublimes qui sont chantées à la fête de la Toussaint et à celle des Morts , ou enfin dans les coupes magnifiques de nos temples , que les sectaires de toute dénomination peuvent retrouver encore quelques fragmens épars des mémoires de l'humanité , qu'ils se bornent à admirer comme des fictions utiles à la poésie et aux beaux-arts.

Mais , hélas ! Monsieur le Comte , le desir ambitieux d'innover a aveuglé Calvin sur le danger de détruire : à la religion d'amour et de charité il a substitué un culte intellectuel , triste , austère , où tout est pour le raisonnement , et où rien n'est pour le cœur ; il a sacrifié les générations passées aux générations présentes ; avec l'âcreté bilieuse d'un frondeur , il a impitoyablement rompu ces nœuds sacrés qui unissent les âmes dépouillées de leur grossière enveloppe de chair et de sang , avec celles qui sont encore incarcérées dans leurs corps terrestres ; il n'a plus voulu de prières pour les morts , plus de chants funèbres , plus de ce culte auguste et attendrissant qui renoue ces amitiés saintes , ces tendres liens brisés par le trépas. C'est par le raisonnement qu'il essuie les pleurs d'une mère , d'un fils , d'une sœur , qui déplorent la perte de l'objet de leur tendresse : il a remplacé les larmes et les regrets par un profond oubli ; la plaie se cicatrise , mais le bonheur est perdu.

Voyez , au contraire , Mylord , dans le culte catholique , l'amour épuré survivre à la mort : pour être dans le monde invisible , celle que pleure son fils , n'a point cessé d'être mère ; que dis-je ? elle n'en aime que plus l'enfant qu'elle a laissé orphelin ; elle le présente à Dieu dans ses prières ; tandis que le cœur de son fils , demeuré sur la terre , ne cesse point non plus d'aimer celle qui le porta dans son

seim ; il réunit ses invocations à celles que l'Eglise fait pour elle ; le souvenir affectueux, entretenu par cette correspondance spirituelle, devient sans cesse plus vif ; la piété filiale s'accroît par l'absence ; et ce noble sentiment qui faisoit la consolation de ce fils sensible et reconnoissant sur la terre , il l'emporte avec lui dans un monde meilleur , où sa fidélité à tout ce qu'il a le plus chéri dans ce monde après Dieu seul, qu'il a aimé de tout son cœur, de toute son ame et de toutes ses pensées, redouble son bonheur.

Mais comment se peut-il que le réformateur sévère n'ait point compris que tous les hommes tiennent bien moins à la religion par l'intelligence et par la froide raison que par la sensibilité, par le désir immense d'aimer et d'être aimé, sentiment sublime, peut-être le premier et le plus pressant de tous nos besoins ?

Permettez-moi, mon aimable Édouard, de me servir ici d'une comparaison pour exposer plus clairement ma pensée. Si je voyois une tendre mère alléger les peines de l'absence par de fréquentes missives adressées à ses enfans ; un père sensible ne pouvoir se consoler de l'éloignement de ses fils et de ses filles établis récemment dans un autre hémisphère, qu'en entretenant avec eux une correspondance soutenue : « Parens affectueux, leur dirois-je, » assurés que vous êtes de ne plus vous réunir dans



» ce monde aux objets de votre amour , et de ne plus  
» revoir jamais leurs visages ; de ne pouvoir , à l'âge  
» avancé où vous êtes parvenus , affronter le vent de  
» l'orage et la fureur des flots , pour jouir de leurs  
» embrassemens , vous vous flattez d'adoucir vos en-  
» nuis et vos chagrins par un commerce régulier de  
» lettres ; vous espérez que ces messagères fidèles de  
» l'amour paternel et de l'incomparable affection d'une  
» mère charmeront vos douleurs , qu'elles transpor-  
» teront vos tendresses et vos soupirs depuis un pôle  
» jusqu'à l'autre pôle. Pourquoi donc , si des courriers  
» fâcheux sont survenus ; s'ils vous apprennent que  
» vos enfans , après un voyage de quelques mois ,  
» près de toucher au port désiré , ont péri dans un  
» cruel naufrage , qu'ils vous ont précédés *dans la*  
» *terre des vivans* , et que vous avez le malheur de  
» leur survivre ; pourquoi , je vous le demande , refu-  
» seriez-vous de correspondre davantage avec eux  
» par la prière ; moyen de communication bien plus  
» court , plus simple et plus aisé que tous ceux que  
» les nations civilisées emploient pour s'entretenir  
» réciproquement sur les affaires terrestres et de pé-  
» rissables intérêts ? »

En effet , infiniment plus rapides que les voiles d'un navire , ou les ailes de l'oiseau qui fend les airs , nos prières atteignent en un instant les rives éternelles , où elles répandent d'indicibles consolations dans le cœur de ceux que nous avons seulement

perdus de vue, quand ils sont allés habiter ces climats fortunés où la mort ne règne plus, où ils nous attendent, où l'esprit d'amour leur fait parvenir ces témoignages de notre tendresse. C'est uniquement ainsi que nous pouvons réaliser cet article de foi du symbole apostolique : *Je crois la communion des saints*. Il en est si peu, hélas ! avec qui nous puissions communiquer sur la terre, que c'est vers le ciel que nous devons élever nos cœurs, pour nous entretenir avec les âmes sanctifiées ; et que c'est vers le séjour invisible des purifications que nous devons adresser nos vœux, pour ceux qui sont morts dans un état encore imparfait. Alors nous pourrons dire avec S. Paul : *Notre conversation est dans les lieux célestes*.

Ici, Mylord, en relisant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, relativement au dogme que je soutiens, je vois que vous me citez divers passages des saintes Écritures qui lui paroissent contraires. Vous m'objectez, d'abord, qu'en adressant nos prières aux saints pour les âmes décédées, nous leur attribuons une sorte d'immensité, la connoissance du secret des cœurs, que Dieu se réserve. Je réponds, avec l'illustre Bossuet, qu'aucun catholique n'a pensé que les saints connussent par eux-mêmes nos besoins, ni même les desirs pour lesquels nous leur faisons de secrètes prières ; que l'Église n'a rien décidé sur les différens moyens dont

il plait à Dieu de se servir pour faire connoître à la sainte Vierge, aux martyrs et aux saints, nos vœux et nos demandes : soit que le Seigneur les leur communique par une expresse révélation, soit qu'il leur en découvre le secret dans son essence infinie où toute vérité est comprise, soit enfin qu'ils l'apprennent par le ministère des anges, qui, suivant le témoignage de l'Écriture, savent tout ce qui se passe parmi nous, Dieu les ayant établis *esprits administrateurs* pour concourir à l'œuvre de notre salut, toujours est-il vrai que les saints n'ont aucun degré d'excellence qui ne leur vienne de Dieu, aucune vertu qui ne soit un don de sa grâce, aucun pouvoir de nous assister que par leurs prières, aucune connoissance enfin des choses humaines que celle que le Seigneur daigne leur communiquer.

Observez, mon cher Edouard, que la principale cause qui fit rejeter aux prétendus réformateurs l'invocation des saints, c'est qu'ils ont matérialisé le séjour invisible qu'habitent les âmes glorifiées : ils se sont ridiculement imaginé que le paradis est une habitation au-dessus des nues, infiniment éloignée de nous. L'ancien Testament nous donne un aperçu tout contraire à cette fausse opinion des calvinistes. Il y est écrit (1) que le Seigneur ouvrit les yeux du serviteur d'Elisée, effrayé à l'aspect des

---

(1) Liv. iv des *Rois*, chap. vi, v. 16 et 17.

troupes nombreuses de Syriens qui le poursuivoient ; il fit voir au serviteur de l'homme de Dieu la montagne voisine , pleine de guerriers , de chevaux et de chariots de feu environnant le prophète , qui dit à Giezi : « Ceux qui sont pour nous sont en plus grand nombre que ceux qui sont contre nous. » Dans la *Genèse*, Dieu nous fait comprendre par le songe merveilleux qu'il envoya au patriarche Jacob, que le Très-haut et les saints anges conversent avec les mortels vertueux ; que les cieux communiquent avec la terre, qui est vraiment la porte du ciel. Nous lisons, au chapitre XXXII du même livre, que *ce patriarche, continuant son chemin vers Mahanaïm, rencontra des anges de Dieu qui alloient et venoient*. Le Psalmiste nous assure que les anges du Seigneur campent sans cesse en tout lieu auprès des fidèles pour les défendre du mal. Enfin S. Paul, qui fut lui-même ravi jusqu'au troisième ciel, où il entendit des paroles ineffables, nous déclare expressément que nous nous sommes approchés de la cité de Dieu, et des esprits des justes qui sont dans la gloire. On peut donc concevoir, d'après les passages que j'ai cités, qu'il n'y a plus ni intervalle ni absence pour l'esprit dégagé des entraves de ce corps matériel, qui le soumettent au supplice du temps et de la distance : on doit conclure de là que le monde invisible et spirituel est renfermé dans ce monde opaque et sensible

dont Notre-Seigneur a dit, *L'homme se promène parmi ce qui n'a que l'apparence* ; et que, sous l'enveloppe grossière et visible des élémens, existe un monde immatériel, inaccessible à nos sens, d'une nature infiniment plus noble et plus pure ; que c'est le seul auquel appartienne la réalité : eh bien ! c'est là le séjour des âmes décédées ; c'est là le monde des esprits. Je dois ajouter ici, pour ne point m'écarter du sujet que je traite, que les saints et les martyrs, qui ont été, comme nous, de fragiles créatures, et qui sont sortis victorieux du bon combat de la foi, n'abandonnent point ceux qui sont encore dans l'Église militante ; qu'ils nous aident à vaincre nos ennemis spirituels ; tandis qu'ils font descendre sur les âmes souffrantes, dans le séjour des purifications, les consolations de la miséricorde infinie.

J'invoque ici, Mylord, deux témoignages que vous ne récuserez pas. « On demande où donc » est le séjour des âmes glorifiées ; et l'on ne sait » pas que Dieu est le lieu des esprits, comme l'es- » pace visible est le lieu des corps. » Ces admirables paroles de Malebranche sont un éclair éblouissant de génie. *Videntes Deum, omnia simul vident*, dit S. Thomas. « Ceux qui voient Dieu, voient en » même temps tout en lui » ; car, assure l'Ecclésiaste, « ils vivent dans le sein de celui qui remplit toutes » choses, et qui contient tout. » — « O mon Dieu »,

écrivait encore S. Thomas, « vous êtes le lieu de » tout ce qui existe , et vous n'êtes que dans vous- » même. »

Cependant, répliquerez-vous, Monsieur le Comte, le même Ecclésiaste nous dit positivement que *les morts n'ont plus de part à ce qui se passe sous le soleil.* — Ces paroles sont certaines, répondrai-je; mais on ne les comprend pas. Les ames saintes ne s'occupent plus des choses mondaines, caduques et transitoires; elles n'y prennent plus aucune part : mais les prières, mais l'état spirituel des ames, mais la charité qui demeure éternellement, mais les grâces divines ne sont pas du nombre des choses qui passent, et qui n'ont de rapport qu'avec ce monde sensible et apparent : ce sont, au contraire, des objets infiniment au-dessus de la nature; ce sont, en un mot, des choses bien au-dessus du soleil.

Je n'ignore pas cependant, Mylord, que les calvinistes et les anglicans nous objectent encore deux autres passages, qu'ils regardent comme péremptoirs et décisifs, mais dont ils n'ont pu comprendre la signification véritable, tant ils desiroient de les interpréter d'après leur opinion : le système de Calvin, qu'ils ont embrassé, les a obligés à donner un faux sens à ces passages, à les tordre avec une coupable subtilité; et ils souhaitoient si ardemment d'interrompre cette correspondance spirituelle, unique consolation des foibles mortels, qu'il leur a

suffi d'une autorité spécieuse pour changer la communion des saints en une séparation absolue, en un silence sévère et jaloux, en une défense téméraire de nous communiquer mutuellement les affections de nos âmes pour les adresser à Dieu, qui a allumé dans le cœur de ses enfans tant de miséricorde, tant de compassion et tant d'amour.

Le texte suivant, qu'allèguent contre la doctrine de l'intercession les églises dissidentes, établit, suivant elles, l'inutilité absolue de toute invocation, de toute prière pour les morts, ainsi que de toute demande que les vivans feroient aux esprits des justes pour solliciter leur intercession. « Demandez-moi » ce que vous voudrez », dit le prophète Élie à son disciple Élisée, « avant que je sois enlevé d'avec » vous, afin que je l'obtienne (1). » Les protestans ne veulent point voir que la grâce extraordinaire sollicitée par Élisée, celle d'obtenir une double portion de l'esprit de force, de miracle et de pouvoir, que possédoit Élie, tenoit à la présence corporelle de son maître; ils n'aperçoivent point ce qui saute aux yeux, que le don surnaturel que demandoit Élisée, devoit se manifester par des faits extérieurs, par des prodiges éclatans et nullement salutaires; ils ne veulent point comprendre enfin que ce don miraculeux appartenoit essentiellement à ce monde

---

(1) Liv. iv des *Rois*, chap. ii, v. 9.

visible et matériel. Les prétendus réformés tirent donc une fausse conclusion de ce passage, qui ne prouve nullement l'impossibilité d'obtenir de Dieu des dons spirituels, des grâces invisibles et sanctifiantes, par l'intercession de la bienheureuse Vierge, des saints et des martyrs.

« Mais qu'est-il besoin de toutes ces pratiques pieuses »? s'écrient à-la-fois Luther, Zwingle et Calvin. « Le Seigneur a satisfait par sa sanglante mort à toutes nos offenses : la confession, le sacrement de pénitence, les satisfactions, le mérite des bonnes œuvres, les prières pour les morts, sont des doctrines superstitieuses; *car le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché* (1). » Tel est le passage formidable derrière lequel les soi-disant réformateurs se retranchent, avec leurs partisans. — Cela est vrai, leur répondrai-je dans les paroles du même apôtre au même verset. « Si nous marchons dans la lumière, comme Dieu est lui-même lumière, nous avons une société mutuelle avec lui. » A quoi S. Jean ajoute : « Si nous confessons nos péchés, le Seigneur est fidèle et juste pour nous remettre nos offenses, et pour nous purifier de toute iniquité. »

Ne vous y trompez donc pas, Monsieur le Comte : Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, a

---

(1) Joan. Epist. 1, cap. 1, v. 7.



satisfait pleinement pour la désobéissance de celui qui le premier a introduit dans ce monde le crime et la mort, qu'il a fait venir sur tous ses descendans. Notre miséricordieux et tout-puissant Rédempteur s'est offert lui-même comme une victime pure, d'un prix infini, pour réparer une offense infinie faite à la souveraine Majesté; il accorde, par son sacrifice expiatoire, à tous les baptisés, la rémission des peines éternelles qu'à tous les enfans d'Adam, nés pécheurs d'un père coupable, avoient nécessairement encourues. Je dis plus : si nous retombons dans le péché, si nous violons les vœux de notre baptême, ce Dieu clément et infiniment parfait nous promet le pardon de nos offenses, à des conditions indispensables, il est vrai, mais bien douces à remplir pour toutes les âmes que l'ingratitude, le vice et l'impiété n'ont point entièrement dégradées. La première de ces conditions, bien simple et bien facile, c'est d'aimer de tout notre cœur ce Dieu si bon qui nous a tant pardonné, suivant cette déclaration consolante : « Beaucoup de péchés lui seront remis, » parce qu'elle a beaucoup aimé (1). » La seconde condition, c'est d'abhorrer le crime, qui nous avilit et qui nous dégrade, puisque son affreux résultat est d'effacer en nous l'image de Dieu, qui nous a créés à sa ressemblance dans la justice, dans l'inno-

---

(1) Luc. cap. vii, v. 47.

cence et dans la sainteté. Il nous prescrit lui-même la troisième et dernière condition, à laquelle se rattache le salut de notre âme immortelle : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. »

Concluons, mon cher Édouard, de tant de déclarations formelles, que le précieux sang de Jésus-Christ nous a mérité la grâce d'être purifiés de tous nos péchés par notre participation volontaire à ses souffrances, aux douleurs spirituelles de son crucifiement; oui, ce n'est que par beaucoup d'adversités, de peines et de tribulations, endurées avec patience, que l'on peut entrer dans le royaume des cieux. Soyez assuré, Mylord, que si ces épreuves salutaires, que nous devons regarder comme le sujet d'une grande joie, ne sont pas endurées par nous dans ce monde, elles le seront nécessairement dans l'autre, puisque rien d'impur ne sauroit entrer dans le royaume de Dieu. L'Eglise catholique nous enseigne expressément que la grâce douloureuse et purifiante descend après la mort dans les âmes qui ont obtenu miséricorde; que la lumière de Dieu les investit, qu'elle les transforme en de nouvelles créatures, qu'elle les crée une seconde fois. Insensiblement cette lumière divine devient la douceur des yeux qui en étoient auparavant blessés; la pénitence a cessé d'être amère, et le feu de l'amour

divin se change en une source inépuisable de délices dans les cœurs dont il a brûlé toutes les passions, où il a entièrement consumé tout ce qui étoit immoral et corruptible. C'est ainsi que du séjour des purifications l'ame, rajeunie, s'élève par d'insensibles degrés au séjour bienheureux des béatitudes infinies. — Je reviendrai sur ce sujet important dans ma prochaine lettre ; en attendant je vous embrasse, mon cher Édouard, avec l'attachement le plus sincère.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

---

## LETTRE XLI.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Chablais,  
le 12 février 1817.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à Lord ÉDOUARD Comte DE MORELAND,  
à Oxford.

Nec procul hinc partem fusi monstrantur in omnem  
Lugentes campi : sic illos nomine dicunt.  
Hic quos durus amor crudeli tabe peredit  
Secreti celant calles, et myrtea circum  
Sylva tegit; caræ non ipsa in morte relinquunt.  
His Phædræ Procrinque locis (1).....

VIRG. *Æneid.* lib. VI, v. 440.

CICÉRON a dit que tout jugement, quand il est universel, est nécessairement vrai : il faut donc, ajouterai-je, Monsieur le Comte, qu'un tel jugement soit intuitif, qu'il appartienne à ces croyances premières que n'a point inventées le raisonnement, mais que tous les hommes ont admises par une

- (1) Là, sont de vastes champs, nommés champs des douleurs;  
Tous ceux qui de l'amour n'ont connu que les pleurs,  
Sous des myrtes, qu'à peine un demi-jour éclaire,  
Égarent leurs ennuis et leur deuil solitaire,  
Leur flamme vit encor, même après le trépas;  
Procris, encor jalouse, ici porte ses pas.

GASTON, trad. de l'*Ænéide*, liv. VI.

espèce de vue intérieure ; et la vérité de ces opinions généralement répandues dans tous les temps et dans toutes les régions de la terre se trouve suffisamment constatée par le fait. Le dogme du purgatoire , ou d'un séjour de purification après la mort , est de ce nombre : c'est le dogme du bon sens.

A qui feroit-on croire que l'âme d'un grand coupable, couvert de forfaits, mais touché, dans le cachot obscur où il attend le supplice, des soins compatissans que lui rendent de bons religieux, éclairé par leurs instructions simples, pathétiques et charitables, pénétré enfin de componction, de repentir, de foi en Jésus-Christ, invoquant jusqu'à son dernier soupir le nom du Sauveur du monde, puisse s'élancer de dessus l'échafaud dans le sein de Dieu, comme l'âme du martyr (1) ?

Certés, la croyance d'une purification après la

---

(1) Dom Eusèbe d'Adhémar, dont j'ai rédigé la correspondance, écrit ci-dessus qu'aucun homme judicieux ne pourra se persuader que l'âme du plus grand scélérat puisse, à son insu et subitement, être changée en un ange de lumière : il a prouvé, par l'Écriture sainte et par la droite raison, ainsi que par le témoignage de l'Église, qu'un changement moral et graduel doit nécessairement avoir lieu ; que cet amendement progressif exige indispensablement la persévérance ; qu'il suppose le concours de notre volonté, une longue et continuelle lutte, un combat intérieur qui se renouvelle chaque jour entre le devoir et les passions, entre la vertu et le vice, entre le bien et le mal qui sont en nous. J'oubliai, en com-

mort n'auroit pas cessé d'être dans le cœur de tous les hommes religieux, raisonnables et sensés, si les inventeurs de religions de fraîche date n'eussent pris à tâche de l'en effacer.

Ici, Mylord, je dois prévenir une question que vous ne pouvez manquer de me faire. « N'est-il pas possible », me demanderez-vous, « d'échapper à cet état intermédiaire, à cette prison d'où l'on ne sortira point sans avoir payé jusqu'au dernier sou? » — Certainement, répondrai-je dans les paroles mêmes de Jésus-Christ : « si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandemens. » — Depuis Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume des cieux souffre violence ; ce sont les ardens qui le ravissent. « Moi, Paul », écrivoit aux Colossiens l'apôtre des gentils, « je me réjouis dans les souffrances que j'endure maintenant pour vous ; j'ac-

---

posant cette rédaction, qu'il est un fait opposé à cette assertion ; qu'il existe depuis peu une secte nombreuse qui soutient précisément le contraire : elle compte parmi ses membres des hommes distingués par leur savoir, par leurs richesses et par le rang qu'ils occupent dans la société. C'est en Angleterre qu'elle a pris naissance ; d'abord dans le comté d'Exeter, d'où elle s'est répandue dans le Devonshire, dans les provinces de Kent et de Sussex, et à Londres même. L'amour de la vérité m'oblige de dénoncer au public cette secte dangereuse. Je dirai donc ici que le D.<sup>r</sup> S\*\*\*\*, de l'université d'Oxford, homme de mérite, prédicateur éloquent, théologien subtil et systématique, crut avoir trouvé seul le

» complis dans ma chair ce qui reste à souffrir à  
» Jésus-Christ, éprouvant moi-même des angoisses

---

vrai sens de la révélation; qu'il se hâta de publier cette prétendue découverte, qui n'est autre chose que la prédestination, une élection arbitraire, le don gratuit du salut éternel accordé à un petit nombre de croyans, quelle qu'ait été leur conduite sur la terre. Le docteur fit plus; il réunit dans des assemblées secrètes quelques-uns des membres du clergé anglican, sur l'esprit desquels ses ouvrages et sa prédication lui avoient acquis de l'influence; il exposa devant eux, avec tant d'art et des raisonnemens si plausibles, son système monstrueux, qu'il parvint à le leur persuader. Ces hommes crédules et simples, quoique lettrés, embrassèrent la doctrine de leur maître avec tant de bonne foi, de confiance et de sincérité, qu'ils abandonnèrent tous à l'envi leurs riches prébendes, le traitement qu'ils recevoient de l'État, et les revenus de leurs *sinecure*; qu'ils se contentèrent de leur patrimoine et du bien qu'ils possédoient, satisfaits de prêcher gratuitement cette doctrine illusoire, pour confirmer leur élection. Les plus opulens d'entre eux bâtirent des temples, où ils appelèrent un peuple ignorant, flatté d'avoir pour prédicateurs des personnages à qui leurs grandes propriétés, leur fortune indépendante et leur crédit étendu assuroient une considération générale. Une grande multitude de gens ajoutèrent foi à la prédication de ces missionnaires nouveaux, qui n'exigeoient de leurs acolytes ni l'obéissance aux commandemens de Dieu, ni l'exercice des bonnes œuvres, ni la pratique d'aucune vertu. Ces docteurs de mensonge se bornoient à inviter leurs auditeurs au partage de leurs propres espérances, de leurs consolations, et de l'inébranlable assurance qu'ils sont sauvés en vertu d'une éternelle rédemption, quelle que puisse être l'énormité des vices, des crimes et des forfaits dont ils auront souillé leur ame immortelle. Le signe certain de leur élection, c'est le sentiment intime qu'ils en acquièrent par la voix.

» et des souffrances pour son corps qui est l'Église. »  
 Passage bien digne d'être remarqué, puisqu'il éta-

de leurs ministres ; et la ferme conviction que le Dieu des miséricordes les a élus de toute éternité, devient pour eux la gage infailible de leur salut. Le seul devoir qui leur soit recommandé du haut de la chaire, c'est de bénir leur souverain bienfaiteur ; c'est de se réjouir de leur délivrance ; c'est d'exalter par des chants religieux, par des hymnes et par des cantiques, accompagnés avec des instrumens mélodieux, les perfections adorables, l'ineffable charité, les compassions infinies du monarque invisible et bienheureux qui les a rachetés au prix de son sang.

Cependant je dois informer ici le lecteur des circonstances singulières qui me firent connoître la secte dont il s'agit, ainsi que les chefs principaux qui la dirigent, et qu'on appelle *antinomiens*, pour qualifier brièvement des hommes qui enseignent une doctrine contraire à la loi de Dieu. Voici quelle fut l'occasion de cette connoissance. J'étois à peine arrivé à Brighton, dans le comté de Sussex, de mon voyage en Italie, que je fus invité à me rendre incessamment au château de H\*\*\*x, non loin de Battle et de Hastings, pour m'y occuper de l'éducation de quelques élèves qui recevoient auprès de leurs pères une instruction classique, propre à les mettre en état de suivre à Oxford les cours publics de l'université. La première journée fut consacrée par les chefs de cette intéressante et honorable famille, non-seulement à tracer le plan d'études convenable à mes disciples, mais encore à discuter sur des matières de religion et à m'exposer le système extraordinaire auquel ils étoient exclusivement attachés. Ils m'apprirent que, chaque jour, j'entendrois deux sermons improvisés par le père et par la mère de mes élèves ; que des chants religieux, accompagnés avec des instrumens de musique, commençoient et finissoient chacun de ces actes de piété ; que le dimanche surtout il se feroit des prédications solennelles dans



blit de la manière la plus positive la doctrine des œuvres de surérogation , tournée en ridicule par

---

un temple nouvellement construit, aux frais du propriétaire même du château où j'étois appelé à faire ma demeure. — Quel est le culte que vous professez ? leur demandai-je ; est-ce celui des presbytériens, ou celui de l'église épiscopale ? — « C'est » un culte nouveau », me répondit M.<sup>me</sup> de B\*\*\*\* : « il est fondé » sur une doctrine récemment révélée, et que vous comprendrez » facilement ; un seul dogme, celui d'une éternelle élection ; et » ce dogme unique n'est nullement hérissé de morale. Je vous » exposerai brièvement nos principes religieux. » — Je l'avouerais, ma curiosité fut vivement excitée par cette promesse ; et, quelque fatigué que je fusse encore d'un long voyage, je redoublai d'attention. M.<sup>me</sup> de B\*\*\*\* s'exprimoit avec tant de justesse et de goût, que je ne pouvois me lasser de l'entendre. « L'Esprit invisible, bienheureux, immortel et souverain », me dit-elle, « voulant manifester ses perfections infinies, mais surtout sa haine pour le désordre et l'iniquité, sa » miséricorde envers sa créature fragile et imparfaite, arrêta de » toute éternité, par conséquent avant la chute de l'homme, » de sauver de l'éternelle perdition un certain nombre d'entre » les fils d'Adam, ceux qu'il avoit préconnus dans son omniscience, pour exercer envers eux ses indicibles compassions, » sans avoir aucun égard à la conduite qu'ils auroient tenue » sur la terre, et d'envelopper tous les autres hommes dans » une condamnation générale, pour déployer à-la-fois sa justice et son aversion pour le péché. Le signe infailible auquel les élus reconnoissent qu'ils sont prédestinés par le » ciel, c'est l'assurance intime qu'ils en reçoivent à la voix » de la prédication ; leur perte devient dès-lors impossible : » à l'heure de la mort ils sont transformés en esprits bienheureux, et toutes leurs iniquités sont effacées. Quant à l'observation des lois, à la rectitude morale, elle n'est relative » qu'à cette courte existence d'ici-bas. Si je vis selon les pré-

les communions dissidentes. En effet, nous comprenons par les souffrances volontaires de S. Paul pour

« ceptes de la tempérance, de la sobriété, de la charité fraternelle, de la pratique de tous les devoirs que m'impose la société, je prolongerai ma vie, elle sera exempte de douleurs; je conserverai, j'augmenterai même ma fortune, par une estimable activité, par une vigilance laborieuse; la prudence et les bienfaits me concilieront l'estime et l'amitié; mon passage sur la terre ne sera signalé par aucun désastre. Si au contraire un homme est intempérant, des maladies et des souffrances précoces vengent la nature. S'il transgresse les lois par le vol de la propriété de son prochain, par des attentats sur la vie ou l'honneur de ses semblables, il est jeté dans les fers, il est justement voué à l'infamie, il traîne dans l'exil et dans la servitude des jours languissans; ou, condamné à servir d'exemple, il périt sur l'échafaud. Mais, convenez-en, Monsieur », ajouta-t-elle, « nos vertus ne peuvent valoir que des récompenses proportionnées à leur imperfection : ce n'est que par intérêt, par amour de nous-mêmes, que nous tenons une conduite innocente; et il est tant de séductions, tant de circonstances imprévues, qui précipitent le jeune homme dans le crime, que des châtimens terminés par la mort, des supplices temporaires, suffisent bien pour expier les forfaits de l'homme coupable et malheureux. Avouez », continua-t-elle avec feu, « que la félicité éternelle ne peut être le résultat de la conduite que nous aurons tenue, et que rien que la miséricorde infinie de Dieu ne peut nous obtenir gratuitement le suprême bonheur. Il a daigné nous l'annoncer lui-même : il veut que l'on prêche le pardon accordé à l'homme criminel, et il marque lui-même du sceau de la rédemption tous ceux qui reçoivent avec foi et sans le moindre doute l'assurance de leur salut éternel. »

Elle avoit cessé de parler; sa voix harmonieuse, son lan-

tous les membres de l'Église, que Dieu a tellement pour agréables la compassion, la charité fraternelle,

gage animé, ses expressions où le goût, l'élégance et la justesse le dispuoient à la vigueur, à l'ordre et à la subtilité du raisonnement, se répétoient encore à mon oreille : mais je restois muet d'étonnement; j'étois incapable de trouver des paroles propres à peindre l'extrême surprise que m'avoit causée un discours si étrange. Elle s'en aperçut, et me demanda, avec quelque embarras, ce que je pensois de sa doctrine. Je la priai de me dire sur quelle autorité elle appuyoit cette croyance nouvelle, entièrement contraire à celle de l'universalité des chrétiens. « Sur les onze premiers chapitres de l'épître de S. Paul aux Romains », me dit-elle; « c'est là que se voit enseigné si clairement le dogme de la prédestination, d'un salut électif indépendant de la volonté de l'homme, qu'il est impossible de refuser son assentiment à une vérité divine, exposée aussi positivement. — Vous vous êtes totalement méprise, Madame », lui dis-je, « sur le but que se proposoit l'apôtre des nations, et sur le sens de cette admirable épître, que l'on peut regarder comme le cours le plus complet de morale. Il ne s'agit dans les chapitres que vous m'indiquez, que de l'exclusion temporaire des Israélites qui avoient crucifié le Fils de Dieu, rejeté le salut que leur annonçoit le Sauveur du monde, et désiré que son sang fût sur eux, sur leurs enfans et sur leur nation ». Je prouvai à M.<sup>me</sup> de B\*\*\* que, dans cette lettre de S. Paul à l'Église de Rome, il n'est nullement question d'un ebois spécial d'individus, d'une prédestination personnelle, de l'élection que Dieu auroit faite d'un certain nombre d'hommes privilégiés, pour les introduire après la mort dans son royaume céleste, sans avoir égard à leurs vices ou à leurs vertus, et quelle qu'eût été la conduite qu'ils auroient tenue dans cette carrière d'épreuves; tandis qu'également indifférent au mérite ou à l'indignité du plus grand nombre des âmes humaines, il les auroit enveloppées par un

qu'il reçoit les douleurs, les souffrances, que la vue des égaremens de nos frères nous fait ressentir,

décret éternel dans une condamnation générale. « Un système aussi injuste », continuai-je, « est un moins contraire aux perfections morales de la Divinité qu'aux passages les plus formels de l'Écriture sainte, qui déclare que la volonté de Dieu est que tout homme puisse être sauvé; qu'il est devenu l'auteur d'un salut éternel pour ceux qui lui obéissent; que nous devons être les imitateurs de Dieu, comme ses enfans bien-aimés, et nous efforcer sans cesse de devenir parfaits comme notre Père céleste est parfait. Voyez », dis-je à Mylady, « combien votre indifférence pour la morale chrétienne est en opposition avec les préceptes de Jésus-Christ; avec les chapitres v, vi et vii du plus beau des sermons qui furent jamais prononcés; avec son discours sur les béatitudes, dans lequel, assis sur une montagne pour être mieux entendu, le Seigneur expose avec ordre les vertus évangéliques. Enfin votre dogme d'un salut indépendant de notre volonté, ajoutai-je, est diamétralement opposé à l'esprit de l'épître de S. Jacques, ainsi qu'à cet aveu de S. Paul : *Je garde en toutes choses une exacte tempérance, écrit-il aux Corinthiens, afin que je gagne la palme immortelle qui m'attend, la couronne incorruptible; je traite rudement mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé.* »

Ce ne fut point sans une consternation visible que lady B\*\*\*\* vit renverser de fond en comble l'édifice aérien qu'elle avoit élevé avec tant de confiance sur les onze premiers chapitres de l'épître de S. Paul aux Romains; et elle put en douter d'autant moins, que je lui fis observer la confirmation du sens historique qui se rapporte uniquement aux Juifs, et que je lui fis comprendre tout le plan de cette intéressante épître, qui a si peu trait à l'éternité, à l'élection arbitraire des ames,

comme autant de satisfactions que nous tui offrons les uns pour les autres ; nous y voyons que Dieu

---

ou à leur réprobation absolue, que l'apôtre termine le xi.<sup>e</sup> chapitre par cette merveilleuse révélation : « Je ne veux pas, mes » frères, que vous ignoriez ce mystère, que Dieu n'a permis » qu'une partie des Juifs soit tombée dans l'aveuglement, que » jusqu'à ce que la multitude des nations soit entrée dans » l'Église, et qu'ainsi tout Israël sera sauvé. — *Ils verront,* » est-il dit ailleurs, *le Fils de l'homme venir dans les airs avec » une grande puissance ; ils reconnoîtront celui qu'ils auront » percé, et ils se lamenteront comme une mère qui pleure son » fils unique.* — Je crois, me dit alors lady B\*\*\*\*, que votre » interprétation vaut mieux que la miennne. Nous avons néan- » moins deux textes plus formels, et qui ne peuvent se rap- » porter qu'au dogme de notre nouvelle église. Dans le livre » de Job, chap. xiv, vers. 14, il est dit : *Dans cette guerre » où je me trouve tous les jours, j'attends que mon chan- » gement arrive ; et plus bas on lit : Seigneur, vous ten- » drez votre main droite à l'ouvrage de vos mains ; vous m'avez » pardonné mes offenses et vous avez guéri mon iniquité.* » — Je lui répondis alors que Job n'avoit pas, aux yeux mêmes de Dieu, son égal sur la terre pour la droiture et l'intégrité ; qu'il avoit vécu dans l'innocence, et que son cœur n'avoit aucun vice, aucun forfait, à se reprocher ; qu'il attendoit donc à la fin de sa vie ce salut glorieux qui est le prix des bonnes œuvres, de la foi et des vertus qui l'avoient si éminemment distingué par-dessus tous les hommes : aussi termine-t-il cette déclaration, en disant avec une ferme assurance : *Je sais que mon rédempteur est vivant ; qu'il demeurera le dernier sur la terre ; et qu'encore qu'après ma mort les vers aient rongé ma chair, je verrai Dieu de mon corps : mes propres yeux le ver- ront,* ajouta-t-il avec une sainte joie, *et je serai transformé à sa ressemblance.* » Voilà, Mylady », continuai-je, « voilà le » changement qui devoit arriver à Job : il l'attendoit avec

inspire à ses serviteurs le desir de s'affliger dans le jeûne, dans l'humiliation, de se couvrir de sac et de

« certitude, comme la conséquence de son amour pour Dieu ,  
 « pour la justice et pour l'équité ; comme la suite nécessaire  
 « des habitudes vertueuses qu'il avoit contractées toute sa vie.  
 « Et il est si vrai que le méchant ne peut espérer ce change-  
 « ment moral, involontaire et subit, après sa mort, qu'Isaïe  
 « s'est écrié : *Malheur à la race corrompue ! Lavez-vous, puri-  
 « fiez-vous, cessez de faire le mal, et apprenez à faire le bien,  
 « si vous voulez que l'Éternel vous pardonne.* Et pour faire  
 « comprendre à l'homme impie que son espérance périra, le  
 « prophète emploie ces expressions énergiques : *L'Éthiopien  
 « et le More peuvent-ils changer leur peau ? Le léopard peut-il  
 « effacer ses taches et la variété de ses couleurs ? Comment  
 « donc, vous qui n'êtes accoutumés qu'à faire le mal, pourriez-  
 « vous tout-à-coup apprendre à faire le bien ?* » Quand j'eus  
 achevé cette réponse, j'aperçus quelque abattement et de la  
 pâleur sur le visage de mylady, naguère si serein. Elle se  
 promena avec agitation dans la chambre où nous étions, les  
 bras croisés sur la poitrine. Peu après, se retournant vers  
 moi, elle me dit avec un ton d'effroi : « Monsieur de.....,  
 « si votre doctrine est véritable, je suis damnée ! » Je voulus  
 alors détourner un instant le sujet de notre conversation, sans  
 abandonner cependant une matière aussi grave ; et je lui de-  
 mandai ce que le docteur S\*\*\*\*, l'inventeur de cette doc-  
 trine hétérodoxe, faisoit pour la soutenir. « Il nous a aban-  
 « donné », me répondit-elle, « après nous avoir lancés dans la  
 « voie où nous sommes demeurés plus constamment que lui.  
 « Tenez », ajouta mylady en me remettant un pamphlet du  
 docteur, « si vous êtes curieux de le lire, le voilà. » — Je le  
 garde encore ce pamphlet singulier, et jamais je ne pourrai  
 m'en dessaisir. Voici la fin de cette lettre que le docteur S\*\*\*\*  
 adresse au public : « J'ai conduit mes disciples et mes amis  
 « dans des routes perdues : j'ai reconnu trop tard le danger,

cendres, non-seulement pour leurs propres péchés, mais encore pour ceux des autres hommes : nous y reconnoissons que celui qui nous a tant aimés que de donner sa vie pour nous, ne peut rien refuser à ceux qui, par amour pour lui, s'affligent pour leurs frères ; qu'il accepte miséricordieusement l'humble sacrifice de nos mortifications volontaires en diminution des châtimens plus rigoureux qu'il préparoit aux pécheurs.

---

« j'ai vu le précipice ; j'ai crié à mes frères qui s'avançoient  
 » toujours davantage , de rebrousser chemin, de retourner à  
 » la loi de Dieu , à l'église épiscopale et à la foi de nos pères.  
 » Ils ont souri de pitié, ils se sont arrêtés néanmoins, avec  
 » quelque hésitation, à l'ouverture du gouffre. La frayeur ,  
 » d'un côté, et, de l'autre, la fausse honte, les retenoient en-  
 » core indécis sur le bord dangereux ; mais le démon de l'or-  
 » gueil, profitant de leur incertitude et craignant leur repen-  
 » tir, les a poussés dans l'abîme. » Dirai-je enfin qu'un des  
 adeptes de cette secte pernicieuse, ayant accompagné à Naples  
 M. D\*\*\*\*, l'un des plus riches banquiers de Londres, s'aban-  
 donna à je ne sais quelle horrible instigation, et poignarda  
 son maître ; que le gouvernement anglais demanda au gou-  
 vernement napolitain l'extradition de l'assassin, qui, pendant  
 son séjour à Newgate, étoit rempli d'espérance ? « J'ai mé-  
 » rité la mort que les lois m'infligent », dit-il à lady B\*\*\*\*, qui  
 étoit allée le visiter dans sa prison ; « je saurai mourir : je suis  
 » rempli de consolation dans l'assurance heureuse de ma félicité.  
 » J'attends que mon changement arrive ; car le Seigneur a guéri  
 » mon iniquité. » Lady B\*\*\*\*, à son retour de Newgate, dit  
 avec satisfaction à quelques personnes qui lui demandoient  
 l'état moral du coupable : « Il est mort comme un saint. »

Et c'est ainsi qu'un Dieu infiniment juste et saint, qui ne fait acception de personne, mais qui exauce toujours l'objet de toute son affection, honore son Fils unique dans la communion de ses membres, tellement que, satisfait par les uns, il daigne s'adoucir envers les autres. C'est encore ainsi, mon cher Édouard, que vous pouvez faire votre purification sur la terre par l'entière abnégation de vous-même, par la pénitence, par la commisération, par la prière et par l'humilité : souvenez-vous que les peines que nous ressentons dans cette vie pour nos frères et pour nous, sont néanmoins infiniment plus faciles à porter que les tourmens de la vie souffrante dans le séjour intermédiaire. Efforçons-nous donc, vous et moi, dès à présent, de renoncer au monde et à nous-mêmes. Je dois le répéter ce mot d'un martyr : *Point de croix, point de couronne*. N'oublions jamais que, tant que l'on n'est pas affligé d'avoir offensé Dieu, l'on n'est pas encore digne de jouir de sa présence immédiate; et que ce n'est que par beaucoup de tribulations que le Fils de Dieu lui-même, froissé pour nos forfaits, et portant nos iniquités sur le bois de son supplice, a été glorifié. Hélas ! ceux qui se flattent d'être dispensés de souffrir dès ce monde, soit pour les iniquités de leur prochain, soit pour leurs propres offenses, et qui espèrent acquérir la vie éternelle à meilleur marché, se trouveront hor-



riblement surpris au sortir de cette vallée de larmes, en traversant la région de l'ombre de la mort.

J'ai dit, Mylord, que tout homme sage, tout vrai chrétien, doit s'efforcer d'achever sa purification pendant cette vie, non-seulement parce qu'en différant de nous convertir entièrement à Dieu, nous rendons cette indispensable conversion toujours plus difficile, mais encore parce qu'il est infiniment moins douloureux pour nous de faire cette pénitence dès à présent, que dans le séjour invisible où nous devons passer comme par le feu, et acquitter la dette tout entière; parce qu'enfin la mort peut nous prévenir avant que le travail de la pénitence soit parvenu à son terme, et qu'il n'est pas d'autre moyen de mourir dans la grâce de Dieu que la pénitence, qui seule peut nous ouvrir les portes du ciel.

Pourquoi donc hésiter à entreprendre cette œuvre nécessaire, que tout homme bien né s'est tant de fois proposé d'accomplir? Si nous recherchions attentivement la cause réelle des ennuis, des inquiétudes et des chagrins que nous éprouvons sans cesse dans cette vie et qui paroissent être notre partage ici-bas, nous la trouverions dans une application excessive à des intérêts sordides, dans de criminels attachemens, dans des passions déréglées qui égarent notre raison et que la conscience nous reproche. Nous reconnoîtrions que notre ame, faite pour Dieu sa véritable fin, ne peut être heureuse

dès à présent que par la possession de son bien suprême, de celui qu'elle doit aimer par-dessus tout ; et qu'elle se livre tout entière à des soucis cruels, à des peines déchirantes, lorsqu'elle aime plus que Dieu ce qui est sujet à la mort.

Cependant, mon cher Édouard, puisqu'une seule passion désordonnée suffit pour nous rendre malheureux au sein même des plus douces jouissances, puisqu'elle peut remplir d'amertumes et de regrets le court espace de cette vie, considérez combien cette même passion augmentera d'intensité, si, après en avoir été tyrannisés sur la terre, nous permettons qu'elle nous accompagne au-delà du tombeau. Alors, hélas ! mais alors seulement, commencera la tempête pour notre ame : dégagée des liens matériels qui l'entravoient dans ses mouvemens, n'étant plus distraite par les soucis de la vie présente, ni bercée dans un repos trompeur par les illusions magiques des sens, cette ame immortelle, que son union à un corps stupide et grossier ne tiendra plus assoupie, se réveillera avec effroi de son sommeil léthargique ; et, se sentant privée de son véritable objet par des pentes vicieuses, par de coupables inclinations qui combattent en elle les impressions de la grâce divine, elle se trouvera dans une extrême anxiété, pleine de souvenirs douloureux et de desirs immenses que l'exquise sensibilité dont elle fut douée pour être susceptible du

souverain bien , ne rendra que plus pénibles et plus ardens.

Efforçons-nous l'un et l'autre, Mylord, d'échapper dès à présent à cette situation effrayante, qui présente l'idée de la désolation de l'ame ; je l'ai décrite dans le sentiment de la plus exacte vérité. Eh bien ! mon cher Édouard, cette situation deviendra infailliblement la nôtre, si nous différons jusqu'à la mort d'entrer dans les voies de la miséricorde de Dieu. C'est dans un état semblable que le prophète-roi apprit à élever jusqu'au ciel ces prières enflammées, ces hymnes touchantes, ces cantiques admirables (1), où il publie son impuissance de faire le bien, son desir constant de se dégager des liens du péché qui le retiennent captif, et l'impossibilité absolue de les rompre, sans un secours céleste. A peine a-t-il obtenu d'en-haut la délivrance qu'il avoit implorée nuit et jour en inondant sa couche de larmes, qu'il reconnoit par des chants de joie, de gratitude et de bénédiction, que Dieu est un libérateur infini de misères infinies ; qu'il est un sauveur tout-puissant, le rédempteur véritable qui rend la liberté aux captifs, et qui nous délivre à jamais de la condamnation et des peines éternelles. — Oui,

---

(1) Lisez surtout les psaumes 41, 50, 62, 83, et particulièrement les sept psaumes de la pénitence, ainsi que le *De profundis*.

Mylord, il faut les avoir réellement senties dans soi-même ces profondes misères, il faut s'être vu chargé de chaînes pesantes, et incapable de les briser, pour connoître tout le prix de la rédemption qui nous est acquise par le sang de la nouvelle alliance. On a vu l'enfer en soi; l'on a crié du fond de l'abîme; on a invoqué Jésus-Christ comme son Dieu, comme son refuge unique, comme son suprême défenseur, sans lequel il n'est aucun salut dans le ciel ni sur la terre. C'est alors que le Seigneur est véritablement glorifié : alors, éclairé non-seulement par les preuves historiques, mais encore par une expérience intérieure, nécessaire, et infiniment heureuse, on reconnoît avec tous les chrétiens que Jésus-Christ est le Dieu du cœur, qu'il est le sauveur de l'ame, qu'il est notre puissant rédempteur.

Souvenez-vous sans cesse, mon cher et bon Edouard, de la déclaration positive que fait ici votre ami sincère, le vieux Adhémar, déclaration fondée sur le témoignage de l'Eglise chrétienne, sur l'autorité des auteurs divinement inspirés, et sur les écrits nombreux des Pères apostoliques, que quiconque dans cette vie mortelle n'a point passé par l'état d'épreuves spirituelles que je viens de décrire, et meurt néanmoins dans le desir et dans l'amour de Dieu, doit inévitablement y passer dans l'autre, et subir cette purification au-delà du tombeau, sans quoi il ne glorifieroit pas sensi-

blement Dieu , comme son Sauveur , dans une vie éternelle.

En effet , Mylord , le rafraichissement et l'aridité , la souffrance et le soulagement , sont des choses relatives : pour jouir d'une souveraine consolation , il faut avoir éprouvé une désolation extrême ; d'où je conclus que ceux qui dès cette vie n'ont point ressenti cette douleur profonde dont le souvenir de nos infidélités , la conviction intime de nos dispositions vicieuses et de notre démerite auprès de Dieu , viennent nous pénétrer dans les momens heureux où la grâce divine nous éclaire , éprouveront après leur mort ces regrets amers et ces angoisses cuisantes par lesquels ils doivent expier l'énormité de leur ingratitude , et l'oubli d'un Dieu qui les a aimés d'un éternel amour. Ne seroit-il pas , en effet , absurde de vouloir que l'on consolât infiniment ceux qui n'auroient point été infiniment affligés ? et les souffrances spirituelles ne sont-elles pas nécessaires pour nous rendre susceptibles du sentiment qui leur est opposé , celui d'un bonheur qui n'aura point de bornes ? Oui , mon cher Édouard , cet état de mortification par lequel nous sommes crucifiés au monde et à nous-mêmes , dans le siècle présent ou dans le siècle à venir , est une souveraine miséricorde ; c'est le fondement de la félicité , c'est la base de la plus sublime béatitude.

Dieu ne frappe jamais que pour guérir : ce n'est

pas volontiers qu'il afflige les enfans des hommes ; et s'il permet que nous éprouvions des douleurs infinies, ou dans ce monde , ou dans l'autre , c'est pour nous rendre capables de nous élever au ciel sur les ailes de l'amour divin , de nous asseoir sur des trônes de lumière , d'être parfaits comme lui-même est parfait , et de partager sa gloire.

Ne croyez pas néanmoins, Monsieur le Comte, que, dans ce continuel et pénible travail, dans ce train de guerre qui nous est ordonné sur la terre , nous soyons seuls à résister à nos ennemis spirituels : l'Esprit de Dieu nous aide dans nos foiblesses ; il prie lui-même au-dedans de nous par des soupirs qui ne peuvent s'exprimer. Tous les fidèles qui sont sur la terre, et tous les saints qui sont dans le ciel , nous présentent la palme de la victoire ; ils se placent invisibles à nos côtés, quand nous combattons le bon combat de la foi ; ils soutiennent nos mains lorsque nous prions , de peur qu'elles ne se lassent et ne s'appesantissent. Ils ne nous quittent point, si nous persévérons dans la pratique des bonnes œuvres , dans l'exercice de la charité , et dans la prière, qu'ils ne nous aient conduits à la porte du ciel.

Je n'ajouterai rien de plus sur ce sujet : la conscience de tous les hommes leur dit assez , après un mûr examen , surtout à leur dernière heure ; que tant qu'ils n'ont point le plus profond regret d'avoir offensé Dieu , tant que ce Dieu saint et

juste, qui est seul notre souverain bien, n'est point dans toutes leurs pensées et dans tous leurs desirs, tant qu'ils ne peuvent point dire avec S. Paul, *Le Christ est ma vie, et la mort m'est un gain*, ils ne sont point encore dignes de jouir de sa présence.

Je pense maintenant, Monsieur le Comte, que tout ce que j'ai dit de l'invocation des saints, de l'intercession de la Vierge divine, de la purification après la mort, me fera regarder par ceux de vos amis qui sont déistes ou protestans, comme un homme fanatique, enthousiaste et superstitieux, qui trace pour le salut une route difficile, plus laborieuse mille fois ou du moins plus incommode que celle des prétendus réformés. Cependant, si je parviens à démontrer que les doctrines d'Arius, de Luther, de Zwingle et de Calvin sont stériles, et totalement dépourvues de ces deux calmans que l'auteur adorable de notre vie accorde à l'humanité, l'espérance et la consolation, j'aurai prouvé que la doctrine catholique, indépendamment de son éternelle vérité, est infiniment préférable pour le bonheur de la vie présente.

Chez les nations où le protestantisme s'est introduit, l'amour filial, la tendresse conjugale et maternelle, la douce amitié, ne passent pas le tombeau, sur les bords duquel ces affections vertueuses disparaissent et s'évanouissent pour toujours. Ainsi,

frères, époux, pères, mères et enfans, ils se quittent tous aux portes de la mort. Ils croient, sans doute, à la résurrection ; mais, jusqu'à ce jour du rétablissement de toutes choses, qui peut sans effroi envisager une aussi longue séparation ? Leur espérance unique, en attendant cette réunion éloignée, est de mêler leurs cendres avec celles de leurs proches, de perpétuer pour ceux qui survivent les arides souvenirs qu'entretiennent les beaux-arts : aussi le savant pinceau du peintre, l'habile ciseau du sculpteur, l'ingénieux talent du poète, sont-ils employés tour-à-tour pour modérer des douleurs inconsolables et prévenir le désespoir.

Qui le croiroit, Mylord ? tout terrible qu'est le roi des *épouvantemens*, armé de sa faux impitoyable, son cortège est plus affreux encore : jamais la peinture ni la poésie n'ont pu trouver des couleurs propres à tracer même une foible image de l'indifférence et de l'oubli, monstres hideux nés du protestantisme et de la froide raison ; je veux dire, de la raison individuelle, à jamais séparée de la foi. A peine les hommes plongés dans l'affliction sont-ils atteints du poison funeste que répandent sur les cœurs infidèles ces deux compagnons ordinaires du trépas, que les uns, n'ayant plus aucune espérance légitime de jamais revoir ceux qu'ils avoient le plus tendrement aimés, s'abandonnent à des regrets qui se renouvellent sans cesse, et qui finissent



par consumer leur santé et abrégér leurs jours, le temps de leur vie qui s'écoule depuis qu'ils ont perdu les objets de leur affection n'étant plus pour eux qu'une longue mort; et que les autres, naturellement moins sensibles ou plus insoucians, s'efforcent de bannir le chagrin par les affaires et par les distractions :

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole;  
Le temps ramène les plaisirs.

En effet, dans les communions dissidentes (1), il

---

(1) Je crois l'avoir dit quelque part dans cet ouvrage, les partisans de Luther, de Calvin, surtout les sociniens et les rationalistes, arrachent stupidement des annales de l'humanité le feuillet de la naissance et celui de la mort; ils nient non-seulement le péché originel et la chute primitive, mais encore la purification après la mort, ou l'existence du séjour invisible et intermédiaire. Au lieu de commencer et de continuer l'histoire du genre humain, le calvinisme y laisse une lacune désespérante; il jette un voile tellement épais sur la continuation de l'existence de l'homme au-delà du tombeau, que le célèbre Priestley enseigne positivement que l'homme meurt tout entier, corps et ame, et que le Dieu créateur les ressuscitera tous deux en même temps pour les appeler à subir le jugement dernier. Les autres protestans, et c'est incomparablement le plus grand nombre, croient que l'ame, séparée de son corps, demeure ensevelie dans un profond sommeil, qu'elle repose dans une entière inertie, et qu'elle dort inaccessible à toute réflexion, à toute pensée, à tout souvenir, jusqu'à ce qu'elle se réveille de cet état léthargique, pour se réunir au corps impérissable qu'elle doit animer.

n'est point de fête pour les trépassés ; point de solennités anniversaires qui rappellent au cœur les objets du plus saint attachement ; point de jour exclusivement consacré à pleurer sur leur tombe, ou plutôt à offrir la victime pure sur l'autel, l'Agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde, et dont le sacrifice expiatoire ouvre aux âmes décédées les portes du ciel, transporte graduellement nos épouses et nos fils, nos sœurs et nos frères, dans le sein des miséricordes célestes, et change les souffrances qu'ils enduroient en des félicités ineffables.

Voyez cependant, Mylord, quels avantages infinis résultent de cette pieuse intercession, dans l'Église catholique, pour ceux qui exercent cette bienfaisante prérogative, et combien la charité s'accroît par les prières ardentes que l'amour conjugal ou paternel élève vers le ciel en faveur d'une épouse, d'une fille ou d'un fils, du bonheur desquels il s'occupe avec un si pur désintéressement. N'est-ce pas ainsi que nos amitiés s'immortalisent, et que l'amour triomphe de la mort ? Considérez de plus combien cet appel aux miséricordes éternelles ennoblit notre cœur ; combien il ajoute de dignité à la nature humaine, en nous rendant les imitateurs heureux de celui qui intercède et qui nous a dit, *Je prierai mon Père pour vous* ; qui nous recommande lui-même expressément d'adresser au ciel de continuelles supplications les uns pour les autres. Nous nous élau-

çons alors dans les lieux très-hauts, d'où nous faisons descendre de célestes rafraîchissemens dans l'ame des objets de notre sincère affection. Et quelle preuve plus touchante de notre fidélité pouvons-nous donner à ceux dont les tendres adieux ont imploré notre souvenir, et sur les lèvres mourantes de qui nous avons recueilli, avec leur dernier soupir, cette juste demande : *Priez pour moi !* Enfin quel témoignage plus solennel pouvons-nous rendre à la croyance de l'immortalité de l'ame, à notre confiance dans les promesses de Dieu, à notre foi en ses miséricordes infinies !

Parlerai-je ici, mon cher Édouard, d'un autre point de vue sous lequel notre active intervention en faveur des ames souffrantes vient se présenter à l'esprit d'un homme généreux, dont la pensée s'est agrandie par l'amour de la vertu, et qui embrasse comme des motifs de la plus haute importance, les avantages nombreux que notre fervente intercession, accompagnée d'aumônes et de bonnes œuvres, doit procurer à l'ordre social ? Jamais, certes, ni la peinture touchante des campagnes des pleurs dans le Dante, ni celle du champ des larmes et des regrets dans Virgile, que le poète de Florence a imitée, ne présentèrent la plus faible idée du séjour invisible, spirituel et mystérieux de la purification, où viennent se réunir la gradation des douleurs en raison des fautes que les ames ont commises, et les impres-

sions consolantes de la charité que nous leur témoignons, et l'heureuse espérance d'une vie meilleure. Qu'il est social, moralement utile et salutaire, ce dogme sacré par lequel l'Église catholique nous enseigne que les bonnes œuvres des vivans hâtent la délivrance des trépassés ! que cette doctrine est attendrissante ! comme elle sert merveilleusement à renouer ces doux liens brisés par le trépas, à rétablir ce commerce intime d'affection, d'estime et de bienfaisance, qui doit exister désormais entre l'épouse et l'époux, entre le fils vivant sur la terre et le père décédé, entre la mort et la vie ! Ainsi la religion porte les mortels à la vertu par l'attrait de l'amour : c'est ainsi qu'elle nous apprend qu'en partageant notre superflu avec le misérable, nous contribuons à retirer d'un séjour de peines et de douleurs ceux que nous aimons ; car nous lisons dans l'Écriture sainte ce précepte : « Sème ton pain sur les eaux. » — « Mettez votre » pain et votre vin sur le tombeau du juste », disoit Tobie à son fils. Non que les fidèles décédés aient besoin d'aucune nourriture terrestre ; car ils se fortifient d'un breuvage invisible, ils se nourrissent d'un aliment qui ne périt point. Pour comprendre ces passages, observez, Mylord, qu'au temps de l'exil des tribus d'Israël, notre puissant Rédempteur n'avoit point encore acquitté par son sang précieux la coupable dette que tous les hommes

en Adam avoient contractée; que la multitude immense des captifs étoit encore renfermée dans la prison d'où l'on ne sort point que l'on n'ait payé jusqu'au dernier sou; que, dans ce séjour invisible, ils avoient besoin d'un aliment immatériel, tel que les prières, l'intercession, les bonnes œuvres que les fidèles font pour les morts, qui ne sont qu'en apparence désunis du corps spirituel de l'Eglise, vu que ce corps est un et ne sauroit être divisé. Remarquez encore que les âmes des morts dont il est parlé dans le livre de Tobie, étoient décédées dans la foi, et que la foi, qui les avoit sanctifiées sur la terre, ne meurt jamais, qu'elle les faisoit vivre, après le trépas, d'une vie éternelle. Observez enfin que, dans les jours de la captivité des Hébreux, c'étoit une œuvre charitable que de déposer des alimens sur le tombeau des saints; que ces aumônes, distribuées aux veuves, aux orphelins et aux pauvres, servoient à réparer les forces épuisées des indigens qui venoient verser des larmes, intercéder auprès du Dieu des consolations, et le prier nuit et jour sur la fosse de leurs bienfaiteurs.

« Il faut reconnoître avec admiration », me direz-vous peut-être, Monsieur le Comte, « que l'Eglise » qui combat, réunie à celle qui triomphe, pour » intercéder en faveur des âmes souffrantes, leur » offre tant de moyens de grâce et de secours spirituels, que l'époque de leur délivrance doit en

« être fort accélérée : mais j'avouerai avec la même  
« sincérité que les fidèles qui travaillent à leur salut  
« sur la terre, ne me paroissent pas aussi bien par-  
« tagés ; qu'ils ont moins de ressources pour sortir  
« vainqueurs d'une épreuve décisive, où il y va de  
« l'éternité. »

Votre remarque me paroîtroit juste, Mylord, répondrai-je, s'ils n'avoient pas sans cesse auprès d'eux jusqu'à leur dernière heure une source inépuisable de pénitence et de conseils salutaires : je veux dire la *confession*, qui est à l'Église militante précisément ce que l'*intercession* est à celle qui souffre dans le lieu des purifications ; ce que je vais expliquer en peu de lignes, et ne doit pas vous paroître une digression oiseuse et déplacée, puisque c'est ainsi que se complète le plan de la rédemption, dont les différentes parties sont tellement liées, cohérentes et analogues entre elles, qu'elles ne forment qu'un seul tout, un ensemble admirable ; l'Église de Jésus-Christ, en un mot, dont notre grand Dieu est le fondateur.

Voyez, en effet, Mylord, cette ame inquiète, ou déchirée par le repentir, ou agitée par les passions qui lui font la guerre, ou près de succomber aux plus séduisantes tentations, ou battue enfin par les orages du doute, de l'infidélité et des fausses croyances : elle trouve dans le tribunal de la pénitence, toujours ouvert à ses vœux, un asile invio-

lable, un refuge assuré, un bouclier impénétrable qu'elle peut opposer à tous les traits de ses ennemis spirituels. Il y a tant de consolation à exposer ses peines secrètes; il y a tant de sûreté dans les aveux que la Divinité seule peut ouïr; ces fautes humiliantes, il est si heureux de pouvoir les confesser à quelque homme supérieur, à un prêtre respectable, vraiment religieux, à-la-fois indulgent et sévère, prudent et discret, dont la conscience tranquille nous fortifie, nous fait participer au calme dont il jouit, et nous dirige dans les sentiers pénibles du repentir, que, j'ose l'assurer, il n'est personne qui ne pût parvenir avant la mort à la sanctification, s'il s'approchoit régulièrement du tribunal de la pénitence, s'il confessoit humblement les péchés qu'il a commis, et jusqu'à ses plus secrètes pensées, jusqu'à ses projets sages ou insensés, pour être pesés dans la balance du sanctuaire. Quelle charité dans le confessionnal! quelle dignité dans le sacerdoce! quelle divine autorité dans l'absolution! N'est-ce pas une preuve indubitable de la divinité de la religion catholique, de la sainte austérité de ses institutions, que cet ascendant irrésistible qui arrêta le grand Théodose à la porte de la cathédrale de Milan, et plus d'un roi puissant devant les autels de la communion, dont la pénitence seule leur ouvrit l'accès, en les réconciliant avec l'Eglise, avec leur conscience et avec Dieu? Puissance merveilleuse, qui peut atten-

drir un cœur pétrifié , arracher l'or à l'opulent insensible pour le verser dans le sein de l'indigent ! Puissance auguste et qui surmonte tout , dès qu'il s'agit de consoler une ame ou de l'éclairer ! Puissance divine , qui , à l'aide des inspirations de l'Esprit saint , parvient à s'insinuer doucement dans les consciences , tantôt pour y saisir de funestes secrets , tantôt pour en arracher la racine des vices ! Source intarissable d'amendement et de repentir , de tout ce que Dieu aime le plus après l'innocence ! Voyez , mon cher Édouard , voyez le vertueux ministre d'un Dieu de charité debout à côté du berceau de l'homme qu'il bénit , qu'il baptise et qu'il marque du signe sacré de la rédemption ; vous le verrez encore debout , ce confesseur fidèle , à côté du lit de mort ; vous l'entendrez , au milieu des plus tendres adieux d'une famille éplorée , prononcer ces mots d'absolution , de grâce et de paix , ces paroles pathétiques , *Amé chrétienne , partez*. C'est ainsi que la confession est pour les membres de l'Eglise qui combat , ce que sont pour les ames décédées et souffrantes , l'intercession puissante des saints , le sacrifice expiatoire de la messe , ainsi que les prières , les aumônes et les vœux que fait pour leur soulagement et pour leur délivrance l'Eglise militante. Il y a donc parité de moyens de salut , de grâces et de secours , pour les ames décédées et pour celles qui luttent encore ici-bas contre leurs ennemis spirituels , contre



les tentations du monde, et contre leurs propres passions.

Je ne puis, Mylord, terminer cette correspondance sans admirer la beauté de cette religion pure et sans tache, si féconde en consolations, si riche d'espérances, si profondément empreinte de l'esprit de charité, qu'il est impossible de ne pas reconnoître à ce caractère céleste que Dieu en est l'auteur; suivant ces paroles de l'évangéliste, *Dieu est amour*. A peine, en effet, le christianisme parut-il sur la terre, que son caractère distinctif fut la charité. « Voyez comme ils s'aiment », disoit-on; « ils n'ont » qu'un cœur et qu'une ame. » S. Luc dit : « Aussitôt qu'il y eut des chrétiens dans le monde; » le monde les aima. » L'affection la plus tendre unit bientôt des familles qui vivoient auparavant dans l'indifférence ou dans la désunion. La pauvreté ne fut plus un opprobre; l'esprit de pauvreté fut honoré dans celui qui voulut être pauvre pour que nous fussions riches, et qui choisit parmi les pauvres et les plus méprisés d'entre les hommes ceux qu'il aimait le plus. Il s'attacha surtout à rappeler les âmes décédées au souvenir de ceux qui les auroient mises dans un profond oubli. Oui, Jésus-Christ desira de ranimer dans le cœur des vivans les sentimens de bienveillance et d'affection qu'avoient inspirés les vertus de leurs pères pendant qu'ils étoient au monde; et non-seulement

le Sauveur miséricordieux ne voulut point que les mourans fussent oubliés, trait d'indifférence ou d'ingratitude qui affecte les hommes si douloureusement dans les derniers momens de la vie (1), mais encore *il alla lui-même annoncer l'évangile aux morts, afin qu'ayant été punis devant les hommes selon la chair, ils reçussent devant Dieu la vie de l'Esprit*. C'est ainsi que s'exprime S. Pierre, qui avoit dit dans le chapitre précédent : « Jésus-Christ, » ayant été ressuscité par l'Esprit, alla prêcher aux » esprits qui avoient été incrédules au temps du » déluge, et qui étoient retenus en prison. »

Aussi l'Église catholique, qui est la colonne de la vérité, a-t-elle conservé précieusement le précepte apostolique de prier pour les morts. C'est aux chrétiens qui en ont fait la sainte expérience, à nous dire avec quelle puissance le sacrifice de la messe, l'invocation des saints, et les aumônes faites en vue de soulager l'ame de l'objet que l'on regrette, contribuent à adoucir la violence de la douleur.

---

(1) C'étoit sans doute par la volonté expresse de Jésus-Christ que l'extrême onction étoit administrée aux agonisans, comme le prouve cette recommandation de S. Jacques : « Quel- » qu'un parmi vous est-il malade; qu'il appelle les prêtres de » l'Église, et qu'ils prient sur lui en l'oignant d'huile au nom » du Seigneur; et la prière de la foi sauvera le malade. S'il a » commis des péchés, ils lui seront remis. » (B. Jacobi *Epist.* cap. v, v. 14 - 15.)

Cependant, quand les premiers transports sont apaisés, le cœur fidèle paie à la mémoire d'une mère, d'un fils, d'un père, d'une sœur ou d'une épouse, un long tribut de pleurs, de prières et d'amour; leur nom révééré, lui rappelant leurs vertus et leur tendresse, ne peut être prononcé au pied de l'autel sans devenir un baume consolateur. C'est alors que ce cœur profondément affligé ressent, dans l'effusion pieuse de ses regrets, une affection divine, telle que l'on conçoit le noble sentiment de l'ange gardien, qui attend aux portes du ciel l'ame à laquelle il s'étoit inséparablement attaché dans les jours de son exil, et qui, délivrée elle-même à jamais des souffrances qui l'ont purifiée, brûle de se réunir pour toujours à son céleste et fidèle ami.

Ainsi, Mylord, tout est bienveillance, compassion, services réciproques, dans l'Église du Seigneur. Je n'ai pu vous en donner qu'un très-petit nombre d'exemples : que seroit-ce si, n'omettant aucun détail intéressant pour le cœur, j'avois pu vous présenter toutes les parties du culte, des institutions, de la doctrine, du gouvernement spirituel de cette Église vraiment divine, formant un seul tout, un ensemble admirable, un édifice majestueux dont Jésus-Christ est le fondement? Ici, vous l'auriez vue, observant une loi de haute discipline, consacrer un ordre sacerdotal, préparer les prêtres par la continence et la chasteté aux fonctions spiri-

tuelles (1). C'est encore par le célibat perpétuel prescrit au clergé par cette Église sainte, que tous ceux qui appartiennent à cet ordre respectable, deviennent capables de s'acquitter du devoir sacré de la confession, incompatible avec les habitudes matrimoniales; de la surveillance précieuse du troupeau, qui exige sans cesse et partout la présence du pasteur; enfin des importantes fonctions de l'éducation publique, qui demande des corps enseignants, des professeurs habiles, adonnés uniquement à l'instruction de la jeunesse, à la direction des collèges, à l'étude des langues savantes et des sciences exactes. Là, je vous aurois montré le pontife saint, invoquant les bénédictions du ciel sur l'union conjugale, et prenant la Divinité à témoin de ce saint engagement, dont Dieu lui-même fut l'auteur dès les anciens jours. Ainsi le mariage est rendu indissoluble; et c'est ainsi que l'Église catholique, imprimant, au nom du Dieu protecteur de la société, la plus grande force civile, morale et politique, à l'union conjugale, l'a élevée à la dignité de sacrement; enfin c'est ainsi que la religion, repoussant le divorce comme contraire à la volonté de Dieu, fait participer les deux époux aux afflictions et aux prospérités l'un de l'autre, et cimente ces liens

---

(1) *Quique sacerdotes casti dum vita manebat.*

*Verg. Æneid. lib. vi, v. 664.*

sacrés que la mort peut seule briser. Plus loin, je vous aurois fait admirer ces filles hospitalières qui consacrent, par un libre choix, leurs grâces et leur jeunesse à soulager nos douleurs, à adoucir nos souffrances. J'aurois dirigé vos regards et appelé votre reconnoissance sur les religieuses qui se vouent entièrement à l'éducation, sur ces humbles habitantes du cloître, qui élèvent à l'abri des autels les futures épouses des hommes. J'aurois exposé à votre vue attentive cette foule respectable de cénobites et de prêtres qui, depuis le pontife qui ceint la couronne pastorale, jusqu'aux frères charitables de la Merci, jusqu'aux zélés missionnaires et à l'austère trappiste, nous prouvent, par l'esprit de charité qui les anime, l'excellence de cette religion, qui est inépuisable en bienfaits, en sacrifices et en consolations.

Comment un système aussi bien coordonné a-t-il pu être ébranlé par la discorde! Oh! combien ils sont impénétrables dans leur profondeur, les jugemens de Dieu qui permirent à des mains profanes de toucher à l'encensoir; de renouveler la séparation des tribus israélites, dont les unes demeurèrent fidèles à l'ordre sacerdotal, au gouvernement du pontife que Dieu leur avoit donné, tandis que les autres, secouant le joug aimable et léger de la loi divine, se rangèrent sous la bannière sanglante de la rébellion. C'est ainsi que sous le nom spécieux de

protestantisme et de réforme fut effectué dans l'Église le schisme le plus fatal : ainsi deux hommes, aussi infidèles qu'audacieux, sonnèrent le tocsin sur le pape et sur Rome, et, sapant de la même main le trône et l'autel, portèrent le premier coup au colosse antique et sacré de la hiérarchie. — Il faut avouer qu'il s'étoit introduit de grands abus dans le sein de l'Église chrétienne par suite de l'invasion des peuples septentrionaux; il est encore vrai de dire que des sujets affligeans de scandale avoient diminué la confiance, affoibli la foi, rendu précaires la soumission, l'obéissance et la déférence vouées dès les temps anciens aux suprêmes pontifes. Il est de plus avéré que l'excellent pape qui régnoit dans ce siècle turbulent, étoit d'une indulgence et d'une douceur qui ne lui permirent pas d'offrir une résistance égale aux attaques simultanées des souverains du Nord et à la violence factieuse des hérésiarques.

Le Seigneur voulut encore une fois éprouver Sion dans le creuset de l'adversité, la purifier dans la fournaise de la persécution la plus cruelle qui l'eût encore assaillie : ce fut sur la fin du XVIII.<sup>e</sup> siècle. Il avoit, dans ce dessein, laissé enlever de dessus les tours et les murs de son temple les gardes avancées qui le défendoient, qui auroient *sonné du cor* du haut des sommités de l'église, et qui auroient rallié sous ses étendards sacrés tous ceux qui avoient besoin d'être réunis pour s'opposer à la destruction.

La secte impie des ennemis de l'ordre social leva alors avec audace sa tête hideuse, et le trône et l'autel s'écroulèrent à-la-fois.

J'ai rapporté ci-dessus la remarque frappante du célèbre et judicieux Ancillon, ministre d'état du roi de Prusse, et qui avoit été long-temps l'un des chefs du consistoire protestant de Berlin : il observe avec raison la ressemblance effrayante qui se trouve entre la révolution religieuse du XVI.<sup>e</sup> siècle et la grande révolution politique qui a signalé les dernières années du siècle qui vient de s'écouler ; dans l'une et dans l'autre, il falloit renverser l'église de fond en comble pour détruire le gouvernement.

Cette révolution inouïe, dont l'histoire n'offre aucun exemple, a épouvanté les rois et les peuples ; ils ont reculé d'effroi : ils travaillent maintenant à l'envi à réparer les brèches faites à l'église dans ce temps fâcheux. Peut-être, Dieu seul le sait dans le secret impénétrable de ses conseils, peut-être s'approche-t-il le temps de reprendre sous œuvre la réparation de ce noble édifice.

Tout infirme, pauvre et avancé en âge que je suis, mon cher Édouard, je desire, en offrant au public cette suite de lettres qui doivent paroître incessamment, apporter une pierre pour servir à la reconstruction du *palais magnifique*. D'autres accourront avec empressement pour coopérer à cette sainte entreprise ; et bien des protestaust viendront

à l'envi se joindre à eux, si d'heureux indices sont les avant-coureurs de cette réunion partielle.

Déjà vous avez appris qu'un pair ecclésiastique de la Grande-Bretagne, le pieux évêque d'Exter, dans un sermon naguère imprimé, a prié pour l'ame de la princesse Charlotte, qu'une mort prématurée a ravie à l'amour de son inconsolable époux et à celui de la nation anglaise. Les *Méditations religieuses* du célèbre Johnson, l'un des hommes les plus pieux, les plus savans et les plus spirituels de son siècle, nous ont encore appris qu'il prioit constamment pour le repos de l'ame de son épouse.

Rien de plus frappant surtout que la réponse faite par M. Necker à une dame qui, au sujet de la mort de l'épouse de cet homme d'état, s'écrioit : « Si celle-là n'est pas reçue dans le paradis, nous sommes toutes perdus ! » — « Ah ! sans doute », dit M. Necker, « elle est dans le séjour céleste ; elle y est, ou elle y sera bientôt ; et, ajouta-t-il, son crédit y servira ses amis. » Combien ces paroles, échappées à la franchise, à une sensibilité ingénue, à l'amour conjugal, plus fort que la mort, respirent la doctrine de vérité, tant sur le purgatoire que sur le culte des saints ! preuve sensible que les protestans ne sont plus inaccessibles à ces deux dogmes du catholicisme.

L'histoire nous apprend que le connétable de Lesdiguières, qui gouverna long-temps le Dauphiné,



voyoit fréquemment S. François de Sales, en dépit des ministres réformés, qui en faisoient souvent le reproche à cet illustre guerrier, alors chef de leur parti. Vous savez encore que Jean-Jacques écrivoit à une dame française : « J'aime naturellement » votre clergé, autant que je hais le nôtre; j'ai », ajoutoit-il avec un sentiment d'orgueil et de plaisir, « j'ai beaucoup d'amis dans le clergé de France. »

Qui peut ignorer enfin le respect et le touchant intérêt que les prêtres dispersés chez toutes les nations ont mérités d'elles? On admiroit dans ces hommes religieux la force presque surnaturelle qui les élevoit au-dessus de la foiblesse de l'humanité. Vous avez reconnu, Mylord, dans plus d'une des lettres que j'ai reçues de vous, qu'ils ont conquis l'estime de l'Angleterre, cette juste appréciatrice des vertus; et vous pouvez en conclure que, chez les étrangers qui les accueillirent dans leur exil, le caractère sacerdotal, si parfaitement inimitable, se montra digne de vénération.

Qui ne sait, d'ailleurs, qu'il n'y a plus de question sur le dogme si long-temps contesté du purgatoire, et que tous les protestans, à l'exception des rigides calvinistes, des prédestinasiens, des sectateurs fanatiques de Whitfield, et des puritains d'Écosse, ne croient plus qu'à un purgatoire universel? Ils rejettent la croyance des peines éternelles, malgré cette sentence formidable du Sauveur : « Allez,

» méchans, au feu éternel, réservé au démon et à  
» ses anges. Les justes, ajoute Jésus-Christ, iront,  
» avec les saints et les martyrs, jouir d'une félicité  
» qui ne finira point, tandis que les impies seront  
» précipités dans les flammes éternelles. » Quelque  
contraire à cette déclaration expresse du Seigneur,  
à la croyance de l'Eglise universelle, quelque im-  
morale même que soit l'opinion des théologiens de  
la nouvelle réforme, entre autres de votre célèbre  
docteur Paley, prédicateur d'Oxford, et du fameux  
Petitpierre de Neufchâtel, cette doctrine, agréable  
au monde, paroît être celle de presque tous les pro-  
testans éclairés, à l'exception des sectes que je vous  
ai désignées.

Mais qu'est-il besoin, mon aimable Édouard, d'al-  
ler si loin chercher un appui à mes conjectures sur  
l'accroissement futur et rapide du catholicisme? vous  
m'en donnez vous-même le pressentiment; je tire  
de la lettre flatteuse que vous écrivez à mon ami  
M. de la Chapelle, l'augure des succès assurés et  
toujours croissans de la religion : les progrès que  
vous lui dites avoir faits dans l'étude de la saine  
doctrine depuis que je corresponds avec vous, me  
garantissent la salutaire impression que la publica-  
tion de cette correspondance, et de bien d'autres  
écrits supérieurs au mien, fera chez les membres  
des communions dissidentes qui, cherchant avec  
ardeur *la perle de grand prix*, la vérité éternelle,

retourneront sincèrement à l'Église catholique, dont ils seront la joie, et qui répétera ces beaux vers de Racine :

D'où me viennent de tous côtés  
Ces enfans qu'en mon sein je n'avois point portés ?

Oui, Mylord, je n'ai pu entendre lire sans un extrême plaisir votre dernière lettre adressée à mon ami, et dans laquelle vous l'informez des modifications que mes idées sur les objets de la foi ont apportées aux vôtres.

Ces idées qui vous ont touché, Monsieur le Comte, vous le savez bien mieux que personne, n'appartiennent, ni à vous, ni à moi ; elles viennent à tous les bons esprits, d'un plus grand maître, qui parle à tous ceux qui veulent l'écouter. Je suis satisfait d'apprendre, néanmoins, que j'ai pu influencer sur les sentimens d'un homme qui, si jeune encore, voit si juste et pense si fortement ; d'un homme dont les opinions religieuses sont presque en tout analogues aux miennes, et dont la correspondance, pleine de sens et de raison, annonce à-la-fois une ame élevée, une morale pure, et la plus profonde érudition. Et pourquoi resteroit-il encore quelque différence ? Oh ! combien je m'estimerois heureux, si je pouvois contribuer dans la suite à la faire disparaître entièrement ! La tendre amitié que je vous ai vouée, m'a rendu infiniment doux et léger

le travail que vous avez exigé de moi. D'ailleurs un motif plus noble, le désir d'avancer le règne de Dieu, l'amour de cette Église sainte à laquelle votre franche réunion peut procurer de nouveaux enfans, ce motif m'a fait une tâche délicieuse du devoir sacré de répondre à toutes vos questions, aux dernières surtout, dont la solution a nécessité des recherches très-difficiles.

J'ai cette ferme confiance en Dieu que mon travail ne sera pas vain, que je verrai se réaliser incessamment les espérances ou plutôt les pressentimens que chacune de vos lettres faisoit naître en moi ; j'y trouvois une sensibilité, un genre de style et d'expression, qui ne peuvent être donnés que par la religion d'amour. Quoiqu'elle ne fût pas encore la vôtre par la profession publique de ses croyances, vous lui apparteniez déjà par la droiture de votre cœur, par l'élévation de votre ame et la justesse de votre esprit. Vous étiez déjà, si j'ose le dire, conçu dans son sein avant qu'elle vous mit au monde.

Je dois donc le répéter ici, Mylord ; ce n'est point à moi qu'est dû cet heureux changement : dans mes lettres, je ne vous ai rien appris ; tout au plus vous ai-je révélé vos propres pensées ; tel qu'un miroir, je vous ai montré à vous-même ; j'ai revêillé les idées et les sentimens qui étoient en vous, à votre propre insu. Comme le dit avec beaucoup

de justesse l'illustre auteur de la *Législation primitive*, « les hommes peuvent enseigner l'erreur ; » mais la vérité vient de plus haut : c'est ce qui fait » qu'on dit *les erreurs de Voltaire, d'Helvétius, de Luther et de Calvin*, tandis qu'on ne peut dire *les vérités de S. Pierre, de S. Jérôme, de Bourdaloue et de Bossuet*. »

Adieu, Monsieur le Comte, mon bien-aimé Édouard, le fils de mon adoption : je vous bénis au nom du Dieu de vérité ; je prierai pour votre heureux voyage en Italie ; et j'unirai mes vœux ardents en votre faveur à ceux que j'adresse nuit et jour au ciel pour mes deux élèves, Jules de Courtenay qui vous accompagnera, et l'aimable Éléonore de Saint-Albe, qui sera unie à l'ami de son cœur au retour de votre excursion classique. Je prie enfin le Seigneur pour l'ancien compagnon de mes travaux, pour mon cher de la Chapelle, qui a coopéré avec moi à l'éducation de ces deux estimables et bien-aimés disciples, que j'ai non-seulement instruits, mais que j'ai reçus dans mes bras à leur naissance, et que j'ai baptisés.

Adieu, encore. *Vale, memor mei : me semper ama, atque iterum vale.*

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

## LETTRE XLII.

De Paris, le 25 octobre 1835.

PIERRE \*\*\*\*\* DE LA CHAPELLE à LORD EDOUARD CLINTON  
Comte DE MORELAND, à Twickenham.

Nil cupientium

Nedus castra peto, et, transfuga, divitum  
Partes linquere gestio.

HORAT. lib. III, od. 16.

BON ET AIMABLE MORELAND,

Je reçois à l'instant votre lettre, datée du 20 du courant, de la délicieuse maison de campagne de lady Mortimer à Twickenham (Pococke house), où j'ai passé tant de jours heureux, occupé à écrire la relation du voyage que nous avons fait en Italie. D'un côté, je voyois la grotte fameuse de l'illustre Pope; de l'autre, la riante colline de Richmond, descendant par une pente insensible sur un magnifique tapis de verdure et de fleurs, jusqu'aux bords de la Tamise, dont le lit tranquille et spacieux reflète dans son onde limpide les beautés de ce charmant paysage. A cet imposant aspect, le souvenir des sites superbes de Naples, de Rome et du val d'Arno, que nous avons tant de fois admirés

ensemble, venoit se reproduire à ma pensée; et vous reconnoîtrez, dans mes *Soirées napolitaines*, combien l'impression que j'ai ressentie à la vue de situations presque semblables ajoute de fidélité à la peinture et d'exactitude à la description des belles contrées que nous avons parcourues.

Vous vous affligez de l'état de pénurie et d'isolement où se trouve votre vieil ami : vous m'invitez avec les instances les plus vives à goûter les consolations de l'amitié après de longues courses et des travaux continuels, après des maladies douloureuses qu'aggravait encore le poids des années; vous me pressiez enfin d'accepter une retraite au sein de votre famille, où je pourrois vous diriger dans l'éducation de vos enfans. — Hélas! mon honorable ami, il m'en coûte de vous faire cet aveu, je ne puis accepter votre offre généreuse : j'aime à me reposer uniquement sur ce Dieu si bon qui ne m'a jamais abandonné; ce sentiment de la dépendance absolue où il me place, en me faisant recevoir chaque jour de sa main mon simple nécessaire, est précieux à mon cœur. D'ailleurs, il faut que je vous le dise, Mylord, quoique je sois dénué par moi-même de toute ressource au monde, mes besoins journaliers sont prévenus; mes filles, que j'ai élevées avec soin, et qui sont placées comme institutrices dans des familles distinguées d'Angleterre, me nourrissent du prix de leur travail : le fruit de leurs épargnes

sert à mon entretien et à celui de leur respectable mère. Je jouis donc de la plus grande somme de bonheur qu'il soit donné à l'homme d'espérer ici-bas. Je suis un heureux père; et la piété filiale de mes enfans ne me laisse rien à désirer.

Ce n'est pas, Mylord, sans quelque hésitation que j'ai pu me résoudre à vous initier dans ces confidences de famille : mais j'ai pensé qu'en refusant les soulagemens généreux que votre fidèle amitié me pressoit d'accepter, je devois vous découvrir la noble source des secours par lesquels j'ai pu à-la-fois soutenir mon existence précaire et conserver une indépendance dont je suis jaloux.

Le dirai-je, d'ailleurs, mon noble ami? j'estime les Anglais; mais les Français sont la nation que j'aime de préférence. C'est le peuple le plus aimant, le plus raisonnable et le plus sensible que je connoisse; celui chez lequel on peut trouver la meilleure société, depuis qu'il est rendu à son vrai caractère, à une sage subordination, à l'amour de l'ordre, de la religion, et du trône légitime.

C'est donc à Paris que je me propose d'achever mes jours, si le ciel les prolonge. *Hic vivere amem! hic moriar lubens!* Oui, mon Édouard, c'est dans cette vaste capitale que, traversant inconnu le paisible sentier d'une vie solitaire, je puis être pauvre impunément. Aussi ai-je fait choix des vers qui servent d'épigraphe à cette lettre, pour témoigner



ouvertement la résolution que j'ai prise de passer dans le camp de ceux qui, privés des biens de la terre, ne les desirent point, et, glorieux transfuge, de désertier le parti des riches de ce monde pour vivre selon l'esprit de pauvreté.

Quant à la solitude qui est mon partage, ne me plaignez point, mon cher Édouard; elle ne sera pas durable. Il y a bien long-temps que mes confrères m'ont délaissé, parce qu'ils connoissoient mes opinions, relativement au dogme et au culte; et je les ai suivis à mon tour : j'ai évité encore plus soigneusement leur rencontre, par amour pour la paix, depuis que je travaille à l'ouvrage que je vais incessamment publier en faveur du catholicisme.

J'ai perdu des amis inconstans qui m'ont oublié dans l'indigence, où ils ont même contribué à me précipiter : mais j'acquerrai bientôt des amis plus fideles. Après avoir tout quitté pour obtenir *la perle de grand prix*, je deviendrai cher à tous ceux qui aiment cette Église sainte dans laquelle je vais rentrer; et si mes espérances ne sont point vaines, je recevrai de ces nouveaux protecteurs des témoignages d'une affection si tendre, que j'avouerai n'avoir jamais connu les charmes de l'amitié dans mes précédentes liaisons avec mes anciens collègues, parce que la diversité intérieure de foi, de croyance religieuse, mettoit entre eux et moi un mur de séparation.

Il y a, Mylord, dans votre lettre, une seconde observation qui m'a rappelé de douloureux souvenirs. Vous me demandez pourquoi je ne me retire point dans ma patrie, si admirée par vos compatriotes, et dont le chef-lieu présente une si magnifique situation, qu'il n'y a peut-être que celles de Naples et de Constantinople qui l'égalerent en beauté. Hélas ! mon noble ami, je n'ai point de patrie, et je n'en puis laisser aucune à mes enfans : privés du simple nécessaire ainsi que leur père, ils ont été forcés de s'expatrier.

Cependant, qu'ai-je dit ? Seroit-ce le hasard de la naissance qui attacherait nos affections et nos devoirs à tel ou tel endroit de la terre ? Non ; non ; Édouard : la patrie n'est ni dans le sol, ni dans un ensemble de choses matérielles ; elle est quelque chose de plus relevé, c'est un être moral. Les lieux qui nous ont vus naître, ont, il est vrai, pour nous, un charme puissant : mais, pour moi, cette magie de souvenirs n'a plus rien de terrestre ou qui frappe les sens ; et le brillant séjour qui fut le témoin de mon enfance, est devenu vide comme le néant pour mon cœur, parce qu'on en a ôté l'ensemble moral des choses ; les lois sous lesquelles vécurent mes aïeux, les mœurs antiques, et la religion que professoient mes ancêtres. C'est là tout ce qu'a de réel et de vraiment précieux le charme secret qui nous séduit quand nous pensons au foyer

de nos pères , et à la maison où nous vîmes le jour pour la première fois. La patrie , en un mot, Mylord , est avec ceux qui en conservent les saintes croyances et qui soutiennent les vieux principes de gouvernement dans lesquels ils furent élevés.

Quand j'ai dit, Mylord , que je n'avois plus de patrie, je ne parlois que de celle où je naquis. Mes principes religieux, la foi catholique que j'ai embrassée, la douceur du gouvernement ainsi que l'amabilité de la nation française, m'ont fait adopter la France pour patrie. D'ailleurs ma mère étoit Française de naissance et de famille; j'ai moi-même servi la France dans l'instruction publique, et par mes travaux littéraires, pendant plus de vingt-cinq ans, j'appartenois à son université : je me considère donc comme régnicole.

Ne soyez donc pas étonné, Mylord , que, dans cet ouvrage, je ne parle nullement de mon ancienne patrie. Je vous avouerai franchement que c'est à dessein que je n'y fais point mention de ma ville natale. Qu'a-t-elle à faire aujourd'hui de moi ? qu'ai-je à faire d'elle ? et qu'y a-t-il désormais de commun entre elle et moi ?

Ce n'est pas que je n'aie sincèrement aimé mon pays ; je l'ai servi long-temps avec zèle , avec dévouement, et avec quelque succès : mais j'ai aimé l'Eglise davantage ; je croirois la haïr de ne pas l'aimer uniquement. *Hic amor, hæc patria est.*

En effet, la foi ne peut être un accessoire : ou elle s'empare de l'homme tout entier, ou elle n'exerce sur lui aucune puissance; il n'y a pas de milieu. Il me falloit nécessairement opter entre Dieu et le monde, et mon choix n'a pas été incertain.

Mais vous avez bien tardé à vous réconcilier avec l'Eglise catholique; et il y avoit du péril à attendre l'âge de soixante-quatorze ans pour faire profession de votre croyance. Voilà sans doute ce que vous me reprocherez, ainsi que d'autres personnes qui ne connoissent point les circonstances pénibles de ma vie. — Je répondrai que j'étois fermement déterminé à renoncer aux erreurs de Calvin et à faire profession de la foi catholique en présence d'un prêtre, s'il eût plu au Seigneur de m'appeler à lui. En attendant, j'ai dû fléchir sous le joug de circonstances impérieuses, sous la loi de la nécessité. Une épouse vertueuse et tendrement aimée, entourée de mes treize enfans, me demandoit du pain pour elle-même et pour eux; je n'avois pour nourrir une si grande famille que le traitement de cent livres sterling que je recevois annuellement comme pasteur. J'aurois bien eu pour moi seul l'esprit de renoncement et le courage des sacrifices : mais j'avois d'autant moins le droit d'immoler les intérêts de ma compagne et de ma jeune famille, qu'elles ne partageoient point mes sentimens religieux, et que le protestantisme étoit leur croyance.

Il y a, de plus, une raison particulière qui a suspendu pendant long-temps l'acte solennel de mon retour à la religion de mes ancêtres : c'est le desir ardent que j'avois de le rendre utile non-seulement à mes contemporains, mais encore aux générations futures, en faisant précéder de la publication de ces lettres la profession solennelle de ma foi. Il m'a fallu près de huit ans pour rassembler les matériaux indispensables pour ce genre de composition ; car, étant obligé d'accorder tout le jour à mes élèves, je n'y pouvois consacrer qu'une partie des soirées et des nuits.

Enfin mon entreprise est parvenue à son terme ; et j'en augure un succès d'autant plus grand, qu'il s'est fait dans la France entière, depuis la restauration, une révolution morale. Je n'ai pas été étranger à ce mouvement des esprits : j'ai vu la grande majorité des Français, réveillée de la léthargie de l'indifférence, et revenue du fanatisme de l'incrédulité, trop sensible pour supporter davantage les anxiétés du doute, s'ouvrir insensiblement à ces nobles et saintes inspirations qui révèlent à l'homme son origine céleste, qui lui font entendre la voix de son cœur, et lui donnent le pressentiment d'une félicité immortelle. J'ai cru qu'il ne s'agissoit plus que d'éclairer sa raison, de lui exposer familièrement les saines doctrines, et de lui démontrer succinctement les vérités qu'embrasse la foi du chrétien.

En un mot, le moment propice me semble être arrivé où l'ame est pressée du besoin de croire, de justifier à son entendement les sentimens tendres et religieux qui reprennent chaque jour leur empire sur elle. Aurai-je satisfait ce sublime besoin? Aurai-je répondu à ce cri de l'ame qui demande instamment la conviction? C'est ce que le lecteur et le temps peuvent seuls m'apprendre.

Je passe maintenant, mon aimable Édouard, à l'exposition des circonstances singulières qui disposèrent de bonne heure mon esprit à s'occuper des choses du ciel, à aimer les lectures ascétiques, à pratiquer des actes de dévotion; et c'est ainsi que je vous tracerai un plan d'éducation chrétienne propre à la première enfance, comme vous m'en priez dans votre dernière lettre, afin d'entrer dans les vucs maternelles de la comtesse de Moreland, à qui le soin de diriger la pensée et de former le cœur de sa jeune famille est essentiellement dévolu.

Je vous ai dit plusieurs fois, Mylord, que mon excellente mère prioit Dieu en ma présence, et qu'elle m'avoit donné à-la-fois l'habitude et le goût de l'oraison. La tendresse et l'estime qu'elle m'avoit inspirées, me portoient à l'imiter; à suivre l'exemple que sa conduite pieuse, sa douceur et son amabilité me présentoient sans cesse. Elle avoit perdu plusieurs enfans morts en bas âge, et la peine qu'elle ressentoit à les voir souffrir déchiroit son cœur;

elle invoquoit le Seigneur quand elle étoit le plus affligée , et la résignation succédoit à la douleur , la sérénité reparoissoit sur son visage , et elle ne murmuroit point. Elle mourut comme une sainte , avant d'avoir atteint le milieu de sa carrière , et sa mort prématurée me causa de longs regrets.

J'ai fréquemment réfléchi , en me rappelant différens traits de sa vie , sur cette douce et profonde piété qui formoit son caractère ; et j'ai reconnu que la vraie dévotion est la source unique du repos ; qu'elle est l'affection la plus noble , puisqu'elle a Dieu pour objet ; qu'elle est l'affection la plus raisonnable , puisque le but qu'elle se propose est une félicité éternelle ; qu'elle est enfin , par ses effets immédiats , l'affection la plus heureuse quand elle devient dominante , puisqu'elle subjugué les mauvais penchans ; qu'elle donne à ceux qui en sont animés l'amour de l'ordre , l'humilité , la patience , et la paix de l'ame.

Quoique je n'aie pas eu l'esprit de dévotion au même degré que le possédoit ma mère , je reconnois cependant qu'il a adouci toutes les amertumes de ma vie , qu'il m'a donné le contentement , la gaieté même , quand j'éprouvois des souffrances ; qu'il m'a surtout appris à pardonner , lorsque mes persécuteurs m'avoient le plus cruellement outragé. Ainsi les inquiétudes et les chagrins n'ont fait sur moi qu'une impression passagère ; et c'est à l'esprit

religieux qu'on m'inspira dès mes plus jeunes ans, que je dois le bonheur que j'ai goûté dans ce monde : car je reconnois , tout pauvre et malade que je suis , que j'ai été constamment heureux.

C'est donc là , Mylord , la grande leçon morale qu'il faut donner sans cesse , avant toute autre , à vos fils et à vos filles ; et vos solides vertus , celles de l'aimable compagne de votre vie , me font espérer que vous pratiquerez devant vos enfans les actes de dévotion que vous leur aurez recommandés.

Enfin vous m'avez très-fréquemment entendu parler de conjonctures fort indifférentes en elles-mêmes , et qui décident néanmoins des inclinations , de la destinée et de la vocation des jeunes gens. J'ai hésité long-temps à vous parler de l'événement singulier qui caractérisa ma naissance : je craignois de passer dans votre opinion pour un homme superstitieux , si je vous le racontois ; tant est puérile et indigne de toute attention sérieuse la circonstance que je vais vous rapporter : la gouvernante qui m'éleva me l'a si souvent répétée , que je n'ai pu l'oublier.

Ma mère , fort avancée dans sa grossesse , s'étoit rendue , pour communier , dans le temple de Saint-Pierre : la chaleur extrême de la saison , la nombreuse assemblée qui remplissoit l'église , l'attendrissement et l'émotion que fit éprouver à tous les auditeurs une prédication fort animée , eurent tant



d'effet sur ma mère, qu'elle se trouva mal : je naquis sous le portique même de l'église de Saint-Pierre ; et ce temple majestueux, dont les voûtes résonnèrent tant de fois de mes accents oratoires, ont répété peut-être mes foibles vagissemens. Le parrain qui me tint sur les fonts de baptême, portoit le même nom que le saint apôtre auquel ce temple est dédié, et je fus baptisé sous le nom de *Pierre*.

Un philosophe chrétien (c'étoit Leibnitz) avoit coutume de dire qu'il y a dans les pressentimens quelque chose de surnaturel qui, bien observé, fourniroit la preuve de l'immatérialité de notre ame.

Quoi qu'il en soit, ma mère, exempte de toute superstition, mais attentive au concours de circonstances rares et imprévues qui sembloit lui indiquer les voies secrètes de la Providence, augura que je serois destiné à un genre de vie religieux. C'est vraisemblablement cette persuasion qui dirigea ma mère dans mon éducation : mais ce ne fut pas cette particularité remarquable de ma naissance, ce fut plutôt l'impression qu'elle avoit faite sur mes parens, qui détermina ensuite mon propre choix, et le genre d'études et de lectures qui fut l'occupation de mes premières années.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à l'âge de vingt ans, et long-temps après, j'étudiai attentivement les Pères apostoliques, S. Hermas, S. Polycarpe, S. Irénée ; je lus ensuite avec la plus sérieuse attention S. Justin

martyr, Origène, Tertullien, S. Cyprien, le célèbre S. Chrysostome, S. Augustin, S. Bernard, &c.; et plus je méditai leurs œuvres admirables, plus je reconnus l'identité frappante qui se trouve entre l'Église catholique de nos jours et celle des premiers temps.

Je poussai dès-lors mes recherches avec une persévérance infatigable, jusqu'à ce qu'un rayon de lumière qui vient de plus haut, parvint jusqu'à moi. Ce fut alors que je vis avec une satisfaction inexprimable se dérouler aux yeux de mon esprit le vaste tableau du catholicisme ou de l'Église chrétienne : j'admirai cette inébranlable constitution, qui, dans son unité indivisible, présente à l'homme vraiment éclairé un ensemble parfait, composé de dogmes sacrés, des préceptes de la morale évangélique, d'un culte divin et d'un gouvernement hiérarchique, parties intégrantes et inséparables de ce grand tout, si étroitement enchainées entre elles, qu'on nomme l'Église la colonne de la vérité.

Telle est aussi la ferme conviction que vous en avez vous-même acquise, Mylord, autant que je puis en juger par une lettre de mon cher Adhémar.

Je vous enverrai incessamment un exemplaire imprimé de cette correspondance, devenue infiniment précieuse à mes yeux, puisqu'elle a été, dans les vues adorables de la Providence, le moyen dont elle s'est servie pour vous convertir à la vérité,

et vous réconcilier avec cette Église sainte, dont vous êtes une brillante conquête. Ainsi s'est vérifié le pressentiment que j'éprouvai lorsque je sollicitai Dom Adhémar à vous préparer par des instructions sages et raisonnables au voyage que vous vous proposiez de faire dans la terre classique du christianisme.

Que me reste-t-il maintenant à désirer, Mylord, sinon que cette collection de lettres, confiée d'abord à l'amitié, et depuis plus de sept ans déposé sous le sceau du secret dans mon portefeuille, ne soit pas inutilement dévolue au domaine public, mais plutôt qu'elle soit accueillie avec la bienveillance et qu'elle obtienne le succès que méritent, je ne dis pas la science et le talent, mais le zèle, mais l'impartialité et le calme avec lesquels l'auteur a tenu toujours égale et dans un juste équilibre la balance des opinions opposées? Ce que je puis assurer, c'est l'authenticité des citations, toutes puisées dans les écrits originaux, et jamais copiées de seconde main. Ce que je puis encore garantir, c'est la patience infatigable qu'il a fallu pour compiler de volumineux ouvrages et y faire un choix convenable de matériaux; mais, désirant enfin épargner au lecteur la fatigue que donnent de longues controverses, j'ai cru devoir mêler quelques anecdotes curieuses et intéressantes à de trop sérieuses discussions.

Je vous salue de cœur et d'âme, mon bien-aimé

Edouard, devenu dès ce jour plus que mon compagnon de voyage, plus que mon élève, mais mon fils adoptif, comme vous l'êtes de Dom Adhémar.

*Post-scriptum.* Aussitôt que l'ouvrage intitulé *Soirées napolitaines*, et dans lequel j'ai tracé fidèlement la relation de notre voyage en Italie, aura paru, j'en ferai parvenir des exemplaires à Eléonore de Saint-Albe et à Jules de Courtenay son époux; de même qu'à lady Mortimer, et à vous, cher Moreland.

Je suis, en attendant cette agréable circonstance, avec une affection qui n'a fait que commencer ici-bas et qui se perfectionnera dans une vie meilleure, votre sincère ami;

PIERRE \*\*\*\*\* DE LA CHAPELLE.

## NOTE

## POUR LA PAGE 147.

Tous les Italiens instruits et les voyageurs qui ont visité l'abbaye de Vallombreuse depuis l'époque fatale de la révolution, se plaindront avec justice d'un anachronisme, qui seroit impardonnable si l'ignorance ou la mauvaise foi l'avoit occasionné.

« Vous placez en 1817 », me diront-ils, « un ordre de choses qui a cessé d'exister depuis plus de vingt ans. Les bénédictins aimables, savans et hospitaliers, qui avoient fait de cette célèbre abbaye un paradis terrestre, ne l'habitoient plus quand vous y passâtes ; l'impiété, l'anarchie, avoient effacé jusqu'au moindre vestige de la constitution de S. Benoît dans cette heureuse retraite qui fut pendant plusieurs siècles le séjour de l'hospitalité. Ou votre prétendu voyage n'est qu'un roman, ou vous avez dormi du sommeil d'Épiménide, ce philosophe grec, contemporain de Solon, qui, au témoignage de Plin et d'autres auteurs anciens, ayant dormi quarante-cinq ans, ne put reconnoître les lieux qu'il habitoit avant de tomber dans ce sommeil léthargique. »

Je vous dois, mes chers lecteurs, une explication de cet anachronisme innocent, mais volontaire ; la voici. Ce fut en 1773 que, dans un précédent voyage, dont j'ai parlé dans ma première lettre, je séjournai à Vallombreuse, avec lord et lady Allen, et d'autres Anglais distingués par leurs connoissances et par leur rang. J'ai voulu consacrer, rendre ineffaçables les doux souvenirs que j'avois gardés de cette agréable

excursion, en conservant néanmoins cette unité de plan qui est indispensable dans un ouvrage quelconque.

J'ai donc transporté à l'année 1817 la visite que j'ai faite à Vallombreuse quarante-quatre ans auparavant. Qu'importe le nom des voyageurs qui m'environnoient ? rien n'est changé pour les faits ; l'époque seule où ils se sont passés, n'est pas la même.

Quel contraste dans les sentimens que fait naître la comparaison de deux situations si différentes l'une de l'autre ! Telle est cette pénible opposition de sentimens divers dont l'ame est agitée à la pensée des deux états différens que le premier homme connut avant et après la fatale désobéissance qui le fit exiler du jardin de Dieu. C'est aussi l'esprit d'incrédulité, d'indépendance, de révolte contre l'Église et contre le ciel, qui nous a fait perdre, sur la fin du dernier siècle, le séjour fortuné de Vallombreuse : les jours qu'on passoit dans cette délicieuse retraite rappeloient à l'esprit le premier âge du monde, et ce paradis perdu, dont l'immortel Milton trouva l'image fidèle dans ce vallon favorisé des cieux.

Voyageurs religieux, ames tendres, cœurs sensibles, gardez-vous d'aller à Vallombreuse : au lieu des pleurs de satisfaction et de joie que la piété vous eût fait répandre, vous n'y verseriez que les larmes de l'affliction et du deuil ; vous n'y entendriez plus l'hymne ravissante et les chants sacrés de la louange de Dieu, répétés par l'écho du voisinage. A ces accens mélodieux succède maintenant un silence éternel, que viennent interrompre les hurlemens des bêtes qui cherchent leur proie. Il y a long-temps que la cloche matinale n'invite plus les habitans d'alentour à prier Dieu dans l'humble chapelle des cénobites, qui, à l'exception de deux ou trois, ont péri dans l'exil, dans la souffrance et dans le plus cruel abandon. Les bois de haute-futaie sont tombés sous la hache révolutionnaire, et ces beaux lieux sont déserts, ou, ce qui est

mille fois pis encore, sont habitées par une population ignorante et vicieuse. Cette belle vallée est de plus désolée par un fléau cruel : les animaux féroces, que n'écarte plus des forêts et des antres de l'Apennin la vigilance de pieux cultivateurs, rendent tous les jours plus dangereux le séjour de Vallombreuse, comme l'exprime un poète italien :

*Orsi, lupi, e tutte le pesti.*

FIN.

961259

---

## TABLE ANALYTIQUE.

---

|                         |      |      |
|-------------------------|------|------|
| ÉPÎTRE DÉDICATOIRE..... | page | v.   |
| AVERTISSEMENT.....      |      | vij. |
| AVANT-PROPOS.....       |      | ix.  |

*Premier motif* qui a déterminé l'auteur à publier cet ouvrage : la nécessité de combattre victorieusement l'opinion qui attache le déshonneur au changement de religion. — Dieu, qui est la vérité éternelle, ne peut considérer du même œil l'erreur et la vérité. — Le monde prend pour le véritable honneur ce qui n'en est que le fantôme, et sacrifie le salut à l'idole du respect humain. — Le véritable honneur consiste à tout immoler à la conviction d'une conscience éclairée, à rendre témoignage à la vérité, non-seulement sans aucun intérêt personnel, mais même contre ses propres intérêts. — C'en est fait de la tranquillité de l'Europe et du christianisme, si l'on se persuade que c'est se déshonorer que de changer de croyance. Si S. Paul n'avoit abjuré le judaïsme pour devenir chrétien, il n'auroit point prêché l'évangile à Rome, il n'auroit pas été l'apôtre des gentils. — L'auteur a résisté aux menaces, à la crainte de la dérision, de la calomnie; bien plus, à l'offre d'indemnités qui lui furent offertes, à condition de ne point abjurer l'hérésie de Calvin. — Il compte pour rien le scandale qui peut naître de son adhésion au catholicisme; c'est un scandale pris, et non pas un scandale donné. — Il se refusera à toute guerre de plume; mais, s'il le faut absolument, il publiera des lettres autographes qu'il a gardées dans son portefeuille pour ne point compromettre ses amis.

*Second motif* : le désir ardent de réunir les protestans et les catholiques par le lien sacré d'une même foi. — D'ailleurs les doctrines de Luther et de Calvin se sont dissoutes en plus de soixante



sectes, surtout en celle de Socin, qui n'est qu'un subtil déisme, ou plutôt l'athéisme en masque. — Cette réunion des esprits et des cœurs raffermiroit le sol de la France, trop long-temps ébranlé; elle ne feroit de tous les Français qu'une seule famille. — Dieu, qui est un Dieu de paix et la bonté infinie, n'a pu révéler aux hommes des maximes opposées et contradictoires; il n'a pas établi un royaume divisé. Il dit positivement : « Il n'y aura plus qu'une » bergerie, un seul troupeau et un seul pasteur. »

*Troisième motif* : le besoin extrême et la nécessité d'éclairer les acolytes des chefs du libéralisme, qui, ayant en le bonheur de naître dans le sein de l'Eglise, l'abandonnent de gaieté de cœur, ou sont tentés de lui préférer ces doctrines soi-disant philosophiques qui se succèdent et s'entre-détruisent avec rapidité, et ne s'accordent que dans leur tendance infernale, qui est la destruction de tout culte, de toute religion, de toute morale. — Division des habitans de la France en trois classes bien distinctes, sous le rapport des principes religieux : les Français fidèles à Dieu et à leur monarchie légitime; les indifférens qui négligent habituellement les pratiques pieuses, sans toutefois haïr la religion; et les jeunes gens qui n'ont point reçu une éducation chrétienne. — Des esprits inquiets, avides de troubles et de révolutions, séduisent leurs jeunes disciples par des brochures antisociales et antichrétiennes. — L'effraie auteur des *Conférences sur la religion* cité en témoignage contre les novateurs, les hommes à système qui prétendent régénérer la société en détruisant la religion de l'Etat. — Le protestantisme ne sauroit s'acclimater en France; il ne convient qu'aux nations qui ne s'occupent que du matériel de la vie. — Il existe de nos jours un athéisme pratique qui, sans attaquer l'existence de Dieu, lui refuse tout hommage, toute adoration; les matérialistes et les sceptiques précipitent leurs séculatiers dans l'athéisme pratique. — Ils pressentent néanmoins que leur règne va finir; aussi redoublent-ils leurs murmures. — Tableau heureux et consolant de la renaissance de la religion : fondations pieuses qui préparent la durée des principes religieux; institutions ecclésiastiques; la Sorbonne créée comme de nouveau; la savante communauté de Saint-Sulpice; le mont Valérien; les frères de la Doctrine chrétienne; les collèges dirigés par des professeurs habiles et pieux, dont l'association peut former des corps enseignants; les trappistes; les hôpices nombreux; tels sont les caractères évidens de la piété nationale.

*Quatrième motif* : le devoir impérieux qui prescrit à l'auteur l'imitation des grands modèles que des écrivains, glorieux prosélytes

de la vérité, lui offrent de nos jours. — Ces hommes célèbres ont reconnu que la révolution religieuse du XVI.<sup>e</sup> siècle est la cause principale de la subversion politique qui éclata sur la fin du XVII.<sup>e</sup> siècle, et que l'esprit du protestantisme a occasionné la révolution. — Hommes illustres qui se sont convertis à la foi apostolique : Frédéric-Léopold comte de Stolberg; le prince Ulric de Brunswick; le baron de Starke, président du consistoire de Hesse-Darmstadt; le ci-devant sénateur de Berne, M. de Haller. — Éloquente citation de Tertulien. — Conversion du fameux poëte Werner, de M. Chrvalay; de M. Tilt, prêtre anglican; du jeune duc de Saxe-Gotha; et de M. Latour, fondateur de l'église protestante de Toulouse, et président de l'église consistoriale du Mas d'Azil.

*Moyen* employé par l'auteur pour se convaincre de la vérité du catholicisme, de son identité avec le christianisme primitif, et pour composer consciencieusement le présent ouvrage. — Ayant observé que les adeptes du libéralisme avoient commencé leur œuvre ténébreuse par le centre même de la catholicité, il se rend en Italie pour se mettre en état de démentir avec certitude leurs perfides rapports. — Le jeune comte de Moreland lui est donné par la Providence pour compagnon de voyage : ce nom est fictif, de même que celui de Dom Adhémar. — Tout voyage, pour être instructif, a besoin d'une pensée unique qui en détermine le but : celui de l'auteur étoit d'étudier le caractère du clergé d'Italie, les mœurs des prêtres séculiers, et celles des réguliers ou des cénobites. — Il s'est acquitté chaque jour, pendant un an entier, des devoirs sacrés de la prière, du culte et de l'adoration, à Rome, à Naples, à Florence, à Milan, à Vérone et à Venise. — Il a surpris oculairement tous les faits qui pouvoient diriger ses recherches sur cette terre classique du christianisme. — Il a extrait d'ouvrages originaux toutes les citations qu'il rapporte, et coordonné avec soin une infinité de matériaux épars. — Enfin il a exposé la totalité des dogmes canoniques, et prouvé que tout homme de bon sens peut en juger, et qu'ils ne reddent point l'examen le plus sévère. — Il est cependant un dogme difficile à pénétrer, auquel il a consacré un grand nombre de pages, parce qu'il dévoile seul à notre esprit tout ce que la mort cache de mystérieux, et qu'il embrasse l'ensemble des destinées humaines; l'existence des saints qui triomphent dans le ciel; celle des âmes déçédées en état de grâce, mais d'imperfection, qui se purifient par le feu de l'amour divin dans le séjour invisible qu'on nomme le purgatoire, jusqu'à ce qu'elles soient trouvées dignes d'être admises dans la cité de Dieu. —

L'auteur prouve que l'existence d'un état ou d'un lieu de purification après la mort étoit admise de tout temps et chez tous les peuples, et que c'est le dogme du bon sens. — Si l'exposition de ce dogme sévère occupe tant de pages, c'est qu'il fut l'occasion ou le prétexte du schisme de Luther et de Calvin; et l'idée dominante de l'auteur est qu'il anfit de bien établir ce dogme d'une vérité incontestable, pour ramener dans le sein de l'Eglise catholique tous les protestans de bonne foi. — L'auteur passe d'Italie en Ecosse, où il séjourne l'espace de sept ans, comme professeur de langues anciennes. — Réflexion sur la cause surprenante de la fixité et de la durée du catholicisme; l'auteur la trouve dans l'unité. La république romaine vouloit rassembler toutes les nations en un seul peuple, ramené au pied du Capitole: la religion a réalisé cette grande conception; l'unité politique avoit préparé l'unité religieuse.

*Circonstances publiques et personnelles de la vie de l'auteur.* Son éducation, la pente invincible qu'elle lui inspira pour la foi apostolique. — Il devient recteur de l'université de Brème, organisée par le Gouvernement français; les événemens de 1813 lui font perdre son rectorat. — Observation sur la nécessité d'un culte sensible, représentatif et symbolique, tel que le culte romain, par opposition au culte d'abstraction établi chez les puritains d'Ecosse, qui proscrivent les cérémonies saintes, les emblèmes religieux, la musique instrumentale, et jusqu'aux genuflexions. — L'auteur termine cet avant-propos par l'hommage de son faible tribut, offert pour la reconstruction du temple. — Il conçoit l'espérance légitime du succès.

## LETTRE I.<sup>re</sup> . . . . . 1.

M. de la Chapelle, près de partir pour l'Italie avec son jeune élève, Jules de Courtenay, intime ami de lord Edouard Clinton comte de Moreland, étudiant à Oxford, qui desire les accompagner dans ce voyage, mais qui veut préalablement savoir s'il peut participer au culte catholique romain, quoiqu'il ait été élevé dans la communion protestante, demande à Dom Adhémar, prieur de Sainte-Hermance, quelques lettres pour éclairer lord Edouard sur les points de controverse, et le convaincre qu'il pourra, en sûreté de conscience, se présenter devant les autels, assister à toutes les cérémonies de l'Eglise, et adorer Dieu suivant le rit catholique. — Préventions absurdes que les Anglais apportent dans leurs voyages. — But que se propose M. de la Chapelle en allant à Rome: il veut s'assurer de la supériorité du culte catholique et consacrer ses derniers jours à la recherche de la vérité.

## LETTRE II ..... 11.

Le prieur écrit au jeune comte de Moreland sur les conséquences déplorables qu'entraîne la négligence habituelle du culte divin. — Il lui représente l'Italie et Rome comme la terre classique du christianisme. — Il dit que les monumens de l'antiquité et les chefs-d'œuvre des beaux-arts ne doivent être dans un tel voyage que des objets secondaires. — Les premiers habitans de l'Italie furent Scythes; ils y arrivèrent par le Nord, en franchissant les Alpes. — Les colonies maritimes furent postérieures aux établissemens des peuples septentrionaux. — Les premières colonies d'outre-mer furent émanées; ces nouveaux habitans furent nommés Étrusques ou Tyrrhéniens. La première Étrurie étoit en Toscane; la seconde, en Ombrie, sur le golfe Adriatique; la troisième, dans la Campanie: Pæstum et son magnifique temple sont des monumens émanéens. — Les spéculations savantes ne doivent pas borner les recherches de ceux qui voyagent en Italie. Dom Adhémar invite le comte à aller adorer Dieu dans le temple de Saint-Pierre. — Admirable beauté du culte romain. — Point de culte sans sacrifice. — Les protestans n'ont proprement point de culte véritable.

## LETTRE III ..... 24.

Le prieur explique le motif qui lui a fait placer une épigraphe en vers à la tête de chaque lettre; elle sert à indiquer le sujet qu'on va traiter. — Il chargera les plus habiles écrivains du protestantisme, du soin de réfuter les objections qu'on élève contre les dogmes et les cérémonies du catholicisme. — Warburton. — Grotius. — Mosheim. — Maclainé. — Inconséquences et variations de Luther. — Témoignage du docteur Roscoe. — L'Allemagne protestante enseigne l'exégèse, qui suppose l'amendement continuel de la religion. — Absurdité du perfectibilisme. — Besoin absolu d'autorité en matière de foi.

## LETTRE IV ..... 38.

Le prieur apprend à lord Édouard que l'établissement de l'Église chrétienne et la prédication de l'évangile sont fort antérieurs à la collection des livres canoniques, et que le christianisme florissait avec éclat plus de trois siècles avant la publication des saintes Écritures; que c'est à l'Église catholique qu'on les doit; par conséquent, que le droit de les interpréter lui appartient en propre, vu surtout

que le Saint-Esprit, qui demeurera avec elle jusqu'à la fin des siècles, l'a conduit en toute vérité. — D'ailleurs, toutes les litanies, les évangiles, les psaumes, les épîtres, qui se lisent dans le bréviaire, ont une traduction placée en regard du texte. — Les fidèles ont une version exacte de la Bible. — Il est faux que la lecture des livres sacrés soit interdite au peuple; elle est, au contraire, expressément recommandée par l'Eglise, pourvu que la version en soit approuvée. — Relativement au dialecte italien, il est prouvé qu'il est une seule et même langue que le latin; c'est ce qui est prouvé par l'épigraphie de la lettre suivante.

#### LETTRE V..... 44.

Les prédicateurs prêchent au peuple dans le dialecte qui se parle dans chaque pays, en sicilien à Palerme, en napolitain aux lazaronis, &c., tant ils desirent se faire comprendre. — L'idiome italien n'est que le latin vulgaire qui étoit parlé dans l'ancienne Rome par les femmes et le petit peuple; c'est l'opinion de Boccaccio et de Muratori. Ainsi les langues naissent et meurent pour revivre encore; elles sont d'abord analogues, puis transpositives comme le latin. — Pourquoi l'on chante le *Credo*. Exemple du père Salvaterra. — Note extraite du comte de Maistre sur le latin considéré comme langue universelle.

#### LETTRE VI..... 53.

Sur les saintes images, le crucifix, les tableaux religieux exposés dans les églises et sur les autels. — Sentiment de Luther à cet égard. — Explication de la défense contenue dans le décalogue, de se faire aucune image taillée. — L'Eglise défend expressément d'adorer ces pieuses représentations. — Avantages de la sculpture et de la peinture sous un rapport religieux: elles sont une sorte de poésie muette; elles parlent aux yeux des choses invisibles de la foi.

#### LETTRE VII..... 65.

Nécessité des cérémonies religieuses, des formes sensibles, et de moyens extérieurs ou matériels, pour élever notre esprit à la contemplation des choses invisibles de Dieu. — Les livres mêmes ne sont que la peinture de nos idées, et les sous articulés ne sont que le tableau de nos sentimens. — Le Tout-puissant lui-même s'est manifesté en chair, pour être vu des anges et des hommes. — Les apôtres disoient: « Ce que

« nous avons entendu, vu, touché de nos mains, concernant la parole » de vie, c'est ce que nous annonçons. — Tableau de S. Léon qui désarme Attila. — Solennité de Pâques à Rome : bénédiction papale, *Urbi et Orbi*. — Haute importance des pratiques pieuses. — Beauté incomparable du culte romain. — Merveilleux effet du culte aux prières des vêpres et à l'*Angelus*. — Note sur la Vierge divine de Raphaël. — Note sur le Colisée de Vespasien, changé par le pape Benoît XIV en un sanctuaire où l'étendard de la croix, le modèle des mères pleurant son fils unique, les martyrs étendus sur le lit de leurs tourmens, pénètrent d'une indicible consolation l'âme du spectateur de cette scène nocturne.

## LETTRE VIII..... 86.

Le souverain pontife, père commun des fidèles, embrasse dans son affection les républiques comme les monarchies; l'esprit du catholicisme est large et véritablement libéral. — Témoignage du célèbre Robertson. — Las Casas arracha à la tyrannie des Espagnols des milliers de sauvages, leurs malheureuses victimes. — L'inquisition en Espagne étoit un tribunal politique. — L'esprit du catholicisme n'est point défavorable à une sage liberté. — Distinction de la puissance temporelle et de la puissance spirituelle. — Henri VIII obtient le titre de défenseur de la foi. — Républiques italiennes. — Note. L'esclavage étoit naturalisé dans toutes les sociétés politiques avant Jésus-Christ, qui a affranchi les peuples. Ceux-là seuls qui ont laissé éteindre le flambeau de la foi, sont retombés dans l'état de servitude. — Le conclave représente le sénat de la république de Rome. — Le gouvernement romain est le plus populaire que l'on connoisse. — C'est par haine contre Dieu que les incrédules prétendent que Rome est animée d'un esprit persécuteur. — Ils ont amené la grande révolte. — La haine de Dieu et l'esprit d'indépendance, c'est la seule et véritable cause de tous les crimes de la révolution. — Exemple d'un pardon généreux inspiré par la religion au duc de Guise. Vers de Voltaire à ce sujet.

## LETTRE IX..... 105.

Ordres monastiques. — Hospice du Mont-Saint-Bernard, entre le Vêland et le Mont-Blanc. — Les ordres religieux sont indispensables à l'éducation de la jeunesse. — Sœurs hospitalières. — Frères de la Rédemption. — Capucins de la Calabre. — Sœurs de la Visitation. —

Soupir de la Miséricorde. — Note extraite d'un discours de M. de Bonald sur l'esprit évangélique qui anime les communautés religieuses. — Note extraite d'une pièce de vers de M. l'Écuy, ex-général de l'ordre de Prémontré.

## LETTRE X..... 117.

Continuation du même sujet. — Ce que S. Basile avoit fait pour les cénobites de l'Orient, dans la Syrie et dans la Thébaïde, S. Benoît l'exécuta avec plus de succès pour ceux de l'Occident. — S. Jérôme, S. Augustin, S. Ambroise, contemporains, sous Théodose-le-Grand et Honorius. — Règle de S. Benoît. — Religieux de Saint-Maur, du mont Cassin, Camaldules. — Témoignages de Hume et d'Addison. — Trêve de Dieu. — Note précieuse extraite de l'ouvrage de M. Ferrand intitulé *Esprit de l'histoire*, sur la nécessité de corps religieux indestructibles, qui donnent de la fixité à l'état politique. — L'ermite Pierre. — S. Bernard. — Suger, ministre d'état. — Témoignage de Robertson sur les avantages des croisades. — Thomas A-Kempis. — Le vertueux Léger, curé de Saint-André des Arz. — Belzunce.

## LETTRE XI..... 129.

Continuation du même sujet. — Bernardins, bénédictins, franciscains et jésuites. — Hommes illustres de l'ordre de S. Ignace : le savant Kircher, Cheminai, Neuville, Bourdaloue, Berthier. — La suppression de cet ordre célèbre a entraîné celle du clergé régulier, du clergé séculier, de la religion et de la monarchie. — Note remarquable extraite de l'*Esprit de l'histoire de Ferrand*, sur les jésuites du Paraguay. — Le pape Pie VII a rétabli l'ordre de S. Ignace, et Léon XII lui a donné le collège romain. — Note admirable de M. l'abbé de la Mennais sur les ordres religieux. — S. François d'Assise, son caractère, sa vie, ses mœurs. — Lorenzo, le franciscain de Sterne. — Trait haineux de Buchanan. — M.<sup>me</sup> Radcliffe, *les Mystères d'Udolphé*. — Swinburne s'élève contre les auteurs de ces fictions irréligieuses. — Misson, Moore, Smollett, écrivains destructeurs de l'Église romaine.

## LETTRE XII..... 147.

Continuation du même sujet. — Vallombroso, célèbre abbaye de bénédictins, à quatorze milles de Florence. — Office des vêpres dans l'église de Vallombrose. — Entretien du père forestier avec M. Hors-

ley, prêtre anglican, et un gentilhomme anglais son élève. — L'industrie, les travaux aratoires et l'hospitalité des bénédictins justifient la fondation de leur ordre. — Deux notes de M. de Bonald sur les dotations du clergé régulier. — Le poème du *Paradis perdu* de Milton a été en partie composé à Vallombreuse par ce poète immortel. — Comparaison du site, enchanteur de Vallombreuse et du jardin de Dieu tel qu'il est décrit par Milton. — Citation anglaise du *Paradis perdu*, et traduction de ce morceau par Delille.

### LETTRE XIII..... 159.

Continuation du même sujet. — Les ordres religieux se divisent en deux classes : les cénobites rentés, qui ont des propriétés en fonds de terre et des revenus dont ils jouissent en commun ; et les religieux qui n'ont aucune propriété quelconque, qui abandonnent leurs biens et vivent d'aumônes. — Frères mineurs de S. François d'Assise, fondés en 1209. — Frères mineurs, fondés par S. François de Paule en 1473. — Les franciscains se dévouent entièrement à l'édification des pauvres, cette nombreuse famille de la Providence qui n'a que Dieu pour appui. — Camaldules. — Frères prêcheurs ou dominicains. Le dernier souverain du Dauphiné, Humbert, embrasse l'ordre de S. Dominique, et lègue le Dauphiné au roi de France. — Note très-importante de M. l'abbé l'Écay, ex-général de l'ordre de Prémontré, communiquée à l'auteur par ce savant aimable et modeste. — Note extraite des discours parlementaires de Burke.

### LETTRE XIV..... 168.

Souvenirs de Vallombreuse. — Signe auguste de la rédemption. — Image de la Sainte Vierge. — Description du passage du Tyrol, en descendant des hauteurs des Alpes rhétiennes. — Monts effrayans du Boch-Kœgel et du Brenner, d'où tombe l'Adige en cataracte. — Citation de Tite-Live. — Une simple croix de bois protège le passant au milieu des précipices. La prière adressée à l'Homme de douleur adoucit les habitans farouches de ces lieux sauvages. — Note précieuse du comte de Maistre sur les variations du protestantisme mises en opposition avec l'immutabilité des croyances catholiques.

### LETTRE XV..... 179.

Importance des pratiques pieuses et du signe de la croix. — Prière



touchante de l'office des morts, admirée par de célèbres critiques de la communion protestante. — Les puritains, privés de tout symbole extérieur de croyance, sont tombés dans un état de dénûment spirituel. — Aveu de Diderot sur la nécessité du cérémonial. Enthousiasme religieux que la procession de la Fête-Dieu produit chaque année. — L'Eglise catholique, considérée dans son intérieur tout spirituel et renfermant la totalité des dogmes, ne peut varier : mais, considérée dans son extérieur, dans ses formes, dans les saintes cérémonies et dans la discipline, elle est susceptible de diverses modifications, suivant les temps, les circonstances et les localités. — *Note de l'auteur.* L'Eglise extérieure peut être envisagée sous l'emblème d'un puissant végétal, qui, sans cesser d'être le même, pousse d'abord des rameaux, puis se revêt de feuillage, se pare ensuite de fleurs, et porte enfin des fruits d'une parfaite maturité. — *Note sur la faculté protestante d'Helmstadt.* — Merveilleuse consolation que donne l'attachement du crucifix à notre heure dernière.

## LETTRE XVI..... 193.

Excursion au monastère de Lavernia. — *Le Paradisino.* — Camaldoli. — S. Romuald, fondateur de l'ordre des camaldoles, atteint l'âge de cent vingt ans. Son ordre, celui de S. Gualbert et celui de S. François, ont résisté aux passions humaines : le temps paroît avoir pour eux suspendu son cours ; leurs cénobites retracent les générations passées. — Les campagnes et les grandes cités ont besoin du clergé régulier ; les corporations religieuses et les corps d'ecclésiastiques enseignants peuvent seuls rallumer la pitié près de s'éteindre. — Différence frappante des effets que produit l'incrédulité sur les catholiques et sur les protestans.

## LETTRE XVII..... 204.

Sur le souverain pontife. Il faut envisager le pape sous deux points de vue bien différens : d'abord, comme souverain indépendant d'un grand territoire, qui s'étend depuis Civita Vecchia sur la mer Méditerranée, jusqu'à la Marche d'Ancône sur la mer Adriatique ; ensuite, comme vicaire de Jésus-Christ, chef visible de l'Eglise, qui est elle-même souveraine spirituelle du genre humain, établie par le Seigneur pour faire la conquête des âmes. — Pourquoi l'on a trouvé à propos de donner au chef spirituel de tous les pasteurs une indépendance territoriale. — *Note du célèbre docteur Johnson.* — Equipage,

humilité, vêtement du suprême pontife; frugalité de la table; macérations, abstinence et solitude habituelle du pape. — Note sur Constantin et Charlemagne, qui s'honoroient du titre d'évêques extérieurs. — Mort de Chiamonte, le pape Pie VII. — Baisement respectueux de la croix brodée sur la pantoufle du pape : usage oriental. — Innocent XI. — Pie VII plus austère encore. — Le pape est toujours vêtu de blanc, symbole de pureté; jamais d'écarlate, comme le disent faussement Luther et Calvin. — Réfutation de la calomnie sacrilège qu'ils ont répandue et dans laquelle ils qualifient Rome de Babylone spirituelle, et prétendent que le pontife suprême est la bête, la prostituée de l'*Apocalypse*. — Rome a dix montagnes, et non pas sept seulement. — C'est Constantinople, ou Byzance, qui est la seconde Rome, qui est assise sur les grandes eaux, la mer Noire, la mer de Marmara et l'Hellespont : elle est située sur sept montagnes bien distinctes. D'ailleurs S. Jean, écrivant aux sept églises de l'Asie mineure, courbées sous le joug tyrannique des Turcs, ne pouvoit avoir en vue que Constantinople, dont il voyoit prophétiquement l'affreuse domination. — Enfin l'écarlate est la couleur habituelle du mufti et du sultan, l'un, chef spirituel, et l'autre, chef temporel du mahométisme, ou de la bête de l'*Apocalypse*. D'ailleurs l'islamisme est enivré du sang des martyrs.

#### LETTE XVIII. . . . . 216.

C'est un fait reconnu par Bacon, Montesquieu, et Jean de Muller, que la papauté a produit la civilisation européenne; la plus honteuse ignorance et la passion peuvent seules contester ce fait. La république romaine et les empereurs commencèrent ce grand œuvre, que le christianisme seul a accompli. — *Notes latines*, de Juste-Lipse, d'Érasme, de Plin le Jeune, de Claudien.

#### LETTE XIX. . . . . 221.

S. Pierre et S. Paul reposent dans la basilique romaine. — Citation de S. Chrysostome. — Mort de Pie VII. — Cardinaux. — Ils sont au nombre de soixante-douze, évêques, prêtres et diacres. — Les six évêchés suburbicains confèrent le cardinalat. — Conclave. — Formes et modes d'élection du pontife; il y en a quatre. — Vatican. — Austerité de mœurs prescrite au pontife. — Léon X. — Clément XIV. — Benoît XIV. — Horace Walpole. — Autre observation sur le

baisement de la croix brodée sur la pantoufle du pape. — Tiare, pourquoi triple. — Note du comte de Maistre. La tiare nous a sauvés du croissant.

## LETTRE XX..... 240.

C'est le consentement libre et la volonté du peuple romain qui ont conféré aux papes la souveraineté temporelle. — Rome est souveraine du monde spirituel. — Elle ne fut jamais esclave. — Citations de Filicaja, de Pitt, de Tite-Live. — Comparaison entre Rome et Jérusalem. — Les *Transeverini*. — Belle antithèse de Lanzi sur Rome. — Rome n'a été la colonie d'aucune nation. — Le Champ de Mars est la place qu'occupe Rome moderne. — *Chambres de Raphaël*. — *Jugement dernier* de Michel-Ange. — Bibliothèque; elle a plus de cinq cent mille volumes : elle a été fondée par le pape Hilaire, et enrichie par Zacharie et Nicolas V. — La série des souverains pontifes est supérieure en durée à celle de toutes les dynasties. — Urbanité de la cour des papes Zéphyrin et Urbain. — Nobles manières de Grégoire-le-Grand. — Note du comte de Maistre, sur le peu de fruit des missions protestantes et de la société biblique. — Propagande romaine. Elle a une bibliothèque qui renferme des livres en trente-six langues différentes; elle possède une imprimerie. — La Propagande fut fondée en 1622 par Grégoire XV. — Bienfaits admirables de cette institution. — Ecoles du dimanche établies par S. Charles Borromée. — Eloge de ce grand saint par l'évêque anglican Burnet. — Milan vénère sa mémoire. — Description de l'école du dimanche. — Pourquoi les traductions de la bible anglaise sont prohibées. — Témoignage remarquable de Fabre d'Olivet, auteur protestant, contre la liberté illimitée de lire la Bible, excepté dans la Vulgate. — Estime que les nations protestantes témoignent à Rome. — Citation de Cicéron, *epist. ad familiares*. — Citation du Tasse.

## LETTRE XXI..... 267.

Aucun arrangement n'est possible en matière de foi; la vérité dans tout son éclat et sans alliage ne peut admettre aucune variation. — Henri VIII et Elisabeth ont maintenu la hiérarchie, le garant unique de l'ordre social. — L'évêque de Bangor réfute les objections faites contre l'épiscopat. — Visibilité de l'Eglise chrétienne et sa perpétuité.

## LETTRE XXII..... 274.

Pouvoir de statuer, de lier et de délier, délégué à l'Église chrétienne par Jésus-Christ. — L'évêque de Bangor continue à développer la proposition des pouvoirs spirituels que Jésus-Christ a conférés à ses apôtres. — S. Pierre est choisi pour être leur chef; il convertit au christianisme plusieurs milliers d'hommes, et ressuscite une sainte femme nommée *Tabithe*. — Premier concile, celui de Jérusalem. — Son auguste solennité. — Exposition de cette déclaration de S. Pierre: *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous*. — Le premier concile délie les consciences de la loi mosaïque, et les lie à l'évangile, surtout à la chasteté.

## LETTRE XXIII..... 284.

Continuation du même sujet. — Preuves de la succession apostolique et des pouvoirs virtuels que possède l'Église. — C'est en vertu de l'autorité souveraine que l'Église a reçu de son divin maître, qu'elle a aboli le sabbat et qu'elle a ordonné de solenniser le jour du Seigneur, ou le dimanche. — L'adoration n'est due qu'à Dieu; et si l'Église expose à la vénération des fidèles les saintes images, c'est afin de ranimer la piété, de toucher le cœur et d'émouvoir l'âme. — Les pouvoirs spirituels conférés aux apôtres et à leurs successeurs pour accomplir leur mission divine ne seront point retirés: l'Église apostolique en demeurera dépositaire. — L'Église, qui nous a transmis le précieux dépôt des saintes Écritures, en est aussi l'interprète légitime. — Présages de la renaissance prochaine de l'esprit religieux.

## LETTRE XXIV..... 297.

Infailibilité de l'Église catholique. — Nécessité de son tribunal pour terminer les contestations, pour maintenir la totalité des dogmes et leur uniformité. — L'unité et l'universalité n'appartiennent qu'à l'Église catholique romaine.

## LETTRE XXV..... 309.

La religion n'a été que le prétexte, elle ne fut jamais la cause des guerres faites en son nom, et qui sont dues à la politique. — Note sur l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse. — On recula devant le schisme, et il se propagea. — Impiété de Luther, qui établit que la raison de tout homme est l'interprète légitime des saintes

Ecritures, et qui prétend néanmoins que sa propre volonté peut tenir lieu de l'autorité de la raison. — *Mésintelligences consistoriales.* — Suivant le célèbre Burke, chaque protestant croit à son pasteur, et non à son église. — *L'indifférentisme* est la conséquence de la multiplicité des sectes. — L'unité de la foi pourra seule garantir la paix des nations. — L'Eglise catholique, loin d'être contraire à la raison, rend à Dieu un service raisonnable. — Ce que c'est que la raison : elle est l'œil de l'âme ; elle est à notre esprit ce que les yeux sont à notre corps. — Mais l'œil matériel ne verroit point les objets physiques, si un corps lumineux, l'astre du jour, ne l'éclairait de sa lumière. Ainsi l'âme ne verroit point les objets de la foi, si l'Eglise visible, conduite par le Saint-Esprit, ne lui servoit d'organe spirituel et intermédiaire, qui éclaire la raison, ou l'œil de l'âme. — La raison humaine n'est point lumière : c'est Dieu seul qui est lumière, et la raison n'est que l'œil qui voit dans la lumière divine les choses qui sont de l'Esprit divin. — D'après Luther, il y auroit autant de religions différentes que de raisonnemens, puisque la raison ou l'autorité qu'il a reconnue, c'est l'opinion de chacun. — L'autorité est le seul moyen par lequel on puisse connoître les vérités de la foi avec toute la certitude de l'évidence. — Les anglicans conviennent de la nécessité de poser ce principe, d'accord avec les catholiques romains. — Ce que nous nommons improprement *religion naturelle*, n'est qu'un reste plus ou moins pur de la révélation primitive émanée de Dieu, qui est la première autorité. — Analogie frappante qui se trouve entre le monde physique et le monde spirituel. — L'Eglise chrétienne, présidée par son chef, le successeur de S. Pierre, est infaillible. — Le principe de l'infailibilité de l'Eglise est un phare lumineux qui empêche l'âme du fidèle de faire usage quant à la foi. — L'unité religieuse seroit un bien inappréciable pour les peuples, tandis que l'esprit de secte devient le drapeau de la sédition, suivant le témoignage du célèbre Grotius, homme d'état et protestant lui-même. — *Note* extraite de Gibbon.

## LETTRE XXVI. . . . . 329.

Témoignage favorable rendu aux mœurs des protestans. — Conjecture sur la réunion des peuples à une même foi, ou sur le *chiliasm* de l'humanité perfectionnée par l'Evangile. — C'est un devoir sacré de désirer la réunion des chrétiens et de travailler pour elle. — *Note* sur l'opinion du roi de Prusse relativement aux philo-

sophes. — Ce n'est pas sur les lois promulguées, mais sur les institutions, surtout sur la législation primitive, qu'il faut asseoir nos espérances sur la réunion des peuples en une même croyance. — L'institution apostolique, respectée en Angleterre, maintient la constitution, les mœurs et la prospérité des Anglais. — *Note* extraite du comte de Maistre sur les psaumes. — Dès que l'on rentrera dans l'intérieur de la religion, on deviendra catholique. *C'est ainsi que l'auteur de cet ouvrage l'est devenu.*

Ici est interrompue la correspondance de Dom Adhémar, ou la suite de ses lettres au comte de Moreland, qui ont continué sans interruption depuis la page 11 jusqu'à la page 341. — Les lettres suivantes sont de M. Pierre de la Chapelle, ami de Dom Adhémar, et précepteur de Jules de Courtenay et d'Éléonore de Saint-Albe, excepté les lettres XXIX et XXXVI à XL.

## LETTRE XXVII..... 341.

Touchant spectacle que présentent des voyageurs anglais en priant Dieu en commun avec les catholiques, lorsqu'ils voyagent en Italie, et leur vénération pour le culte romain. — Nécessité de la charité fraternelle, malgré la différence d'opinions religieuses. — Observation sur la perversité de la maxime mondaine, qu'un honnête homme ne doit point changer de religion. — *Note* sur l'esprit libéral de l'Évangile, qui rejette l'esclavage et qui a affranchi les nations. — Nous ne vivons maintenant que dans un crépuscule ou demi-jour. — Si nous ne pouvons nous entendre dans la théorie, nous devons nous accorder sur la pratique des vertus. — Dieu fait miséricorde à celui qui demeure dans l'erreur par une ignorance invincible.

## LETTRE XXVIII..... 353.

Restrictions qu'il faut mettre au principe de la tolérance religieuse. — Il faut préférer l'orthodoxie et les bonnes mœurs aux talens dans l'élection des pasteurs. — L'arianisme surtout et l'hérésie de Socin sont des titres positifs à l'exclusion. — Il faut se défier des ecclésiastiques qui prétendent prêcher un christianisme raisonnable, c'est-à-dire, suivant eux, abandonner les dogmes et se borner à la seule morale : ce sont des déistes. — Les plus dangereux ennemis de la foi sont ceux qui, respectant les dogmes et la morale extérieurement, se déchaînent ouvertement contre ceux qui prêchent avec succès les vérités de la religion chrétienne : ce n'est pas tant le prédicateur que la foi elle-même qu'ils veulent détruire. — C'est surtout le clergé romain, le pape et

Les prêtres, que les sceptiques s'efforcent de déprimer. — Pitoyable  
 con- jon de mot du président de Brosses. — La plupart des voyageurs ne  
 visitent pas les églises d'Italie, n'écourent pas les prédications ; mais  
 ils fréquentent les salles de spectacle, l'opéra, les académies ; ils vont  
 prodiguer leur admiration aux monumens des beaux-arts : les intré-  
 dules ne cherchent en Italie que le matériel ; ils ne voient dans les  
 chefs-d'œuvre d'architecture, de peinture et de sculpture, que le génie  
 ou le talent des artistes. — La Marche d'Ancône, la terre de Labour,  
 le bassin de la Lombardie, ne sont qu'un jardin continu. — Les studij  
 de Naples, la Propagande de Rome, les écoles paroissiales de Milan,  
 l'institut de Bologne, le nombre et la magnificence des hôpitaux,  
 voilà quels sont les plus beaux titres de l'Italie. — L'Italie est le pays  
 le plus peuplé de l'Europe : elle a plus de dix-neuf millions d'habitans  
 sur une langue de terre resserrée entre deux mers ; ce qui prouve la  
 supériorité des Italiens dans l'agriculture, dans les arts et métiers,  
 dans l'industrie, et dans l'éducation des enfans. — Il ne faut pas juger  
 le peuple italien d'après les *ballerines*, les virtuoses et les mercenaires  
 de cette nation, qui seuls voyagent, tandis que les propriétaires, la  
 haute aristocratie et le clergé ne voyagent point. — Note du comte de  
 Maistre sur l'admirable modération des papes ; ils ne possèdent que ce  
 qu'ils possédoient il y a mille ans. — Les Italiens modernes sont aussi  
 grands et meilleurs que les anciens Romains. — Leur fidélité à la reli-  
 gion chrétienne est due à leurs vraies lumières, à leur sagesse, et non  
 à leur ignorance, car ils sont aussi éclairés dans les sciences humaines  
 que nous. — Il y a deux causes remarquables de leur inviolable atta-  
 chement aux vérités religieuses : l'une, la prohibition des ouvrages per-  
 nicieux et de toute secte rivale de l'Église catholique ; l'autre est la  
 beauté incomparable du culte romain. — Le culte et les pratiques de  
 dévotion sont la nourriture de l'ame et l'aliment de l'homme intérieur.

## LETTRE XXIX..... 372.

L'heureux accord qui existe entre les souverainetés légitimes de  
 l'Europe et le pontife suprême, fait augurer au prier des jours de  
 prospérité et la renaissance de la religion. — Nécessité de rétablir la  
 monarchie pontificale dans tous ses pouvoirs. — Une monarchie uni-  
 verselle seroit un grand bien pour le monde. — La monarchie sacer-  
 dotale ne doit posséder sur les puissances temporelles aucune juri-  
 diction ; son influence est purement morale. — Elle est constituée par  
 le principe divin du renoncement au monde, et le pouvoir spirituel  
 resserre les liens d'obéissance et d'amour qui unissent les familles à

leur légitime souverain. — C'est par l'influence heureuse de la monarchie sacerdotale sur les gouvernements d'ici-bas que pourra se réaliser le projet de paix perpétuelle rêvé par le bon abbé de Saint-Pierre. — Publiciste protestant fort estimable, cité en faveur de la puissance spirituelle. — Ce sont les ordres religieux qui ont fait de leurs monastères le berceau des sciences et qui ont fortifié l'autorité de la puissance temporelle, toujours précaire sans l'appui de la religion. — Tableau du gouvernement de l'Église; c'est l'œuvre de l'Esprit divin. — Note importante de M. de Chateaubriand sur les jésuites; ses regrets sur la suppression de cette illustre congrégation.

### LETTRE XXX. . . . . 386.

Tableau de la solitude qui environne l'ancienne capitale du monde. — Grandiose et dignité de ces plaines désolées. — 1.<sup>re</sup> Note. Saisissement qui s'empare du voyageur à l'aspect de la campagne de Rome. 2.<sup>e</sup> Note. L'auteur s'est refusé à nommer de leur vivant les auteurs ennemis du culte romain. — Examen de l'opinion vulgaire sur la destruction rapide de Rome. — Note. Rome prise et saccagée sept fois. — Loin de marcher vers sa destruction; Rome fournira vraisemblablement une autre carrière plus brillante et plus glorieuse que jamais. — Sa population s'est accrue de plus de quarante mille âmes; la *malaria* a sensiblement diminué; la longévité peut s'atteindre à Rome plus que dans aucune autre contrée. — Assainissement des marais Pontins. — Si le projet actuel de réunir l'Adriatique et la Méditerranée par un large et profond canal qui baigneroit les murs de Rome, se réalise bientôt, cette métropole en acquerra plus de commerce, de salubrité, de richesses et de population. — Description de la *caduta delle marmore*, ouvrage de l'immortel Pie VI. — Note d'Horace. — L'empire du ciel ou de la pensée a succédé à celui des Césars. — Cloaques romaines. Ces réceptacles merveilleux, dont la seule réparation coûta à la république romaine près de six millions de francs, et qui sont ensevelis depuis plus de dix-neuf cents années, nous apprennent que Rome, à l'époque de leur construction, sous Servius et Tarquin, étoit plus opulente à elle seule que tous les monarches de l'Europe. — Note de Tite-Live sur le pont Sublicien et la grande cloaque. — Les trois derniers rois de Rome étoient Étrusques ou Cananéens. — Eglise de Saint-Jean de Latran. — Obélisque des Pharaons; celui de Ramsès est de cent douze pieds de hauteur.

### LETTRE XXXI. . . . . 402.

Pyramide de Cestins. — Note. — Panthéon. Ce bel édifice, construit



sous la république romaine , est le modèle sur lequel ont été bâtis les temples les plus admirés : celui de Saint-Pierre de Rome , de Saint-Paul à Londres , de Sainte-Sophie à Constantinople. Il fut consacré à la Vierge et à tous les saints , en 609 , par le pape Boniface IV. — Il est à Rome ce que l'église de Santa-Croce est à Florence. Les bustes des grands hommes y sont placés. Raphaël d'Urbin y repose sous le marbre de son buste. — Distiques latin , italien , anglais , sur ce grand peintre.

#### LETTRE XXXII..... 408.

Église d'*Ara-celi* ; c'est l'ancien Capitole , ou le temple de Jupiter Férétrien. — Citation remarquable extraite du *Livre de la nativité de Notre-Seigneur* , en français dans le texte , et en latin dans la note. — Opinion du célèbre Laetance , poète chrétien , sur la quatrième églogue ; on l'appuie sur un passage des *Antiquités judaïques* de Josèphe.

#### LETTRE XXXIII..... 414.

Dinocrate , sculpteur macédonien. Jean de Bologne taille la statue colossale de l'Apennin. Vanvitelli , peut-être égal à Michel-Ange , construit la *villa* royale de Caserte. — Description du magnifique aqueduc de Maddaloni qui unit les monts de Gazzano et de Tiphate. — Le temple de Saint-Pierre , supérieur au Parthénon d'Athènes , aux temples de Diane d'Ephèse et d'Apollon de Delphes , à celui de Jupiter Olympien. — *Piazza di San-Pietro*. — Grandes eaux qui tombent sans cesse en nappes de cristal. — Description du temple de Saint-Pierre. — Palais du Vatican ; son musée. — *Il Campidoglio*. — *Monte Cavallo*.

#### LETTRE XXXIV..... 421.

Séjour et martyr de S. Pierre à Rome , certifié. — Citation de S. Chrysostome. — Constantin-le-Grand fait sculpter en marbre la statue de S. Pierre , jetée ensuite en bronze. — Sous le maître-autel ou pavillon de cinquante pieds de haut sont déposés les corps de S. Pierre et de S. Paul , dans les *sagre grotte* ou l'église des morts. — Visite faite par l'auteur à la basilique souterraine , ou aux tombes des martyrs. — Obélisque égyptien au pied du Janicule. — Fontaine de Trevi. — Place Navone. — Fontaine Pauline. — Colonne Trajane. — Saint-Jesu de Latran , la *Scala santa*.

## LETTRE XXXV..... 430.

Comparaison de Rome ancienne et de Rome moderne. — Citation d'Horace. — Les prêtres romains martyrs sont des Décus et des Régulus nouveaux, ainsi que les missionnaires qui ont remporté la couronne de l'immortalité par leur patience invincible. — La Rome de nos jours n'est point indigne de la Rome d'autrefois. — Le séjour de soixante-dix ans que les papes ont fait à Avignon, prouve que leur suprême pontificat ne dépend point de l'établissement du saint-siège à Rome ou ailleurs; qu'il repose uniquement sur la promesse du divin fondateur de l'Église. *Note*.

## LETTRE XXXVI..... 438.

Énigme proposée dans la troisième églogue de Virgile par le berger Dametas. — Question adressée à Dom Eusèbe par le comte de Moreland, sur le sens énigmatique du verset 18 du chapitre XIII de l'*Apocalypse*. — Il ne s'agit point là des pontifes romains. — Problème sur le nombre mystérieux 666. — Martin Luther, le premier, l'a interprété du pape. — Il ne s'agit nullement du souverain pontife dans le verset 18 du chapitre XIII de l'*Apocalypse*, le plus difficile qu'il y ait dans les saintes Écritures. — Il y est simplement question d'un calcul dont le résultat fixe l'époque du règne de Jésus-Christ, de la destruction de l'idolâtrie, et du triomphe de la croix. — C'est l'intérêt individuel et collectif des dignitaires de la communion anglicane de faire cause commune avec Luther, et d'accuser le catholicisme d'idolâtrie. — Leurs écrivains, apprenant la captivité de Pie VI et de Pie VII, ont annoncé la chute de Rome papale et la destruction de l'antéchrist; ils se doutaient peu du rétablissement actuel et du triomphe de l'Église romaine. — Dès son berceau elle a été soutenue puissamment par Jésus-Christ. Elle a résisté non-seulement à dix persécutions sanguinaires, mais au mépris que Julien l'Apostat voulait diriger contre elle, surtout à l'athéisme des moteurs de la révolution, aux scandales et aux schismes qui naquirent de son sein. — *Note*. Les fragilités des pontifes prouvent qu'ils étoient hommes, et n'ont point eu d'influence sur la foi. — S. Pierre a été le premier pape. — Examen de la conduite de Léon sous Attila, de Grégoire-le-Grand, du moine Augustin. — Première croisade sous le pape Urbain II; sixième et dernière sous S. Louis. — Léon X. — Citation de Frà Paolo sur ce dernier. — *Note*, chronogramme sur Luther. — *Note* sur Innocent XI. — Citation d'un témoignage public de Mallet-Dupan en

faveur de Pie VI. — Belle réponse de Pie VII à Buonaparte. — Luther lui-même et Calvin parlent avantageusement du saint-siège.

### LETTRE XXXVII. . . . . 463.

Le verset 18 du chapitre XIII de l'*Apocalypse* indique deux époques remarquables : l'une, la captivité des Juifs et le triomphe de Nabnehodonosor, qui fut changé en bête, et contraignit le peuple d'Israël, sous peine de mort, à adorer la bête ou l'idole infame de Moloch ; l'autre époque signale expressément le commencement du règne de Jésus-Christ. — Le passage mystérieux dont il est question, n'est pas inaccessibles à l'intelligence humaine, et S. Jean nous recommande fortement d'en chercher le sens. — 1.<sup>re</sup> note importante, sur l'année julienne. — 2.<sup>e</sup> note très-importante, sur la période julienne. — 3.<sup>e</sup> note, sur Joseph Scaliger, inventeur de la période julienne.

### LETTRE XXXVIII. . . . . 474.

Le Fils de l'homme entra dans son règne à l'expiration de la période de 666 ans écoulés depuis que Nabnehodonosor eut fait cesser le sacrifice perpétuel. — S. Jean a été miraculeusement sauvé du milieu des flammes et de l'huile bouillante où il fut plongé, pour être le héraut du règne de son divin maître. — Observation remarquable sur la *shekinah* en hébreu, et *σκηνη* en grec, ou *scena* ou *tabernaculum* en latin. — Le sacrifice sanglant du Fils de Dieu se renouvelle chaque jour dans le sacrifice non sanglant de la messe. — Le dogme fondamental du catholicisme, c'est la transsubstantiation. Le Sauveur du monde change son corps sacré en pain et en vin dans la sainte eucharistie. — Note importante. Luther dit que le diable lui apparut, et qu'après une longue conférence, que Luther rapporte, le démon lui persuada d'abolir le sacrifice de la messe. — Le luthéranisme et le calvinisme ont disparu sur le continent de l'Europe. — Le règne de Dieu consiste essentiellement dans la présence réelle de l'Agneau de Dieu mystiquement immolé. — Pourquoi le prêtre officiant communie sous les deux espèces. Jésus-Christ est tout entier, corps, ame, esprit, sang, esprit et divinité, dans l'hostie consacrée. — C'est par la chair et le sang de Jésus-Christ que nous sommes créés de nouveau. — S. Jean n'a pas seulement prédit le règne spirituel du Rédempteur du monde ; il a aussi vu en esprit toutes les phases extérieures que le christianisme parcourroit jusqu'à la fin du monde. — Il annonce le second avènement du Sauveur. — Description de la Fête-Dieu, gage de la

présence divine. — Telle est la solution du problème *agré* proposé aux fidèles par S. Jean, dont la mission expresse étoit d'annoncer le premier et le dernier avènement de Jésus-Christ.

# LETTRE XXXIX..... 510.

Ce n'est point du paganisme que l'Église chrétienne a emprunté le dogme du purgatoire, dont le rejet fut pris pour l'occasion ou le prétexte du schisme de Luther. — Tout protestant qui admettra le purgatoire, cause occasionnelle de la réforme, rentrera dans le sein de l'Église catholique. *Causa cessante, cessabit effectus.* — Note très-importante sur les vraies causes du schisme. Ce sont les passions des souverains, leur désir de s'emparer des biens de l'Église, de se rendre indépendans de Rome et de l'empereur, qui en furent les causes réelles; les questions de controverse n'en furent que le moyen et le prétexte. — L'électeur de Saxe. — Le landgrave de Hesse-Cassel. — Henri VIII. — Photius, jaloux du pape et ambitionnant la tiare, occasionna le schisme d'Orient. — *Preuves du purgatoire tirées des saintes Écritures.* — Sainte Monique mourante demande à son fils S. Augustin de prier Dieu pour son ame. — Pères de l'Église ecclésiastiques. — Pourquoi la doctrine du purgatoire n'est point annoncée dans l'Évangile en termes formels. — *Preuves logiques ou raisonnées du dogme du purgatoire.* — Sainteté de Dieu, qu'on ne peut voir si l'on n'est pas entièrement purifié. — 1.<sup>re</sup> question: Que deviennent après la mort les ames décédées en état de grâce, mais non encore pures? 2.<sup>e</sup> question: Ces ames-là jouissent-elles immédiatement de la présence de Dieu? 3.<sup>e</sup> question: Le changement moral qui doit se faire dans de telles ames, peut-il être soudain, passif, fait à l'insu et sans la volonté de ces ames? — L'ame, dégagée de ses liens de chair et de sang, connoît ses péchés; elle les abhorre. Elle est insensiblement régénérée par le regret d'avoir péché et par le sentiment de l'amour de Dieu. — Dieu laisse arriver à chacun selon ses œuvres et selon sa libre volonté. — La perdition éternelle est la portion de ceux qui ont choisi le péché, qui est le souverain mal; et le ciel est le partage de ceux qui ont aimé de tout leur cœur ce bon Dieu, qui est le souverain bien.

# LETTRE XL..... 535.

L'adoration est due à Dieu seul. — Le caractère principal de l'adoration, c'est le sacrifice, celui de la victime pure. — Nous devons honorer la bienheureuse Vierge, les martyrs et les saints. — Nous

ne leur attribuons aucune des perfections adorables qui n'appartiennent qu'à Dieu. — Nous ne les prions pas, nous leur demandons de prier Dieu pour nous. — Invocation des saints qui présentent nos prières et qui prient pour nous. — Dieu fait servir les saints, les anges et les hommes, d'organes de salut. — Martin Luther approuvoit la demande de l'intercession adressée aux saints. — Témoignages d'auteurs anglicans. — Consolation indicible qui résulte de cette intercession. — Quelle heureuse société dans la solitude trouve l'âme fidèle qui vit dans la communion des saints, qui joint son humble prière à celles de S.<sup>te</sup> Magdelène, de S.<sup>te</sup> Thérèse, et surtout de la bienheureuse Vierge! — L'histoire de l'homme, féconde en événemens, commence dès le berceau; elle se continue sous la tombe; elle s'achève dans le ciel. — La *Foi* sur la terre, l'*Espérance* dans le séjour des purifications, la *Charité* dans les lieux célestes; ces trois vertus sont inséparables. — Les protestans sont privés de cette communication spirituelle: leur amour ne passe point le tombeau. — Comment les saints connoissent nos prières et nos besoins. — Il n'y a ni absence ni distance pour l'esprit dégagé des entraves de ce corps matériel. — Où est le monde invisible. — Sous l'enveloppe grossière des élémens, il existe un monde immatériel, d'une nature plus noble: c'est le seul auquel appartienne la réalité; c'est la demeure des âmes. — Explication de ce passage d'Élie disant à Élisée: *Demandez-moi ce que vous voudrez avant que je sois séparé d'avec vous.* — Explication de cet autre passage: *Le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché.* — Le Christ nous a mérité par ses souffrances et par sa mort la grâce d'être purifiés de tous nos péchés par notre participation volontaire à ses douleurs spirituelles. Nous devons être, en esprit, crucifiés avec lui, et sans la croix point de couronne.

## LETTRE XLI..... 563.

Tout jugement, quand il est universel, est nécessairement vrai: le dogme du purgatoire est une de ces opinions répandues dans tous les temps et sur toutes les régions de la terre; donc il est vrai. — *Note très-singulière* sur une nouvelle secte qui s'est élevée dans le midi de l'Angleterre, et qui se multiplie. Elle a pour chefs des hommes distingués par leur rang, leur fortune et leurs vertus; et cependant elle est immorale: on l'appelle chez nos voisins d'outre-mer la *secte antinomienne*, ou opposée à la loi de Dieu. — Réponse à cette question: Peut-on éviter le purgatoire? — Certainement. *Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandemens*, nous dit le Dieu ré-

dempteur. — Nécessité des bonnes œuvres. — Supériorité des fidèles qui auront fait des œuvres de surérogation. — Toutes les peines de cette vie sont infiniment plus faciles à supporter que celles du purgatoire. — Le salut, et l'exemption du purgatoire, s'obtiennent par l'accomplissement de ces trois conditions : 1.<sup>o</sup> la pénitence actuelle, indispensable, qui nous affranchit du joug tyrannique des passions, nous rend maîtres de nous-mêmes, et nous ouvre à l'honneur de la mort les portes du ciel ; 2.<sup>o</sup> l'amour de Dieu, remplaçant toutes les passions qui avoient régné sur notre âme, et devenant la vie de notre âme, notre unique désir ; 3.<sup>o</sup> le renoncement à nous-mêmes, l'imitation de Jésus-Christ dans ses souffrances et dans sa mort. — Il faut pouvoir dire avec S. Paul : *Je suis crucifié avec mon divin maître ; je meurs tous les jours. Le Christ est ma vie, et la mort m'est un gain.* — Tableau des angoisses et de l'effroi de l'âme qui entre dans le séjour invisible avec des passions qu'elle n'a point encore vaincues ; sa désolation. — Le Psalmiste nous offre l'exemple du repentir et de la pénitence, dans les psaumes 41, 50, 62, 83, et dans le *De profundis*. — Si l'on n'a point passé dans cette vie mortelle par cette purification spirituelle, il faudra la subir au-delà du tombeau. — Pour jouir d'une souveraine consolation, il faut avoir éprouvé une désolation extrême. — On ne peut consoler infiniment que ceux qui ont été infiniment affligés : la souffrance et le soulagement sont des choses relatives. — Le protestantisme n'offre point les consolations que les catholiques reçoivent par les prières, l'intercession des saints et le sacrifice de la messe. — Chez les prétendus réformés, la tendresse maternelle, l'amour conjugal, la piété filiale, ne passent point le tombeau ; aux portes de la mort les amis se quittent jusqu'au temps du rétablissement de toutes choses. — L'oubli, l'indifférence ou le désespoir, remplacent pour eux les douces affections de la nature. — Plusieurs théologiens protestans anéantissent l'âme à l'honneur de la mort, et supposent qu'elle ressuscitera avec le corps ; Priestley est le premier auteur de ce cruel et absurde système. — La foi catholique, seule, d'accord avec les affections les plus nobles du cœur, les perpétue et les entretient par les services sacrés célébrés pour les trépassés, par les prières, par le sacrifice offert pour le soulagement des âmes souffrantes ; c'est ainsi que l'amour triomphe de la mort. — Précis des bienfaits du sacrement de pénitence, de la confession. — Dignité du sacerdoce. — Le Sauveur établit le sacrement de l'extrême onction. — Il alla lui-même prêcher l'évangile aux morts. — Chasteté des prêtres, nécessité de leur célibat. — Sacrement de mariage. — Admirable dévouement des vierges

qui se consacrent au soulagement de l'humanité, à l'éducation des épouses futures. — Les deux plus grands fléaux dont le Seigneur ait frappé son Église pour la purifier, sont le schisme ou la révolution religieuse du xvi.<sup>e</sup> siècle, et la révolution française. — La suppression du premier ordre du clergé la précéda; il auroit probablement prévenu le bouleversement politique. — Les protestans ne croient plus qu'à un purgatoire universel. — Estime particulière que Lesdignières et J. J. Rousseau témoignent au clergé catholique. — Le comte de Moreland se convertit de cœur à la foi apostolique; il en est félicité par Dom Adhémar, qui attribue à Dieu seul le succès de la conversion de son jeune ami.

## LETTRE XLII. . . . . 605.

Dans cette dernière lettre, Pierre de la Chapelle répond au comte de Moreland, qui s'affligeoit de la pauvreté de son vieil ami, et l'invitoit à se rendre auprès de lui en Angleterre. — Il lui dit qu'il est mis à l'abri du besoin par la piété filiale de ses enfans. — Il préfère la France à l'Angleterre. — Quant à l'état d'abandon où il se trouve, il espère retrouver des amis plus constans que ceux qui l'ont délaissé dans le malheur. — Il écrit au jeune comte que la patrie n'est point le pays où l'on est né, mais celui auquel les principes religieux et un gouvernement paternel nous attachent. — Il a choisi la France pour patrie, et l'a servie plus de vingt-cinq ans; sa mère étoit Française: il se considère donc comme régnicole. — L'auteur reconnoît qu'il a aimé et servi son pays avec dévouement, mais qu'il a aimé l'Église davantage. — Il croit le moment actuel favorable pour le succès de son ouvrage et l'accomplissement de ses plus ardens desirs. — Il rapporte l'occurrence singulière qui eut lieu à sa naissance et qui déterminas sa vocation. — Il promet au comte l'envoi prochain de l'*Introduction aux Soirées napolitaines*, en attendant celui des *Soirées*.







1

1





